

T. TRILBY

Le petit roi malgré lui



BeQ

T. Trilby

Le petit roi malgré lui

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 366 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Édition de référence :
Flammarion Jeunesse.

Sur un plateau ensoleillé, dominant le domaine royal de Versailles et la forêt où, autrefois, les rois de France chassaient la grosse bête, un petit pavillon, bâti sous Louis XV et admirablement conservé, rappelle un passé où les architectes étaient tous de grands artistes. À droite de ce pavillon deux maisons, plus longues que larges, sont les anciennes résidences des invités du roi.

Depuis cinq ans, ces maisons reçoivent de jeunes garçons appartenant aux plus grandes familles étrangères. Ils viennent en France pour apprendre la langue, une des plus belles du monde, et connaître le patrimoine artistique de ce pays.

Cette École de la Forêt, sa situation lui a donné son nom, est une école où tous les pensionnaires sont heureux. Le directeur et la directrice, M. et M^{me} Florac, ont su y créer une atmosphère toute particulière, gaie et familiale,

les enfants s'y instruisent avec joie.

Il y a, bien entendu, un règlement, un horaire, heures de travail, de jeu, de promenade, de musique, rigoureusement respecté, mais tout est si bien ordonné que les enfants suivent ce règlement sans s'en apercevoir.

Un beau jour de mai, où toute la forêt est en fleur, les juniors, gamins de dix à douze ans, jouent sur une grande pelouse ronde, avec un ballon qu'ils ne doivent pas laisser tomber à terre, jeu excellent pour développer le buste et faire respirer les poumons.

Vêtus de chemises bleues à manches courtes et à col largement ouvert, dix petits garçons courent, rient, se bousculent, ne quittant pas des yeux le gros ballon rouge, lequel ne doit pas toucher l'herbe.

Pendant près d'une demi-heure, ils dépensent leurs jeunes forces, puis les domestiques, apportant les plateaux du goûter, apparaissent et obligent les juniors à cesser leur jeu. Ils s'asseyent sur la pelouse, à côté l'un de l'autre, formant un cercle parfait ; une nappe de toile

bleue et rosé est étendue sur l'herbe et le goûter est posé dessus : pain, beurre, confiture, cerises, et comme boisson, de l'orangeade et du coco.

Un jeune garçon, « le dispos », titre indiquant qu'il est le chef de la jeune bande, toujours disposé à rendre service, demande à chacun ce qu'il veut et distribue tartines et fruits, puis, quand tous sont servis, il prend sa part et se mêle aux conversations.

Dix garçons venant de tous les pays du monde, dix garçons parlant le français avec un accent différent, dix garçons dont aucun n'a le même type : Europe, Asie, Afrique, Océanie, Amérique ; les cinq parties du monde sont représentées.

Ces dix garçons parlent lentement, cherchant leurs mots, ils ne les trouvent pas toujours, mais ne se permettent jamais d'employer leur propre langue. Il ne faut parler que le français ; s'ils n'obéissaient pas à cette règle absolue, ils risqueraient de quitter l'École de la Forêt, et cette école est, par eux, très aimée.

Le goûter fini, l'heure de la conversation avec

M^{me} Florac est venue, le dispos rassemble ses camarades et les conduit vers la classe où ils retrouveront leur professeur.

Quand il fait beau, la classe des juniors est une merveilleuse classe, un verger. Actuellement, les pommiers y sont en fleur, et sous ces pommiers ce ne sont pas des bancs, où le dos n'a aucun appui, qui reçoivent les élèves, mais de confortables fauteuils d'osier, rangés autour d'une table.

Assise devant cette table, M^{me} Florac ; une jeune femme d'une trentaine d'années au clair visage, vêtue d'une robe bleue de la même couleur que les chemises des juniors. Elle a des yeux rieurs, un sourire empreint de bonté.

Elle regarde venir ces dix enfants qu'elle aime, un peu comme s'ils étaient siens, elle qui n'a pas la joie d'être une maman. Un geste invite les juniors à s'asseoir sous les pommiers fleuris.

– Beau temps, dit-elle, vous avez bien joué, nous allons bien travailler. Aujourd'hui, je vous propose comme sujet de conversation : l'avenir. Ce que vous voulez faire quand vous serez

grands, vos projets, vers quel but tendent vos efforts. Si vous n'en avez pas, nous chercherons ensemble, car tout homme, et vous êtes déjà de petits hommes, doit savoir ce qu'il veut. Chacun vous parlerez à votre tour, vos camarades et moi nous aurons le droit de vous interroger et de discuter. Alex, vous commencez.

Alex est un petit bonhomme venant de Rilésie, un pays du nord de l'Europe, il a les cheveux couleur de ficelle, une peau blanche et rose, une peau de fille, disent les juniors, et des yeux si clairs qu'on ne peut définir leur nuance ; Bruno, l'Italien, prétend qu'ils ont été trop lavés.

Alex est cousin du roi de son pays et son père, mort il y a deux ans, occupait à la Cour un haut rang. Supportant mal le dur climat de Rilésie, y étant toujours malade, les médecins l'ont envoyé en France pour son état. À l'École de la Forêt, il a guéri très vite, maintenant il est presque aussi robuste que ses camarades.

Alex regarde son professeur comme pour lui demander un encouragement. Il parle bien le français, mais parfois il est obligé de chercher

assez longtemps les mots. Jamais un camarade ne se moque, car la plupart éprouvent la même difficulté.

Embarrassé, très intimidé, lentement, le petit garçon dit :

– Je voudrais réfléchir avant de parler, me le permettez-vous, Madame ? Un de mes camarades acceptera peut-être de me remplacer.

M^{me} Florac n'a pas cessé de regarder l'enfant, elle s'est aperçue que la peau de fille du visage d'Alex changeait de couleur et devenait si rose qu'une grande émotion devait en être la cause. Alex est seulement depuis dix mois en France, et s'il a fait de grands progrès, c'est un élève studieux, il éprouve encore une certaine difficulté à exprimer exactement ses pensées ; le français est une langue pleine d'embûches. La question de M^{me} Florac l'a surpris, le petit garçon a bien du mal à comprendre qu'il doit raconter à tous ses camarades les rêves rôdant dans sa jeune cervelle.

– Bruno vous remplacera et vous parlerez le dernier. Ainsi, Alex, vous aurez tout le temps de réfléchir. Bruno a onze ans comme Alex, mais si

l'enfant du Nord paraît calme et timide, le jeune Italien semble plein d'audace, et sa chevelure brune, toute bouclée, toujours en révolte, indique admirablement son caractère. Parler de lui, de ses projets, crier à tous ce qu'il veut faire, quelle aubaine ! Il ne peut rester assis, bien que pendant l'heure de conversation ce soit l'usage, il se dresse et commence :

– En Italie, dit-il avec un orgueil qu'il ne dissimule pas, nous voudrions tous ressembler à Mussolini. Nous sommes fiers d'avoir un chef comme les autres peuples n'en ont pas. Mais je suis un balilla et plus tard je serai soldat, officier, aviateur, et quand j'aurai fait de grands voyages je voudrais être maréchal de l'Air et avoir beaucoup d'avions, voilà.

Fier de ses paroles, Bruno se rassied et attend la critique de son professeur.

– C'est bien, reprend M^{me} Florac, mais pour devenir officier, aviateur, maréchal, il faut connaître la mécanique, aimer les mathématiques et vouloir s'occuper de chiffres. Or, Bruno, vous n'aimez guère la leçon de calcul et vous dites

toujours ne pas la comprendre. Monsieur le maréchal, vous voyez vous-même quelle résolution vous devez prendre. À votre tour, Yamli.

Yamli est un petit Japonais, taille d'un enfant français de sept ans, mais intelligence remarquable ; depuis cinq mois seulement en France, il parle déjà très bien. Yamli a réfléchi à ce qu'il dirait, et ce ne sera pas grand-chose. Il a en lui le mystère propre à sa race et cette politesse raffinée appartenant à ce peuple.

– Madame, répond-il, je vous remercie de bien vouloir m'interroger. Je crains, hélas! d'être toujours indigne de devenir un marin, mais si Sa Majesté l'Empereur – et en disant ces mots il s'incline profondément – le permet, je demanderai à être le dernier dans la marine, mais je n'ose espérer que je pourrai être un jour sur un grand bateau.

– Il faut le croire, Yamli, vous travaillez très bien et tout effort est récompensé. La vie d'un marin est belle et je vous approuve de vouloir la vivre. À vous, Patrick.

Patrick, né en Angleterre, est le fils d'un des plus riches banquiers de Londres. Depuis six mois à l'École de la Forêt, il doit y rester deux années, il ne se dépêche pas d'apprendre le français et le parle très mal.

– Moi, dit-il, avec un fort accent, je serai banquier comme papa, j'aurai des chevaux, des autos, un bateau, j'irai au golf, je mettrai des guêtres et je fumerai de gros cigares.

M^{me} Florac cesse de sourire et regarde tristement le petit garçon. D'une voix grave, elle lui demande :

– Et après ?

Très content de lui, mais dérouté par cette question précise, Patrick répond :

– Après, après... quoi ?

– Vous imaginez-vous, reprend sévèrement M^{me} Florac, que vous avez été créé pour avoir des chevaux, des autos, aller au golf et fumer des cigares, ne croyez-vous pas que le Bon Dieu vous demande autre chose ?

– Mais... mais, je ne sais pas.

– Vous réfléchirez, Patrick, aux devoirs qu’un banquier peut avoir, vous penserez à ceux appelés à vivre près de vous : votre personnel, vos employés. Vous vous souviendrez que les riches doivent ne jamais oublier ceux qui ne le sont pas et vous vous rappellerez que les gros cigares détraquent les plus belles santés. À vous, José.

José arrive d’Espagne. Depuis deux mois à l’École de la Forêt, il commence à comprendre le français, mais ne peut encore faire de phrase. Il essaie tout de même de répondre ; son bras droit se lève, il a un crayon en main et il esquisse dans le vide une silhouette.

– Tableaux, grand peintre, dit-il.

– C’est bien, reprend M^{me} Florac, nous comprenons et nous espérons tous que vous serez un grand peintre. William, Rodolphe, Serge, Nicolas ne peuvent me répondre, il n’y a que deux semaines qu’ils sont avec nous. Ils essaieront d’écrire ce qu’ils ne savent pas exprimer. Alex, c’est à votre tour.

Alex, le petit nordique, n’est plus rouge comme il était tout à l’heure, son visage est

devenu très pâle, il est décidé à obéir, mais il lui faut beaucoup de courage pour raconter à ses camarades tout ce qu'il a organisé dans sa petite tête pour le jour, encore lointain, où il sera grand.

M^{me} Florac devine l'effort que le petit garçon va faire et l'encourage.

– Allons, Alex, décidez-vous.

Les mains croisées, les yeux presque fermés, le petit garçon parle.

– Je voudrais être fermier, en France, avoir une grande ferme, où il y aurait beaucoup de pommiers comme il y en a ici, des bêtes de toutes les races, des oiseaux de tous les pays, des fleurs de toutes les espèces, de bons fruits que le soleil dorerait. Je voudrais que ma ferme soit aussi près d'une belle forêt comme celle qui est autour de l'école et où jamais chasseurs ne viendraient y détruire le gibier. Dans ma ferme, j'aurais beaucoup d'amis, des riches et des pauvres, et on s'aimerait bien, on ne se disputerait jamais, on serait tous heureux, les gens, les bêtes, les fleurs, les oiseaux. Voilà ce que je veux être plus tard, un fermier, un vrai.

– Et dans votre ferme, Alex, on ne tuerait jamais, pour les manger, les bêtes qui y vivraient, c'est trop affreux cet usage !

Une petite voix rieuse a lancé ces mots ; tous les juniors se retournent, sachant d'avance qui a parlé ainsi. C'est Dominica Murriel, la nièce de M. et M^{me} Florac, leur camarade à tous.

Dominica a le même âge qu'eux, onze ans, et, depuis le beau temps, étant un peu fatiguée par ses études faites dans un lycée de Paris, elle est venue à l'École de la Forêt pour travailler en plein air, excellent traitement pour rétablir une santé un peu compromise.

Alex, le futur fermier, lui aussi s'est retourné et il sourit à Dominica, son amie ; grande amitié, datant du jour où Dominica est arrivée à l'école. Cette petite Française aux cheveux bouclés, couleur de châtaigne mûre, aux yeux bleus « qui ne sont pas trop lavés », a conquis l'enfant du Nord par sa gaieté, son exubérance et toutes les idées extraordinaires qui lui passent par la tête.

Alex arrive d'un grand palais sombre où, pendant des mois, le parc l'entourant n'est qu'un

immense champ de neige et le froid, très rigoureux, y endort toute végétation.

Dans ce palais sombre, depuis la mort de son père – il n’a jamais connu sa maman – il ne vivait qu’avec son précepteur, un officier de cavalerie, aimant beaucoup mieux les chevaux que son élève. Pour faire plaisir au roi, l’officier avait accepté cette charge, mais il la trouvait parfaitement ennuyeuse et abandonnait la plupart du temps, à une dame de service, l’enfant pâle, maladif, qui, ne pouvant supporter les rigueurs de la température, ne sortait guère du palais.

Conseillé par les médecins, le précepteur avait demandé au roi que le petit garçon fût envoyé en France pour continuer ses études.

Le roi s’intéressait peu à ce fils de son cousin germain, de santé délicate, tout de suite il avait donné l’autorisation sollicitée et pour trois ans au moins, peut-être davantage, Alex était à l’École de la Forêt et s’y trouvait si heureux qu’il craignait toujours que ce bonheur ne durât pas.

M^{me} Florac a souri, elle aussi, à Dominica ; comme tout le monde, elle aime cette petite fille

toujours de bonne humeur qui chante et rit du matin au soir.

Aujourd'hui, Dominica tient dans ses bras une énorme botte de lilas et, s'adressant à sa tante, elle lui demande :

– Est-ce que je peux à mon tour parler ?

– Je crois que tu n'as pas attendu que je te le permette, continue donc.

Jetant sur la table la botte de lilas, Dominica s'écrie :

– Ces fleurs sont pour les juniors, elles orneront magnifiquement leurs chambres. Je commence la distribution.

Elle donne à chaque garçon une branche de lilas, mais au moment où elle arrive à Alex, elle lui tend la plus belle et aucun garçon ne réclame ; les juniors acceptent tout ce que fait Dominica.

– Récréation, dit M^{me} Florac, mais dans dix minutes je vous attends à la salle de musique.

Tous les garçons se lèvent et se mettent à courir vers la maison, pressés d'aller mettre le lilas, donné par Dominica, dans le vase de leur

chambre où il doit toujours y avoir des fleurs, ordre du directeur.

Alex n'a pas quitté son fauteuil et Dominica s'est assise près de lui. Le petit garçon tient la branche de lilas et, en la regardant, il dit à son amie :

– Comme cela m'ennuie de me séparer d'elle, et pourtant si je la garde dans mes mains elle va tout de suite se faner. C'est triste, Dominica, de penser que les fleurs ne restent pas toujours aussi belles.

– Alex, vous n'allez pas commencer à me parler de tout ce qui est triste. Moi je trouve que tout est gai, amusant. Les fleurs se fanent, il y en aura d'autres demain.

– Pas aussi belles.

– Qu'en savez-vous ? Après les lilas, il y aura les roses, le chèvrefeuille, les dahlias, les chrysanthèmes, le mimosa, il y a toujours des fleurs.

– En France, mais pas chez nous.

– Chez vous, chez vous, d'après les photos

que vous m'avez montrées, ces sports d'hiver pendant de longs mois, à la longue cela doit être embêtant.

– Embêtant, qu'est-ce que cela veut dire ?

Très mécontente d'elle-même, Dominica rougit ; si son oncle l'entendait se servir de ce mot, peu académique, il la gronderait et elle l'aurait bien mérité. On ne doit apprendre aux étrangers que la beauté de notre langue et l'argot, dont les petites Parisiennes ont la détestable habitude de se servir, n'est pas toléré à l'École de la Forêt. Dominica a la plus belle qualité du monde : la franchise.

– Alex, je viens de dire un mot qu'il faut oublier. Embêtant signifie ennuyeux, ce n'est pas joli, vous comprenez. Si au retour, dans votre palais royal, vous vous en serviez, on dirait qu'en France on vous a bien mal éduqué. Chose emb... non, humiliante pour mon oncle, et j'en serais la cause ; résultat : des remords pour moi, ce qui n'est pas agréable. Alex, oubliez embêtant.

– J'oublierai très facilement, il y a tant de jolis mots dans votre langue qu'on n'a pas besoin de

connaître les vilains.

– Ah ! Alex, s'écrie Dominica en riant, que vous êtes donc raisonnable. Moi, je ne vous ressemble pas : dès qu'on me défend quelque chose, j'ai immédiatement envie de la faire, c'est, comme dit mon professeur du lycée, un réflexe.

– Réflexe, expliquez-moi ?

– Pas commode, je vais essayer. Vous avez là-bas, dans le royaume des neiges, un précepteur que vous n'aimez guère ; il vous gronde, il se fâche toujours, le matin, le soir, ce sont des observations. Il veut vous obliger à marcher quand vous êtes fatigué, vous devez faire de la gymnastique alors qu'il y a des coups de marteau dans votre tête, il faut manger de la viande crue que vous détestez parce qu'elle vous donne des nausées. Un jour, vous en avez assez, vous êtes très en colère, et vous lui jetez n'importe quoi à la tête, la viande crue par exemple, comme projectile c'est épatant.

– À mon précepteur, s'écrie Alex épouvanté, un officier de la maison du roi ! Et, tranquillement, Dominica répond :

– J’essaie de vous faire comprendre ce que c’est qu’un réflexe.

– J’ai compris, Dominica, j’ai compris, mais je n’aurai jamais de réflexe.

Hochant la tête, avec le sérieux d’un très vieux professeur, Dominica reprend :

– Vous en aurez, mon cher enfant, un jour ou l’autre ; les petits garçons parfaits, très sages, ça n’existe pas. Alex, si vous voulez continuer à être mon ami, il faut devenir un peu méchant.

– Méchant ! Dominica, je comprends bien ?

– Oui, vous comprenez bien, méchant cela veut dire taquin, bruyant, révolté contre la discipline de l’école.

– La discipline, mais il n’y en a pas ici. Si vous connaissiez celle du palais royal, que diriez-vous ?

– Je dirais zut à tous vos officiers de la maison royale.

– Zut, qu’est-ce que cela veut dire ? Cette fois encore, Dominica a désobéi, et cet argot défendu, elle vient de s’en servir ; elle est très vexée.

– Décidément, aujourd’hui je ne dis que des bêtises. Alex, oubliez zut et le reste et filons à la leçon de musique, nous allons être en retard.

– Et mon lilas, il faut m’en séparer ?

– Naturellement, allez le mettre dans le vase de votre chambre et revenez vite, nous devons commencer...

– Notre duo ?

– Oui, et nous le chantons très bien, ma tante me l’a dit.

Prenant Alex par la main, Dominica l’entraîne en courant vers la maison ; là, ils se séparent, l’un monte à sa chambre pour mettre la branche de lilas dans l’eau et l’autre se dirige vers le salon de musique.

Le soir de ce même jour, après le dîner, les juniors sont réunis dans un des salons et chacun fait ce qu’il veut, soirée de famille où les enfants sont libres. Afin de n’ennuyer personne, la T.S.F. marche en sourdine, et ceux qui désirent l’écouter n’ont qu’à s’approcher de l’appareil.

Quelques garçons lisent, d’autres regardent

des albums. José, l'Espagnol, prend des croquis et ses camarades, à tour de rôle, viennent poser. Patrick suce des bonbons en ne faisant rien ; Bruno a une discussion pacifique avec Yamli, William et Serge ; Alex et Dominica, non loin de la T.S.F., jouent aux dames. Dans un coin du salon, M^{me} Florac lit ; son mari est dans une autre pièce avec les grands élèves qui ont organisé un tournoi de bridge.

Les fenêtres sont ouvertes, tous les parfums du jardin entrent dans la pièce avec les derniers chants des oiseaux qui, prétend Alex, font leur prière avant de s'endormir.

– Entendez-vous, Dominica, dit-il, tout en poussant un pion sur le jeu de dames, reconnaissez-vous le chanteur ?

– Non, pas du tout, mais je prends votre dame.

– C'est le rouge-gorge, j'en suis sûr.

– Peut-être, mais voici une autre dame qui m'appartient. Alex, vous jouez très mal ce soir.

– J'écoute les oiseaux. Avant d'être à l'école, je n'en avais jamais entendu.

- Un pays sans oiseaux, ça doit être rasoir ?
- Rasoir ? Je ne comprends pas.
- Très vite, Dominica corrige.
- Ce n'est pas un mot français. Je voulais dire ennuyeux, triste.
- C'est exact, triste, très triste.
- Vous n'y retournerez jamais, Alex ; vous resterez en France, avec nous.
- Je voudrais bien.
- Mais puisque vous n'avez plus votre papa, ni votre maman, qu'iriez-vous faire en Rilésie ?
- Ce que le roi voudra.
- Le roi, le roi, ne vous en occupez pas, il n'est que votre cousin ; s'il fallait que j'obéisse à tous mes cousins, – j'en ai quatorze, – cela ne finirait pas. Dites-lui donc une fois pour toutes que vous n'obéirez plus.
- Vous croyez que j'oserai dire cela au roi ?
- Pourquoi pas ?
- Mais... mais il est le roi !

– Un tyran, rien qu’un tyran.

– Un tyran, répète Alex, ne réalisant pas très bien ce que signifie ce mot.

Et Dominica l’explique :

– Un tyran, c’est un homme qui fait faire aux autres tout ce qu’il veut, sans s’occuper de ce que les autres désirent.

– Mais il en a le droit, puisqu’il est le roi.

– Alex, vous m’ennuyez avec votre roi, et vous ne faites pas du tout attention à votre jeu.

– C’est difficile de jouer et de bavarder.

– Eh bien ! ne bavardons plus et faisons une partie sérieuse. Il faut lutter, sans cela ce n’est pas amusant.

La tête couleur de ficelle et l’autre couleur de châtaigne mûre se penchent sur le jeu, et une partie s’engage où les adversaires se surveillent. La T.S.F. annonce les nouvelles et M^{me} Florac demande à Patrick d’amplifier le son, afin que tous les petits garçons entendent.

Au milieu du silence, d’une voix indifférente,

toujours pareille, le speaker annonce :

– Un terrible accident d’automobile en Rilésie.

En entendant cette nouvelle, les juniors s’arrêtent de lire, de jouer, de parler, et se tournent vers Alex. Cette Rilésie, située quelque part dans le nord de l’Europe, est le pays de leur camarade.

– Le roi, continue le speaker, se rendait au champ d’aviation avec ses deux fils, l’automobile royale a dérapé, jetée contre un mur avec une telle violence que la voiture a été renversée. Le roi est tué ; ses deux fils, grièvement blessés, ont été transportés à l’hôpital le plus proche. On ne connaît pas encore exactement leur état.

Cette affreuse nouvelle a saisi Alex, tous les mots pour lui ont un sens, il a compris. Le roi est tué. Son cousin et fidèle sujet s’est dressé, au port d’armes ; immobile, les yeux fixes, honorant celui qui est mort, il a écouté.

Quand une autre nouvelle succède à la première, il se rassied et ne s’aperçoit pas que M^{me} Florac est venue près de lui, que Dominica a

tendu à son ami ses petites mains et que l'un après l'autre, silencieusement, très impressionnés, les juniors quittent la pièce.

Alex n'est plus dans le salon de l'école, ce joli salon fleuri, tendu de cretonne claire, il est là-bas, dans le palais royal. Il revoit son cousin, le roi, ce cousin qui pourtant ne lui a jamais témoigné d'affection, mais qu'il respectait parce qu'il était le roi.

Le jour où Alex a quitté le palais, Sa Majesté a daigné recevoir ce petit bonhomme, fils de son cousin germain tué en service, et il lui a dit comme adieu :

– Vous allez en France pour trois années, tâchez de revenir avec une santé vous permettant d'être soldat. Ici, nous n'avons que faire de garçons s'occupant seulement de leurs maladies ; c'est compris ?

Terrorisé par ce roi d'une taille au-dessus de la normale – deux mètres de haut – Alex avait répondu d'une voix tremblante :

– Oui, sire.

Le roi avait regardé avec attention ce pauvre petit garçon si différent de ses fils, deux gaillards de quinze et dix-sept ans, promettant d'avoir la haute taille de leur père, et un instant, un très court instant, il avait peut-être eu un peu de pitié pour ce petit oiseau dont le nid somptueux était vide, puisqu'il n'avait plus ni papa ni maman. D'une voix moins autoritaire, il lui demanda :

– Alex, désirez-vous quelque chose, que puis-je faire pour vous ?

Et tout honteux, à voix basse, Alex avait répondu :

– Je voudrais... je voudrais rester en France jusqu'à ce que je sois grand.

Le roi fronça ses sourcils et, reprenant sa voix rude, il interrogea son sujet :

– Pourquoi ? vous n'aimez donc pas votre pays ?

Et baissant la tête, le petit garçon avait murmuré :

– J'y suis souvent malade et le médecin dit qu'en France je me porterai bien.

– Nous verrons, avait conclu le roi, peu satisfait par ces explications.

Alex avait été emmené par son précepteur et celui-ci lui reprocha sévèrement d'avoir mécontenté le roi, ce roi auquel il devait tout.

Tout, pour Alex, ce n'était pas facile à comprendre. Ce tout était-ce son appartement dans le palais sombre, cet officier de la maison royale devenu son précepteur, cette gouvernante changée tous les deux mois afin que l'enfant ne s'attachât pas à une femme ? Il devait être un soldat comme son père, rien ne devait l'affaiblir, c'était la volonté du roi, de ce roi qui avait ordonné qu'on ne parlât jamais à Alex de sa maman, une princesse venue de France, morte peu de jours après la naissance de son fils, une princesse qui n'avait pu, prétendait-on, supporter le dur climat de Rilésie ni la vie sévère du palais. Tout, était-ce donc cela ?

L'enfant quitta la demeure royale avec l'inquiétude de n'avoir jamais assez aimé le roi, ce roi auquel il devait tout. Et voilà que le monarque était tué et qu'Alex ne le reverrait

jamais. Et ses deux cousins, ces grands garçons si moqueurs, aimant à railler sa faiblesse, étaient blessés et soignés dans un hôpital.

Mort, blessure, hôpital, des mots affreux, des mots qu'il répète, et un frisson, un grand frisson, secoue tout son corps que dix mois vécus en France, dans cette école où on l'a aimé, ont fortifié.

Il n'est plus un malade, mais un enfant se développant normalement comme les autres. De l'affection, du soleil et un doux climat ont fait ce que tous les médecins de la Cour de Rilésie n'avaient pu faire.

Le roi est mort. Que Dieu le reçoive en son paradis ! Alex priera pour lui tous les jours, comme il prie pour son papa et sa maman.

Et voici que la petite voix de Dominica, cette voix joyeuse qu'Alex a toujours tant de plaisir à entendre, dit une chose à laquelle il ne voulait penser, mais qui était en lui sans qu'il s'en rendît compte :

– Alex, puisque le pauvre roi est mort, vous ne

nous quitterez plus maintenant.

Tout bas, le petit garçon répond :

– Peut-être, Dominica, mais je ne sais pas, il y a un autre roi, c'est Boris, l'héritier présomptif.

– Est-il gentil ?

– Il ressemble à son père, il était soldat à dix ans et me reprochait toujours de ne pas pouvoir l'être.

– Il vous ennuiera encore, celui-là ?

– C'est le roi.

– Il est blessé, reprend la petite fille agacée, eh bien, s'il a un peu mal, je serai contente.

– Dominica, comment osez-vous, aujourd'hui, dire une chose pareille !

– Elle a tort, reprend M^{me} Florac, mais vous savez, Alex, qu'elle parle toujours sans réfléchir, et comme vous êtes son ami elle voudrait que personne ne vous ennue. C'est sa manière d'aimer les gens, elle désire que tous ses amis soient heureux.

Alex regarde la petite fille et répond

gravement :

– C’est une bonne manière.

– Mon cher enfant, reprend M^{me} Florac, que voulez-vous faire ? Désirez-vous que nous demandions à l’ambassade des nouvelles de vos cousins ? Peut-être voulez-vous envoyer un télégramme en leur disant que vous partagez leur affreux deuil ?

– Oui, il faut faire tout cela, moi, je ne sais pas très bien, Monsieur Florac décidera ; mais je voudrais aller à l’église prier pour le roi.

– L’église est fermée à cette heure.

Très simplement, mais d’un ton volontaire, surprenant chez ce petit garçon habituellement timide, il répond :

– Faites-la ouvrir, Madame, je vous prie.

Étonnée, M^{me} Florac répond :

– Mon enfant, nous ne pouvons faire ouvrir l’église quand nous le désirons.

– Ah ! reprend Alex surpris. En Rilésie, chaque fois que je voulais aller à l’église, on

prévenait le chapelain.

– Ma tante, s’écrie Dominica, ce soir c’est le mois de Marie et l’église est sûrement ouverte.

– Tu as raison, nous allons y descendre ; préparez-vous, je vous emmène.

M^{me} Florac quitte le salon afin de prévenir son mari. Dominica se lève et prend dans les vases toutes les fleurs qui y sont : pivoines, lilas, muguet.

– C’est pour le roi, dit-elle, nous les mettrons à l’autel de la Vierge, puisque nous ne pouvons les lui offrir. Alex, je ferai avec vous une prière pour lui et pour que son successeur, celui que vous appelez l’héritier présomptif, ne souffre pas trop de sa blessure et soit gentil pour vous.

Dans l’antichambre, les enfants retrouvent M^{me} Florac. Tous les trois s’en vont dans la nuit de mai, douce et parfumée, vers la petite église que de grands tilleuls cachent et où les fidèles viennent chaque soir, pendant un mois, prier la Vierge Immaculée, cette Vierge dont le Fils a tant aimé les hommes.

*

Le lendemain matin, à sept heures, une grosse automobile de marque étrangère s'arrête devant la grille du jardin de l'école. Deux officiers, vêtus d'uniformes qui ne sont pas de France, en descendent, suivis par un monsieur habillé en civil, tenue de cérémonie, jaquette, haut-de-forme, gants gris.

L'un des officiers sonne à la grille et Dominica, occupée à soigner son jardin, – une plate-bande de quatre mètres où elle cultive des légumes et des fleurs, – se redresse et regarde curieusement les trois hommes.

– Qu'est-ce qu'ils viennent faire, ceux-là, à pareille heure ? Le déjeuner n'est pas encore sonné, on ne peut être tranquille, c'est agaçant.

Sans se presser, le jardinier vient vers la grille. Sans doute, ces messieurs sont des voyageurs désirant un renseignement pour continuer leur route. N'ouvrant pas, il demande :

– Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Messieurs ?

– Nous désirons parler à M. Florac, le directeur de l'école.

Surpris – ce n'est pas l'heure des visites – le jardinier ouvre la grille en disant :

– Monsieur est peut-être bien sorti, je vais aller voir. Ces messieurs veulent-ils entrer dans la maison ? À cette heure on fait le ménage, ce n'est pas bien agréable.

– Nous attendrons ici, dit le monsieur en civil ; il paraît être un chef et les officiers semblent avoir pour lui la plus grande déférence.

Ici, c'est l'allée où se trouve le jardin de Dominica. Appuyée sur la bêche, curieusement, la petite fille regarde les trois hommes en se demandant ce qu'ils peuvent bien vouloir à son oncle ; ils parlent entre eux une langue qu'elle ne connaît pas, ce n'est ni de l'allemand, ni de l'anglais, c'est une langue rude, une langue que Barbe-Bleue, cet affreux seigneur qui tuait toutes ses femmes, devait parler.

Le jardinier revient et annonce que M. Florac est sorti.

– Où est-il ? demande le monsieur en civil avec impatience.

– Dame, répond le jardinier, je ne sais pas !

Dominica juge qu'elle doit intervenir. Sa petite voix s'élève :

– M. Florac est en promenade dans la forêt avec les grands, c'est l'heure de la leçon d'équitation.

Le monsieur en civil se tourne vers la fillette et, désagréable, il l'interpelle :

– Pourquoi ne le disiez-vous pas ?

– Parce que vous ne me l'avez pas demandé. Le jardinier ne sait rien, il ne prend son service qu'à six heures et demie et les grands s'en vont à six heures.

– M. Florac va-t-il rentrer ?

– Pour le déjeuner.

– À quelle heure ?

– Le premier coup ne va pas tarder, on

l'entend dans toute la forêt et les chevaux l'entendent aussi, alors au galop ils reviennent.

– Pendant l'absence de M. Florac, il n'y a personne ?

– Si, M^{me} Florac.

– Peut-on la trouver, celle-là ?

Celle-là ! Dominica pense que ce monsieur est bien mal élevé. Si une petite fille ou un petit garçon se permettait de parler ainsi, que d'observations on lui ferait !

– M^{me} Florac, reprend-elle, mécontente – et son gentil visage exprime ce qu'elle éprouve – surveille la leçon de gymnastique des juniors.

– Allez la chercher.

Dominica regarde attentivement celui qui vient de lui donner cet ordre d'un ton si impératif. Il est vilain ce monsieur, grand, très grand, gros aussi, et son visage carré a une expression fausse et méchante, très déplaisante. Ce ne doit pas être agréable de vivre avec lui, heureusement qu'elle peut se désintéresser de cet antipathique personnage. Reprenant sa bêche, elle se met à

retourner la terre d'une plate-bande qu'elle veut ensemencher.

Le monsieur en civil et les officiers sont stupéfaits. L'un d'eux s'approche de la fillette et lui demande :

– Vous n'avez pas entendu ce qu'on vous a dit ?

– Si, j'ai de bonnes oreilles.

– Alors, pourquoi n'allez-vous pas chercher cette dame ?

– Parce que le monsieur ne me l'a pas demandé poliment.

Cette réponse surprend tellement l'officier que son visage se crispe, signe d'une violente colère.

– Mais, reprend-il en bafouillant un peu, vous ne savez pas qui vous a parlé !

– Non, mais ça m'est bien égal. Le monsieur doit dire s'il vous plaît et j'irai tout de suite chercher M^{me} Florac ; en France, il faut être poli.

– Vous... vous êtes une petite fille stupide, Son Excellence l'Ambassadeur de Rilésie ne dit

jamais s'il vous plaît.

– Il a tort, reprend Dominica, nullement intimidée par le titre du monsieur jugé par elle mal élevé ; mais ce titre l'effraie, il lui paraît être une menace pour Alex, son ami. Que vient-il faire à l'école, l'ambassadeur de Rilésie ?

Pendant que l'officier et Dominica échangeaient ces paroles, le jardinier a été chercher M^{me} Florac et il la ramène. L'ambassadeur s'avance vers elle. Dominica abandonne bêche et jardin et se met derrière l'officier. Cette fois, très poliment, l'ambassadeur parle :

– Je vous salue, madame, puis il ajoute : Je veux voir immédiatement S. A. R. le prince Alex, je suis l'ambassadeur de Rilésie.

Étonnée, M^{me} Florac s'incline et, comme Dominica, tout de suite elle est inquiète. Depuis dix mois qu'Alex est à l'École de la Forêt, l'ambassadeur de Rilésie, habitant Paris, ayant à sa disposition de puissantes voitures, ne s'est pas dérangé pour voir le petit cousin du roi. À l'Ambassade, on ne s'occupait d'Alex que pour

envoyer chaque mois, avec beaucoup de retard, la pension du petit garçon que Sa Majesté avait la bonté de payer.

– Si vous voulez entrer dans la maison, ma nièce, Dominica, va aller chercher Alex.

L’ambassadeur a entendu la réponse de la fillette ; il juge que le moment est venu de lui faire comprendre l’inconvenance de ses paroles.

– Veuillez dire avec déférence, si vous en êtes capable, à Son Altesse Royale que l’ambassadeur de Rilésie serait très honoré si Son Altesse voulait bien le recevoir.

Pieds nus dans des sandales, avec sa petite robe de toile et son tablier de jardinier, Dominica n’a pas une toilette pour écouter de si belles paroles. L’ambassadeur la regarde méchamment, il serait content s’il pouvait gronder cette fillette qui s’est permis de lui donner une leçon.

– Je vais chercher Alex, répond Dominica sans paraître intimidée, mais dans sa poitrine son cœur bat bien plus vite que de coutume. Et elle ajoute, les dents serrées, en passant devant

l'ambassadeur : Monsieur, faudra pas lui faire de la peine, c'est mon ami, je le défendrai.

Dominica se met à courir de toutes ses forces vers la grande pelouse où les juniors, vêtus d'un maillot, font leur gymnastique. Dès qu'elle pense pouvoir être entendue, elle crie :

– Alex, Alex, venez vite ! Et pour ne pas effrayer son ami, elle ajoute : Ma tante vous demande.

Le petit garçon quitte les rangs et s'avance vers Dominica.

– Bonjour. Que se passe-t-il ?

En se dirigeant vers la maison, la fillette explique :

– Il y a au salon une visite pour vous.

Tout ce qui est anormal effraie Alex ; il demande :

– Une visite ? Qui donc vient me voir ?

Il faut bien dire la vérité. Dominica répond :

– L'ambassadeur de Rilésie.

– Que veut-il ?

– Il ne me l’a pas raconté, vous le lui demanderez.

– C’est bien moi qu’il vient voir, vous en êtes certaine ? N’a-t-il pas demandé M. Florac pour avoir des renseignements sur mes études et ma santé ?

– Il a demandé M. Florac, mais c’était du remplissage, il ne vient que pour vous. Voici exactement les paroles qu’il m’a adressées : « Veuillez dire avec déférence, si vous en êtes capable, à Son Altesse Royale », c’est bien vous, Alex, « que l’ambassadeur de Rilésie serait très heureux si Son Altesse voulait bien le recevoir. »

Stupéfait, Alex demande :

– Vous êtes sûre qu’il a dit « serait très honoré si Son Altesse voulait... ».

– Oui, j’en suis sûre. Je n’avais jamais entendu parler ainsi.

– Mais, reprend Alex d’une voix sourde, on ne se sert de ces phrases que pour le roi. Pourquoi donc les emploie-t-il pour moi ? Dominica, soyez gentille, faites prévenir M. l’ambassadeur que je

vais m'habiller, je ne puis le recevoir vêtu comme je le suis. J'aimerais aussi que vous changiez de robe et que vous mettiez vos souliers, le protocole en Rilésie est très sévère. Vous m'attendrez dans l'antichambre et je voudrais que vous restiez avec moi pendant toute la visite que me fera M. l'ambassadeur.

– Compris, Alex. Je prévient la vilaine Excellence et je mets ma robe blanche que vous aimez bien ; le blanc, ça fait royal.

Dominioa rentre dans le salon. L'ambassadeur s'est assis près de la haute cheminée ; il a choisi le plus grand fauteuil qu'il a pu trouver et ses deux officiers d'ordonnance sont debout derrière lui. Sur une chaise, en face de l'ambassadeur, M^{me} Florac l'écoute discourir.

– Monsieur, s'écrie la fillette, j'ai parlé avec déférence à Son Altesse Royale. Alex s'habille et vous ordonne de l'attendre.

Alex n'a pas dit ordonne, mais la fillette avait à se venger et, sans réfléchir, elle a crié ce mot qui n'était pas une injure ; mais il vexera ce monsieur venu à l'école avec le méchant désir

d'humilier tous ceux qui y sont. Pourquoi, je vous le demande ? On est ambassadeur et on s'appelle Excellence parce que le Bon Dieu l'a permis, sans cela on serait tout simplement professeur dans une école ou jardinier ou employé. On est où le Bon Dieu veut, et ce ne sont pas les hommes qui décident de leur sort. Dominica a très bien compris son catéchisme, et ce n'est pas l'ambassadeur de Rilésie qui la fera changer d'idée.

Pour obéir à Alex, Dominica quitte le salon aussi vite qu'elle y est entrée et avec une rapidité incroyable gagne sa chambre. Elle met une robe blanche, des chaussettes de même couleur et des souliers jaunes tout neufs, à cause du protocole de Rilésie extrêmement sévère. Un coup de brosse dans sa perruque éparpille ses boucles ; un regard vers la glace lui prouve que la petite jardinière a disparu et est remplacée par une élégante fillette, très parisienne.

Elle descend l'escalier à une vitesse telle qu'Alex, arrivé dans l'antichambre avant elle, lui crie :

– Pas si vite, Dominica, vous allez tomber !

Avec plaisir, le jeune garçon regarde sa petite amie. Il la trouve très belle et il est content que l’ambassadeur la voit ainsi parée. Lui prenant la main, il ouvre la porte du salon.

En apercevant les enfants, l’ambassadeur se lève ; les officiers se mettent au garde-à-vous. M^{me} Florac, elle aussi, quitte son fauteuil.

Saisis par ces altitudes, très impressionnés, Alex et Dominica s’avancent lentement.

– Monseigneur, dit l’ambassadeur en faisant quelques pas, je suis venu pour vous apprendre une triste nouvelle... Et comme il s’arrête un moment, Alex, en lui tendant la main, répond avec une dignité étonnante chez un si jeune enfant :

– Je sais, monsieur l’ambassadeur, que Sa Majesté a été hier la victime d’un terrible accident et que mes deux cousins sont blessés. Vous allez me dire, j’espère, qu’ils vont bien vite guérir.

– Hélas ! Monseigneur !

– Ils sont très malades ? interroge Alex avec anxiété.

– Deux heures après leur arrivée à l’hôpital, Dieu les a rappelés. Pendant cette affreuse journée, nous avons perdu Sa Majesté et ses deux fils ; leurs blessures étaient terribles : ils n’auraient plus été que de pauvres infirmes.

Alex est devenu très pâle et sa main a quitté celle de Dominica et vient avec l’autre cacher son visage. Il semble que le jeune prince vacille, il va tomber, il a reçu un coup trop brutal.

L’ambassadeur s’est approché. M^{me} Florac s’avance les bras ouverts pour recevoir cet enfant si cruellement frappé.

Avec une énergie surprenante dans ce corps encore faible, Alex domine sa douleur et son effroi. Sa main reprend celle de Dominica, il la serre avec une force telle qu’il semble à la fillette qu’on lui brise les os, mais elle ne dit rien, car elle devine le chagrin de son ami.

– Monsieur l’ambassadeur, reprend Alex d’une voix où il y a des sanglots, je vous

remercie d'être venu vous-même m'apprendre la mort de mes cousins. J'ai beaucoup de chagrin, je prierai pour eux chaque jour.

Voilà, tout est dit. L'ambassadeur n'a plus qu'à s'en aller. Alex voudrait être seul avec Dominica et demander la permission de l'emmener dans un coin du jardin. Là, tous les deux pleureraient un long moment et cela les soulagerait, car Alex est certain que sa petite amie a autant de peine que lui. Mais l'ambassadeur ne prend pas congé et Alex devine qu'il a autre chose à lui dire. Une autre chose qui est peut-être encore plus terrible que la première.

– Monseigneur, reprend l'ambassadeur, je désirerais causer avec vous sans témoin.

Témoin désigne Dominica. Alex le comprend et il ne permettra pas à l'ambassadeur de le séparer de son amie.

Relevant la tête, avec cette dignité qui étonne tant M^{me} Florac et la fillette, le petit garçon reprend :

– Monsieur l'ambassadeur, excusez-moi de ne

pas vous avoir présenté à M^{lle} Dominica Florac, la nièce de mon directeur. Vous pouvez parler devant elle. Et il ajoute d'une voix lente et volontaire, une voix que Dominica ne lui connaît pas : Elle restera près de moi pendant tout le temps de votre visite.

L'ambassadeur mord ses lèvres et furieux regarde la petite fille, mais il s'incline.

– Si Votre Majesté le désire, dit-il, j'accepte. Sire, la mort de Sa Majesté, la mort de Son Altesse Royale l'héritier présomptif, la mort de son malheureux frère, vous font roi de Rilésie. Vous régnerez sous le nom d'Alex V. Je suis chargé de vous transmettre les hommages de votre peuple et ses désirs.

Roi ! Ce mot a frappé Alex comme s'il recevait une effroyable gifle. Roi, lui, un pauvre petit garçon de santé si précaire qu'il lui a fallu le climat de France pour se rétablir.

Roi de Rilésie ! Roi dans ce palais sombre entouré de neige huit mois par an, roi de ce peuple qui lui paraît redoutable ! Roi dans ce pays où depuis des années un parti, les Boukanis,

lutte avec le roi pour le détrôner et s'installer à sa place ! Roi de Rilésie, de ce pays où les hommes, grands chasseurs, aiment à tuer les bêtes ! Roi d'un peuple qui, lorsqu'il assistait aux cérémonies officielles, le regardait passer avec une pitié pleine de mépris pour son apparence débile !

Non ! Roi, ce titre n'est pas pour lui. Il n'a aucune des qualités requises pour succéder au monarque défunt, son cousin, qui savait commander et se faire obéir. Violent, quelquefois brutal, il imposait sa force à ce peuple de Rilésie qui, disait-il, avait besoin d'un maître. Alex ne pourra jamais être un maître.

– Monsieur l'ambassadeur, répond-il, remerciez le peuple de Rilésie pour les hommages qu'il m'envoie, mais dites-lui que je préfère ne pas connaître ses désirs. Monsieur l'ambassadeur, je ne veux pas être roi.

En entendant ces mots dits si posément, d'une voix ferme, l'ambassadeur semble recevoir un terrible outrage. Il pose son chapeau haut-de-forme sur la table, ce chapeau qu'il avait gardé en

main pour parler à l'enfant. Ses bras s'élèvent, énergique protestation, mais il balbutie comme si sa langue était paralysée :

– Sire, je n'ai pas compris ! C'est impossible, oui, impossible !

Les officiers d'ordonnance s'approchent de l'ambassadeur ; l'un se met à droite et l'autre à gauche et ils font ainsi un tout réprobateur, un tout qui va en imposer à ce jeune enfant refusant ce que les hommes considèrent comme la plus belle chose au monde : une royauté.

Alex ne se laisse pas intimider. Il répète lentement, de cette même voix si ferme :

– Je ne veux pas être roi, monsieur l'ambassadeur.

Son Excellence ne trouve plus rien à dire. En regardant ses officiers d'ordonnance, des gaillards grands et forts, il se demande s'il ne va pas falloir employer la force pour faire céder ce petit bonhomme ; à son âge il n'a pas le droit de refuser un héritage assurant le sort d'un peuple.

Mais dans ce poignant débat, M. Florac, rentré

depuis quelques instants, intervient. Il sait la mort des deux fils du roi et il a bien deviné que le petit Alex allait avoir le redoutable honneur de recueillir la couronne. Il a plaint l'enfant frêle, si peu fait pour ce dur métier, mais il n'a pas pensé une minute qu'il pouvait refuser. Et la réponse de son élève l'a surpris autant que l'ambassadeur.

– Alex, dit-il d'une voix grave, en regardant avec tendresse le petit garçon, avez-vous réfléchi qu'il y a des devoirs, en ce monde, qu'on n'a pas le droit de refuser. L'affreux accident d'hier fait trois victimes et vous donne un titre que vous ne désiriez guère, je le comprends. Mais si vous refusez de prendre ce poste qui n'est pas sans danger, que croira-t-on ? Comment vous jugera-t-on ? Quel exemple pour ce peuple bouleversé par trois morts. Alex, des millions d'êtres sont tournés vers vous et vous attendent. Aurez-vous la lâcheté, il faut dire le mot, de ne pas répondre à leur appel ?

Alex a écouté M. Florac. Ses yeux pâles sont pleins de larmes et son jeune visage a une telle expression d'angoisse qu'il fait pitié. Il voudrait

s'en aller, fuir il ne sait où, pleurer tant qu'il pourrait. Après, il réfléchirait, mais à présent, malgré l'affreux mot dont M. Florac s'est servi, il répond encore une fois, mais d'une voix tremblante :

– Je ne veux pas être roi.

Devinant tout ce qui se passe dans la petite âme ardente de son élève, M. Florac comprend le désir de solitude de l'enfant. Depuis une demi-heure, il est en représentation et il a essayé de ne pas montrer à l'ambassadeur et à ses officiers d'ordonnance l'effroi qu'il ressent.

L'ambassadeur veut parler, expliquer, discuter, faire encore plus de mal à cet enfant effrayé. M. Florac ne le permet pas.

– Alex, allez dans le jardin avec Dominica. On va vous servir votre déjeuner sous la tonnelle ; vous réfléchirez aussi longtemps que vous voudrez puis vous apporterez votre réponse à M. l'ambassadeur, il vous attendra ici.

Alex regarde le directeur de cette école où on a été si bon pour lui, puis ses yeux se tournent

vers l'ambassadeur dont le visage rouge indique la forte colère qui est en lui. Il regarde aussi les officiers d'ordonnance, ces officiers lui rappellent son précepteur et les mauvais jours vécus en Rilésie. Ceux-là aussi paraissent furieux, et si Alex n'était pas cousin du roi défunt, avec quel plaisir, sans doute, ces trois hommes lui diraient des sottises.

Le vieux et les jeunes ont le même type : grands, larges, mains et pieds énormes, visages carrés, indiquant la force, la brutalité, mais nullement la bonté. Leurs cheveux roux, taillés en brosse, les grandissent encore et ils ont une peau colorée, craquelée par le froid. Alex pense aux contes qui ont effrayé son enfance, des contes où il y avait des ogres et ces ogres mangeaient les petits enfants. Ne plus voir ces trois hommes pendant quelques instants, quel repos !

– Monsieur, répond-il en se tournant vers son directeur, je vais aller au jardin avec Dominica, et, comme vous me le demandez, je réfléchirai à tout ce que vous m'avez dit ; mais je ne crois pas que je donnerai la réponse souhaitée par

Monsieur l'ambassadeur.

Un officier d'ordonnance s'est précipité vers la porte et l'ouvre devant Alex et Dominica ; malgré le refus du petit garçon, refus dont on ne peut tenir compte, il est tout de même le Roi de Rilésie, et en Rilésie l'étiquette est rigoureusement respectée.

Dans le jardin, ce jardin que mai pare d'une beauté souveraine, Dominica reprend conscience du présent. Dans le salon, en écoutant l'ambassadeur et les officiers d'ordonnance, elle croyait vivre une histoire d'autrefois.

Roi, Sire, Altesse, Majesté, ce sont des mots que les enfants de France ne connaissent plus.

Émotion passée, Dominica se rend compte que son estomac réclame impérieusement une nourriture qu'elle ne lui a pas offerte ce matin ; les émotions vous donnent un appétit extraordinaire, tout le monde le sait. Alex doit éprouver la même chose. Seulement ce roi, qui refuse de l'être, n'y pense pas.

– Alex, dit-elle, allons sous la tonnelle. Voici

Jean avec un plateau, c'est notre déjeuner ; il est grand temps de le prendre.

– Je n'ai pas faim.

– D'avance, je connaissais votre réponse. Vous avez faim sans vous en douter, et puis il vous faut réfléchir, on ne réfléchit bien qu'en mangeant.

Dominica entraîne Alex sous la tonnelle et Jean apporte le plateau.

Comme une maîtresse de maison recevant un invité de marque, Dominica met devant Alex tout ce qu'il aime. Le pain d'épice, le miel et des belles cerises rouges, fruits que le petit garçon n'avait jamais mangés avant de venir en France ; elle sert le chocolat mousseux dont l'odeur vanillée est si agréable.

– Merci, Jean, dit-elle au domestique, vous nous avez apporté tout ce que nous aimons. En retournant à la maison, voulez-vous ouvrir le chenil et laisser Friquet venir rejoindre son maître.

Friquet est un petit fox élevé par Dominica et

qu'elle a donné à Alex. À Paris, il était malheureux et se portait mal. À l'école, soigné par Alex, il a retrouvé la santé et Dominica sait que le chien et son maître s'aiment.

Alex s'est laissé servir, silencieux ; il accepte la tartine de miel que Dominica lui offre. Il mange parce qu'il faut manger, mais ses yeux pâles gardent une expression effrayée, troublant Dominica. Ce silence est plein de tristesse et d'angoisse, il faut à tout prix le faire cesser.

– Quelle tuile, Alex ! s'écrie la fillette en mordant avec appétit dans une tartine. Quelle tuile !

Le petit garçon se tourne vers son amie et demande :

– Tuile ! Dominica, que voulez-vous dire ? Tuile, n'est-ce pas ce petit carré de terre rouge qu'on voit sur le toit des maisons ?

– Exactement, Alex. Seulement quelquefois une tuile se détache et tombe sur la tête d'un passant. L'offre faite par votre ambassadeur est une grosse tuile que vous avez reçue.

- Oui, c’est la vérité, une grosse tuile !
- Qu’allez-vous en faire ?
- La rendre à celui qui me l’a apportée !

Dominica se tait. Elle se souvient des mots de son oncle : « Il y a des devoirs qu’on n’a pas le droit de refuser. Des millions d’êtres vous attendent, aurez-vous la lâcheté de ne pas répondre à leur appel ? » Son oncle, c’est un chic type, comme on dit au lycée. Il ne peut se tromper et il a rappelé à Alex ce qu’il devait faire : accepter de devenir un roi.

Un roi, ce gentil camarade, à peine plus grand qu’elle ? Est-ce possible que Dieu veuille des choses pareilles et envoie chercher, dans une école, un petit garçon, pour le mettre sur un trône ? Et ce trône se trouve dans un pays où pendant des mois il y a de la neige.

Si Alex accepte, il devra quitter l’école, cette maison riante, le beau jardin fleuri et la forêt où avec Dominica il a tant fait de découvertes : le tapis violet des jacinthes, les clochettes blanches du muguet, les branches somptueuses des genêts

et ces buissons d'églantines dont les fleurs sont si fragiles qu'il ne faut pas les toucher.

Les fraises vont venir, puis le chèvrefeuille, les champignons, les châtaignes ; que de promesses la forêt a faites aux deux enfants. Ils devaient passer ensemble à l'école tout le temps des vacances et la plupart des pensionnaires auraient été absents. Que de choses les deux amis avaient projetées !

Renoncer à tout cela, non, ce n'est pas possible. Et Dominica comprend qu'Alex refuse d'être roi, si ce titre l'oblige à partir en Rilésie.

Mais... mais, il y a toujours les mots qu'a prononcés son oncle : devoir, lâcheté ; ces mots l'obsèdent et semblent lui interdire de parler.

Alex s'étonne du silence de sa petite amie. Il s'imaginait que Dominica allait l'approuver, lui dire qu'il avait raison de refuser à l'ambassadeur le cadeau qu'il lui apportait. Pourquoi ne parle-t-elle pas, elle, si bavarde, elle qui a toujours quelque chose à dire ?

– Dominica, n'est-ce pas que j'ai raison de

refuser d'être roi ?

Alex l'a interrogée, il faut répondre. Et la petite fille ne ment jamais.

– C'est que, dit-elle, je ne sais pas. Vous avez peut-être raison, mais il y a le devoir dont on doit s'occuper toute la vie, mon oncle nous le répète chaque jour. Il a dit aussi un autre mot qui m'a fait mal, c'était comme si on vous donnait une gifle à vous, Alex, une gifle devant tout le monde, et j'aurais mieux aimé la recevoir.

Alex fronce les sourcils et dans ses yeux il y a des larmes.

– Oui, dit-il d'une voix sourde, c'était une insulte, je l'ai compris ; et j'ai eu bien du mal à ne pas répondre quelque grossièreté.

– Mais, reprend Dominica étonnée de la violence du petit garçon, ce n'était pas une insulte. Mon oncle vous questionnait. Il a dit : « Aurez-vous la lâch... »

– Dominica, je vous défends de répéter ce mot !

Dominée par la volonté du jeune garçon, la

fillette répond :

– Je ne voulais pas vous faire de peine, Alex. Vous en avez bien assez.

– Vous avez raison, Dominica, j’ai beaucoup de peine et je peux dire que toujours j’en ai eue. Il n’y a qu’à l’école qu’on ne m’en a pas fait.

À ce moment une boule blanche et noire se jette sur Alex, monte sur ses genoux, goûte au chocolat et redescend en poussant de petits jappements joyeux. C’est Friquet. Il a retrouvé son maître, ce maître très aimé ; depuis hier soir il ne l’a pas vu et, ce matin, le méchant maître a oublié de venir ouvrir la porte du chenil. Alex saisit le jeune fox, le prend dans ses bras et tout en caressant son poil rude, lui dit d’une voix pleine de sanglots :

– Ah ! Friquet, si tu savais. Je ne sais plus, non je ne sais plus, je n’ai personne, ni papa, ni maman, eux m’auraient dit ce que je dois faire ; je suis seul, tout seul sur la terre, je suis bien malheureux.

Cette fois Alex n’est plus qu’un pauvre petit

garçon dont le cœur crève. Tenant bien serré dans ses bras le cher petit chien, il sanglote désespéré.

Dominica s'arrête de déjeuner. C'est affreux de voir Alex dans cet état, elle va pleurer, elle aussi ; déjà sa gorge est prise dans un étau, elle n'a plus qu'une idée : consoler son ami. Il faut en finir, on va aller dire à l'ambassadeur qu'Alex ne veut pas être roi, et lui et ses officiers s'en iront. Quand ils auront disparu, tout rentrera dans l'ordre à l'école et on ne pensera plus jamais à eux.

Elle se rapproche d'Alex, et mettant les bras autour du cou de son camarade, elle lui dit :

– Vous n'êtes pas tout seul, je suis votre amie et je vous aime comme si vous étiez mon frère ; alors, quand on a une sœur on n'est jamais très malheureux. Venez avec moi, vous allez dire au vilain bonhomme qu'après avoir bien réfléchi vous ne voulez pas être roi.

Tenant toujours Friquet bien serré contre lui, Alex relève la tête et regarde sa petite amie :

– Non, Dominica, non, ce n'est plus possible

de répondre cela.

– Pourquoi ? Vous le lui avez déjà dit.

– Oui, mais votre oncle n'avait pas parlé.

– Je comprends, c'est à cause du devoir. Et puis il y a aussi l'autre mot que vous ne voulez pas entendre.

– Oui.

– Alors ?

– Je réfléchis.

– Ce sera encore long ?

– Non, pas trop. Maintenant, cela dépend de vous.

– De moi ? s'écrie la fillette stupéfaite.

– Oui, de vous. Vous avez dit tout à l'heure, Dominica, quelque chose de si gentil : « Vous n'êtes pas seul puisque vous avez une sœur. » Jamais personne ne m'a offert de me prendre pour frère. Mes cousins me dédaignaient, je n'étais pour eux qu'un malade. Je ne me suis pas trompé, vous avez bien dit : une sœur ?

– Oui, Alex, on est maintenant frère et sœur.

Jamais je ne vous abandonnerai.

Le visage éclairé par un sourire fier, Alex repousse Friquet et se lève.

– Alors, Dominica, si votre maman et vous consentez à me suivre en Rilésie, j’accepterai de devenir un roi. Nous emmènerons aussi Friquet.

À son tour Dominica se lève, si surprise qu’elle cherche ses mots :

– Maman, moi en Rilésie... Mais maman est professeur dans un lycée de Paris !

– Il y a des lycées en Rilésie. Et puis elle sera mon professeur de français.

– Vous croyez que c’est possible ?

– Pourquoi ? tout est possible. On ne sépare pas un frère de sa sœur, et puisque votre papa est mort, rien ne retient votre maman à Paris.

– Si, reprend Dominica, il y a nos parents, nos amis, notre maison, et puis la France aussi.

– Nous y reviendrons chaque année, ma petite sœur. Je vais poser mes conditions ; si M. l’ambassadeur ne les accepte pas, je pourrai

refuser sans crainte d'entendre de nouveau les mots qu'a dits M. Florac, des mots qui vous ont fait souffrir autant que moi.

– Alex, je ne sais plus, je suis si troublée. Il me semble que vous êtes devenu tout à coup un grand garçon. Vous décidez, vous commandez, vous qui, hier, étiez le plus docile et le plus obéissant des élèves. Qu'est-ce qui vous a donc changé ainsi ?

– Je ne sais pas, Dominica. Je sens que quelque chose est venu en moi, quelque chose qui n'y était pas. Au catéchisme, on nous a dit que Dieu nous donnait toujours la force dont nous avons besoin quand il nous envoyait de la peine. Il m'en a envoyé beaucoup, mais avant il avait voulu que je vienne en France pour y retrouver la santé ; tout cela, voyez-vous, c'est le Bon Dieu qui l'a décidé. Venez, Dominica.

La fillette ne discute pas, Alex la domine. Il n'est plus le petit garçon faible et délicat qu'elle a connu il y a quelques mois, petit garçon déclaré si malade par les médecins de Rilésie.

Alex marche d'un pas ferme. Il retourne vers

la maison où dans le salon l'attend l'ambassadeur. Dominica est près de lui, vaillante aussi. N'a-t-elle pas déjà accepté, si sa maman y consent, de partager la dure vie que va connaître, dans son palais sombre, le jeune souverain ?

Friquet suit les enfants. Il n'a rien compris aux larmes de son maître, il sait que le chocolat était excellent et il a pu boire toute la tasse sans être grondé, lui qui ne doit manger que dans son écuelle. Friquet court, saute, va, revient, tourne et retourne.

Le retour d'Alex devait être guetté par les officiers d'ordonnance, car la porte s'ouvre et, de chaque côté, les officiers sont au garde-à-vous.

L'ambassadeur s'est levé. M. et M^{me} Florac l'imitent.

La tête haute, impassible en apparence, mais son cœur semble s'arrêter de battre, Alex s'avance seul vers l'ambassadeur.

Effrayée, comprenant que quelque chose de très grave va se passer, Dominica se réfugie près de sa tante.

– Monsieur l’ambassadeur, dit Alex d’une voix calme, comme M. Florac me l’avait conseillé, j’ai réfléchi, et je vais vous demander de prendre avec moi des engagements dont ma réponse dépend. J’accepterai d’être roi si...

– Ah ! Sire ! s’écrie l’ambassadeur en s’inclinant, quelle joie j’éprouve !

– Écoutez-moi, monsieur l’ambassadeur, j’ai dit : j’accepterai, et je pose mes conditions. En Rilésie, M^{lle} Dominica et sa maman, professeur dans un lycée de Paris, m’accompagneront. Je veux continuer mes études françaises, et tous les ans, pendant les grandes vacances, je reviendrai dans cette école où j’ai retrouvé la santé et où tout le monde a été si bon pour moi.

Les derniers mots de ce petit discours ont été prononcés d’une voix faible, presque douloureuse. Mais bien vite le jeune roi se ressaisit et il ajoute :

– Acceptez-vous, monsieur l’ambassadeur ?

– Mais j’accepte tout ce que Votre Majesté voudra. Alex se souvient qu’une chose promise à

la Cour de Rilésie n'est pas toujours respectée, aussi il reprend :

– C'est un engagement, monsieur l'ambassadeur, que vous venez de prendre, un engagement devant témoin.

L'ambassadeur regarde le jeune monarque, et tout à coup il a la crainte que cet enfant débile, qu'il croyait insignifiant et sans volonté, ne devienne pas un de ces souverains obéissant à des ministres.

– Sire, répond-il en s'inclinant, il sera fait selon votre désir.

*

Le lendemain soir, deux grosses automobiles sont rangées devant la grille de l'école et les mêmes officiers d'ordonnance, venus la veille, se promènent dans le jardin, attendant le bon plaisir du jeune roi. Mais cette Majesté de onze ans ne devra pas se faire attendre trop longtemps, le train part à vingt et une heures et l'ambassadeur

désire que le souverain soit à la gare quinze minutes avant le départ.

Craignant d'être en retard, déjà deux fois les officiers ont demandé à M^{me} Florac de prévenir le roi qu'il fallait quitter l'école à vingt heures.

Alex le sait, il sera exact. L'exactitude n'est-elle pas une politesse attribuée aux rois ? Mais jusqu'à la dernière minute il veut rester dans cette école qu'il a tant aimée et qu'il regrette de quitter. Pourtant les choses se sont arrangées comme il n'espérait pas qu'elles s'arrangeraient.

Hier, avant de quitter le roi, l'ambassadeur avait donné à M. Florac des instructions afin qu'Alex arrivât en son pays dans la tenue exigée par l'étiquette. M. Florac, Dominica, Alex, étaient allés tous trois à Paris. Première visite : la maman de Dominica.

N'ayant pas de cours au lycée ce jour-là, ils trouvèrent M^{me} Murriel chez elle, et M. Florac, son frère, lui avait expliqué tout ce qu'Alex venait lui demander, ce qu'il attendait d'elle et ce qu'il espérait.

La surprise de M^{me} Murriel avait été si grande qu'Alex pensa tout de suite qu'elle allait refuser. Elle regardait Dominica, sa raison de vivre ; après la mort de son mari sa fille l'avait aidée à supporter son chagrin. Elle regardait son modeste intérieur arrangé avec le goût d'une Parisienne. Elle regardait par la fenêtre ouverte la large avenue sur laquelle passaient les autobus, les camions, les voitures. Elle regardait tout cela, tout ce qui faisait partie de sa vie et elle pensait à cette classe de troisième qu'elle faisait au lycée depuis six années, et où se succédaient des enfants auxquels elle s'attachait.

On lui demandait de quitter tout, sa situation, son foyer, sa famille, sa patrie, pour suivre dans un pays du Nord, froid et triste, un petit garçon qu'elle avait vu deux fois à l'école de son frère. Ce petit garçon était, il est vrai, devenu l'ami de Dominica, un ami dont elle parlait toujours avec beaucoup d'affection.

Non, ce n'était pas possible de changer de vie aussi complètement et aussi rapidement ; il fallait partir dès demain soir. Ce jeune enfant devenu

roi, – destin tragique –, ne se rendait pas compte de ce qu’il demandait.

Alex s’en rendait parfaitement compte et, pendant que M^{me} Murriel réfléchissait, il se disait que certainement elle allait refuser. Pour un petit garçon qu’elle ne connaissait guère, elle ne pouvait quitter sa famille, sa maison, son pays, surtout quand ce pays s’appelait la France.

Avec crainte Dominica observait sa maman. Elle avait déjà fait, elle, le sacrifice de tout ce qu’elle aimait : l’école, le lycée, son catéchisme, ses camarades, elle voulait bien laisser tout pour suivre Alex, son ami, qui, par devoir, acceptait de devenir roi dans un pays où des révolutionnaires essayaient, depuis des années, de s’emparer du pouvoir. Elle était fière d’avoir fait ce sacrifice, et maintenant qu’il était fait, elle pensait avec joie à l’aventure qu’elle allait vivre, aventure plus belle que toutes celles lues dans les livres. Mais comme Alex, elle craignait que sa maman ne se décidât pas à tout abandonner.

Comprenant la gravité de la situation et devinant l’anxiété du petit roi, Dominica avait

dit :

– Maman, vous savez qu’Alex sera tout seul en Rilésie. Il n’a plus de parents, son papa, comme le mien, est mort il y a trois ans ; sa maman, une Française, il ne l’a jamais connue. Ni oncle, ni tante, ni cousin, il sera seul, tout seul dans un grand palais entouré de neige. Personne ne saura le soigner comme on l’a soigné en France. Alex m’a raconté qu’on avait peur du roi, son prédécesseur, et qu’on ne l’aimait pas ; alors, il faudrait que vous appreniez à Alex à se faire aimer. Maman, vous qui êtes un bon professeur, vous que vos élèves écoutent si bien, vous ne refuserez pas d’apprendre à Alex, mon ami, tout ce qu’il doit savoir pour être un grand roi, comme saint Louis ; c’est le modèle que nous avons choisi.

Maman avait regardé sa petite fille et deviné ce que les yeux bleus, si tendres, demandaient. Elle s’était tournée vers le jeune roi et le visage anxieux de l’enfant avait dit mieux que n’importe quelle parole l’angoisse qui était en lui. Cet enfant acceptant le dur métier royal, par devoir,

comme disait Dominica, méritait d'être aidé, soutenu, aimé.

– C'est bien, dit-elle, nous partirons demain soir.

Dominica bondit sur sa mère et l'embrassa deux fois de suite. Puis saisissant le bras d'Alex, toute joyeuse, elle lui avait crié :

– Monsieur le roi, embrassez maman pour la remercier et promettez à votre professeur que vous l'écoutez bien.

Alex avait obéi et ce baiser maternel, donné par M^{me} Murriel, lui avait réchauffé son cœur, glacé depuis le matin. Un baiser de maman, cet enfant né à la Cour n'en connaissait pas la douceur.

Décision prise, tout s'est précipité. Il y avait des courses indispensables à faire pour le lendemain. L'étiquette de Rilésie était une étiquette qu'on devait rigoureusement observer.

Respectant le protocole, Alex porterait le deuil de la Cour en blanc, toute la jeunesse de Rilésie observait cet usage. Dominica devait avoir aussi

des vêtements blancs, maintenant elle faisait partie de la maison du roi. Que d'achats à faire pour être prêts le lendemain sans avoir oublié toutes les recommandations de l'ambassadeur. Que ce dernier jour avait passé vite !

Dans la chambre de l'école où il s'attarde, Alex pense à la journée vécue hier, une journée si bien commencée, sous les pommiers en fleur.

Ah ! qu'il faisait bon hier matin ! Comme il était insoucieux, ne se souvenant que pour prier pour lui, de ce roi mort la veille, de ce roi qui ne lui avait jamais adressé une parole affectueuse.

Tout en faisant sa gymnastique, il se reprochait de se sentir si heureux alors qu'en Rilésie, son pays, il y avait un grand deuil. Il avait été puni de son égoïsme. Quel ordre transmis par l'ambassadeur le Bon Dieu lui avait envoyé ! Quel ordre, si difficile à exécuter, que tout d'abord il avait refusé. Mais M. Florac était intervenu pour lui rappeler son devoir, devoir qu'il ne voulait pas comprendre.

Pendant que l'ambassadeur parlait, il disait tout bas, afin d'avoir la force de le dire très haut :

« Je ne veux pas être roi, non, je ne veux pas être roi ! » Et, aujourd'hui, il l'était devenu !

L'heure passe. Dans dix minutes, il sera huit heures, et avant de partir, il doit dire adieu à ses camarades ; c'est ce qui sera le plus dur.

Allons, il faut quitter sa chambre, cette chambre où il reviendra l'an prochain puisqu'on lui a promis qu'il passerait en France toutes les vacances.

Vêtu d'un uniforme blanc et de bottes vernies noires, Alex se regarde dans la glace et ne se reconnaît pas.

Cette couleur blanche donne à ses cheveux un reflet argenté, étrange ; ses yeux ne paraissent plus trop lavés, comme disait Bruno, ils ont l'air d'avoir changé de couleur et son visage porte l'indice de la santé. Le roi, revenant de France, n'est plus l'enfant malade ayant quitté la Rilésie parce que les médecins l'avaient presque condamné.

Prenant le haut képi, tenue de son régiment, le régiment blanc, Alex s'agenouille au pied de son

lit et demande avec ferveur à ce Dieu l'ayant fait roi qu'il l'aide à devenir un bon roi, un grand roi, un saint Louis, comme dit Dominica ! Il promet que dans son royaume, s'il est le maître, la vraie charité, celle du Christ, sera rigoureusement observée. Il demande protection car il se sent petit et si faible pour la redoutable tâche.

Prière finie, il se relève plus fort, plus courageux. Et regardant une dernière fois sa chambre où les lilas donnés par Dominica s'épanouissent, il s'en va la tête haute, raidi dans une attitude ne permettant à personne de deviner son chagrin. Déjà l'enfant essaie d'apprendre son métier. M. Florac ne lui a-t-il pas dit, hier soir, dans un court entretien : « Alex, vous allez devenir pour tous un exemple. Souvenez-vous toujours de cela. »

En bas, dans le salon, ses camarades l'attendent, et Friquet aussi ; il part, celui-là, et semble l'avoir compris, tant, depuis hier, son agitation est grande. Pour les élèves de l'école, l'histoire d'Alex est une belle histoire et ils envient Dominica, choisie par le jeune souverain,

pour l'accompagner dans ses États.

Vers Alex les mains se tendent et un junior s'approche avec un gros bouquet. Les plus belles fleurs du jardin ont été coupées et sont offertes à celui qui s'en va.

L'enfant-roi serre les mains, remercie, mais il se rend compte que déjà ses camarades ne sont plus avec lui ce qu'ils étaient hier. Quelque chose qu'ils ne comprennent pas s'est glissé dans le salon. Le respect entoure Alex, et Dorninica n'étant pas là pour se moquer du protocole, et par son exubérante gaieté changer l'atmosphère, cet adieu, dans le salon clair et fleuri où Alex a passé de si bonnes soirées, est infiniment triste. M. et M^{me} Florac le comprennent et l'abrègent ; eux-mêmes sont particulièrement émus.

– Dépêchons-nous, Alex. Il ne faut pas faire attendre l'ambassadeur, il serait si inquiet.

Et M^{me} Florac ajoute avec un sourire :

– Dominica vous attend à la gare. Que dirait-elle si vous étiez en retard ?

– Partons, répond Alex avec un gros soupir.

Dans le jardin les officiers guettent. En voyant paraître le jeune roi ils s'approchent et, en s'inclinant, l'un d'eux ne peut s'empêcher de dire :

– ... Sire, nous craignons d'être en retard.

Ces mots ne plaisent pas à Alex. Il répond :

– Huit heures sonnent, lieutenant. Cette heure avait été fixée pour le départ.

La portière de l'automobile est ouverte. Alex monte et les officiers s'apprêtent à le suivre.

– Non, dit le jeune roi, vous prendrez l'autre voiture. M. et M^{me} Florac m'accompagnent.

– Mais, Sire, reprend le plus âgé des officiers, le protocole interdit...

– Nous ne sommes pas en Rilésie, mais en France. Je partirai avec M. et M^{me} Florac.

Les officiers comprennent qu'il ne faut pas insister.

Alex s'installe dans le fond de la voiture avec M^{me} Florac. M. Florac se met devant et le gros bouquet cueilli dans le jardin prend l'autre place ;

Friquet se case aux pieds de son maître.

Les élèves entourent la voiture ; encore une fois Alex serre toutes les mains. L'automobile démarre et pendant qu'elle suit l'allée de la forêt, les juniors courent de toute leur force afin de faire escorte, pendant quelque temps, au jeune souverain. Au moment où la voiture va s'engager sur la route nationale, les coureurs s'immobilisent et un cri sort de leurs poitrines :

– Vive le roi ! – premier hommage qu'Alex n'oubliera pas.

Le jeune souverain se dresse dans la voiture. Malgré l'allure rapide il soulève son képi et reste debout tant qu'il peut voir ses camarades. Quand il s'assied de nouveau ses yeux sont pleins de larmes.

Très vite l'auto l'emporte vers Paris. Déjà la campagne fleurie a disparu, la ville est proche. Alex est avec des amis ; il n'a pas besoin d'avoir du « cran », comme dit Dominica. Il peut être encore tout simplement l'élève de M. et M^{me} Florac, un élève chéri par ses directeurs. Et quand la voiture entre dans le bois de Boulogne, sans

aucune honte, Alex avoue :

– Ah ! comme c’est dur de s’en aller.

– Vous reviendrez, dit M^{me} Florac. Pensez à la joie de votre retour.

– J’y penserai toujours, répond-il. Et puis vous m’écrierez, vous me parlerez de l’école, des camarades, du jardin, de la forêt. Dominica m’a dit qu’elle emportait toutes les photographies qu’elle avait faites, nous les regarderons souvent là-bas. Et il ajoute : Quand je reviendrai, vous me donnerez la même chambre, je l’aime beaucoup à cause de la vue. Je voyais le verger, la forêt et dans l’arbre, près de ma fenêtre, des pinsons avaient fait leur nid.

– Mais, répond M^{me} Florac, en essayant d’être gaie, elle ne sera plus assez belle pour le roi de Rilésie.

– À l’école je ne serai pas un roi. Pendant deux mois il ne faudra plus me parler de mes devoirs d’État.

– Entendu, Alex, vous travaillerez, vous jouerez comme les autres. Ce sera excellent pour

votre santé.

– Et pour celle de Dominica. Elle va avoir bien froid en Rilésie.

– Dominica n’a jamais froid.

– Et sa maman ?

– Ne vous inquiétez pas, elles supporteront parfaitement le climat. Sports d’hiver, dit ma terrible nièce.

Alex sourit, mais c’est un sourire triste.

L’automobile traverse Paris, la gare est proche. La voici, imposante, menaçante ; cette fois, tout est fini. Alex n’est plus un petit garçon comme les autres.

La voiture des officiers d’ordonnance a précédé celle du roi. Ils sont déjà sur le trottoir, attendant le jeune souverain.

Tenant le bouquet dont il ne veut pas se séparer, Alex descend, Friquet aussi ; M. et M^{me} Florac suivent. Un officier offre de se charger des fleurs, le roi refuse, et, par un passage réservé, il pénètre dans la gare.

Ce jeune garçon en uniforme blanc, ces deux officiers qui l'accompagnent intriguent les passants. Ils s'arrêtent, croyant assister à une prise de vues pour film. Les photographes sont là et les photographies partiront tout à l'heure en avion et précéderont l'arrivée du souverain.

Dans un salon officiel, sièges de velours rouges et plantes vertes, l'ambassadeur attend, ainsi que beaucoup d'autres personnes. Alex s'arrête. Inquiets, ses yeux cherchent Dominica et sa maman. Où sont-elles ? Que leur est-il arrivé ? Vont-elles manquer le train ?

Tout bas, d'un ton plein d'angoisse, il dit à M. Florac :

– Dominica ?

– Ne vous tourmentez pas, je vais aller voir. Elles sont peut-être déjà installées dans le train.

– Je vous en prie, renseignez-vous.

L'ambassadeur s'approche. Sur son dur visage, il y a presque un sourire. Jusqu'à la dernière minute, il a eu peur que cet enfant, jugé volontaire et entêté, refusât de s'en aller. Tout

avait été prévu, les ordres donnés aux officiers, formels : si Alex ne voulait pas partir, il fallait l'y obliger par la force ; on ne tient pas compte d'un caprice d'un enfant de onze ans, même quand cet enfant est roi. Mais voici Alex, habillé comme il doit l'être. Il se tient droit, il a une attitude fière, et sauf ce bouquet et Friquet, tout est comme le protocole l'exige.

– Sire, je suis heureux de vous saluer. Nous n'avons plus que quelques minutes avant le départ du train. Permettez-moi de vous débarrasser de ces fleurs et de vous présenter les représentants du corps diplomatique des différents pays, amis du vôtre.

L'ambassadeur fait signe à un officier de prendre le bouquet du roi, mais encore une fois Alex refuse de le donner.

– Merci, je garde mes fleurs. Et se souvenant des paroles que son oncle prononçait aux cérémonies officielles, il ajoute : Présentez-moi ces Messieurs.

Les représentants du corps diplomatique s'approchent et l'ambassadeur les nomme.

Silencieux, Alex leur tend la main. Mais lorsque l'ambassadeur lui présente le ministre des Affaires étrangères de France, le roi lui dit :

– M. le Ministre, j'ai beaucoup aimé votre pays et j'y reviendrai l'année prochaine.

– Sire, nous serons toujours bien heureux de vous y recevoir.

Les minutes passent vite. L'heure du départ est si proche que l'ambassadeur est obligé, à son grand regret, de bousculer le protocole.

Le cortège se met en marche. Alex tenant ses fleurs, suivi par son chien, paraît être un tout petit roi, si petit pour la redoutable tâche. Au moment où les officiers précédant le souverain sortent du salon et arrivent sur le quai de la gare, M. Florac apparaît et Alex, le voyant, lui fait signe de s'approcher. Les officiers voudraient bien l'en empêcher, mais ils savent déjà que leur souverain a pour son directeur d'école une affection particulière.

M. Florac sait les mots qu'il faut dire pour donner du courage à cet enfant qui veut en avoir.

Se conformant au protocole, Alex n'est plus un élève de son école. En marchant près de lui, il dit à voix basse :

– Sire, elles sont installées dans le train. Dominica vous attend devant votre compartiment.

La figure d'Alex s'éclaire. Il se redresse et, avec vaillance, se dirige vers le train qui va l'emporter vers ce que M. Florac appelle : son devoir.

Le train royal de Rilésie a été envoyé pour chercher le jeune souverain. Alex reconnaît les longs wagons rouges. Maintenant, tout ce qui était au roi lui appartient donc ? Cette certitude ne lui cause aucun plaisir. Ces longs wagons sont déjà presque une prison. Il va entrer dans une belle cage dorée, une cage dont la porte ne s'ouvrira pas avant un an.

Comme il veut être courageux, au lieu de penser au départ si proche, il pense au retour et à la joie qu'il aura quand ce beau train rouge et or le ramènera en France.

Devant le compartiment du milieu, il aperçoit Dominica ; vêtue de blanc, comme lui, elle le regarde venir. Elle est très élégante et Alex est tout fier de penser que l'ambassadeur et les représentants du corps diplomatique des différentes nations alliées à son pays vont admirer la petite Française.

Intimidée par l'imposant cortège entourant Alex, Dominica ne bouge pas. Elle attend que son ami renvoie tous ces gens. Ils ne partent pas, eux. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

L'ambassadeur s'apprête à dire encore quelques paroles au jeune souverain, paroles que les journaux reproduiront ce soir ; mais le chef de gare ne s'occupe pas du protocole, l'heure du départ est arrivée. Le roi est prié très poliment, mais d'un ton ferme, de monter dans son wagon.

L'ambassadeur veut aider son souverain et être le dernier à lui serrer la main, mais Alex est un petit garçon et il a le cœur bien gros.

Repoussant l'ambassadeur, il se précipite dans les bras de M^{me} Florac et l'embrasse avec beaucoup d'affection.

– À bientôt ! À bientôt ! Ce sont les mots qu'ils échangent.

M. Florac aide Alex à monter et Dominica s'approche pour serrer la main de son ami avant d'aller rejoindre sa maman qui lui fait de grands signes. Alex a saisi la main de Dominica et la garde.

– Montez, dit-il, montez vite, le train va partir. Eh, Friquet ! dépêche-toi, on dirait que tu as peur.

– Mais, reprend Dominica, nous ne voyageons pas dans ce compartiment, M. l'ambassadeur l'a bien recommandé.

D'un ton décidé, Alex répond :

– Ne vous occupez pas de l'ambassadeur, il reste à Paris.

Stupéfait, l'ambassadeur voit la petite fille grimper dans le compartiment royal, suivie par Friquet. Il a un geste de fureur et cherche le chef de gare pour faire suspendre le départ. Mais le chef de gare est au bout du train ; impossible de le joindre. Et puis c'est trop tard, très lentement le long convoi s'ébranle.

Le roi se met à une fenêtre et, inconvenance qui fait dresser les cheveux de l'ambassadeur, Dominica ose se mettre à côté du souverain, sourire, et faire des gestes d'adieu à M. et M^{me} Florac, et peut-être aussi à l'ambassadeur !

Ces enfants vêtus de blanc, si gentils tous les deux, sont une charmante vision. Et sans arrêt les photographes et les cinéastes opèrent.

Atterré, tremblant de colère, l'ambassadeur se demande comment on va pouvoir effacer des photographies le visage malicieux de Dominica, ce visage qui semble le braver, lui, un ambassadeur !

Quand le train a pris sa vitesse et que le quai est déjà loin, les deux enfants quittent la fenêtre ; ils vont visiter le compartiment royal dont Alex ne se souvient pas très bien. Mais derrière le roi, sont montés les deux officiers d'ordonnance ; ceux-là, les enfants les avaient oubliés. Il va falloir voyager avec eux, les avoir là, tout le temps ; ils sont les gardiens du roi.

– Sire, dit l'un d'eux, si vous le permettez, je vais vous montrer votre salon, votre chambre est

à côté.

– Lieutenant, répond Alex, je veux tout visiter. Tout, vous comprenez ?

– Très bien, Sire. Nous allons commencer par la cuisine. Le chef cuisinier est venu de Rilésie avec le train ; il espère que Votre Majesté aimera les mets qu'il a préparés pour le déjeuner.

La cuisine est une minuscule pièce : petit fourneau, petite table, petit buffet ; le chef et un marmiton sont en train de préparer les plats. Alex les remercie d'être venus de si loin et leur demande à quelle heure ils serviront.

Toque en main, très intimidé, le cuisinier répond qu'il servira à l'heure que le roi désirera.

– Dans un quart d'heure, répond Alex. Nous serons trois. Et il ajoute : Faites-nous un bon dessert.

Contents à la pensée qu'ils vont être conviés à dîner avec le roi – grand honneur – souriants, les officiers proposent de continuer la visite.

Après la cuisine, la salle à manger en bois clair, le salon rouge et or, la chambre et le cabinet

de toilette du roi. À côté une chambre avec deux lits : celle des fils du roi, les malheureux princes, et encore une chambre réservée aux officiers de la maison royale.

Alex interroge :

– Lieutenant, où se trouve donc le compartiment de M^{me} Murriel et de M^{lle} Dominica ?

– En tête du train, Sire. Son Excellence l’ambassadeur l’a lui-même choisi.

– Je regrette, mais Monsieur l’ambassadeur n’a pas pensé que je désirais avoir près de moi mes amies. Cette chambre libre, à côté de la mienne, sera pour M^{me} et M^{lle} Murriel. Vous aurez l’obligeance de faire chercher leurs bagages et de les installer ici.

– Mais, Sire, reprend le lieutenant suffoqué, c’est la chambre des princes défunts. Aucun de nous n’aurait osé l’occuper !

– J’occupe, hélas ! la chambre du roi, c’est une obligation. Ce sera de même pour celle-ci.

– Sire, votre wagon ne communique avec

aucun autre compartiment. Il m'est impossible de prévenir M^{me} Murriel.

– Au prochain arrêt, lieutenant, vous enverrez chercher les bagages et vous voudrez bien demander à M^{me} Murriel de venir nous rejoindre.

– Sire, reprend l'autre officier en regardant Dominica, Mademoiselle a amené deux perruches. Devront-elles venir aussi dans le compartiment des princes défunts ?

– Alex ! s'écrie Dominica, ce sont mes perruches bleues, que vous avez trouvées si jolies. Bruno me les a rapportées de Florence, je n'ai pas voulu les abandonner.

– Vous avez bien fait, Dominica. J'ai emmené Friquat, vous ne pouviez laisser vos perruches.

Afin de ne pas répondre au roi, les officiers s'éloignent et appellent le chef du personnel, venu aussi de Rilésie, pour lui transmettre les ordres du jeune souverain. Obéir à un enfant de onze ans, c'est chose peu agréable, surtout quand cet enfant ne s'occupe pas de l'étiquette et ose mettre une Française et sa fille, deux femmes

sans titres, dans une chambre royale !

Seuls, les deux enfants poussent un soupir de soulagement et Dominica s'écrie :

– Ils ne sont pas contents, Messieurs les officiers.

– Je regrette, répond Alex. Mais, Dominica, il ne faut pas qu'on nous sépare, sans cela je crois que je n'aurais plus le courage d'être roi.

– On aura le courage ; à deux, ça ira. Allons nous installer dans le salon, quand ils auront fini de bouder, les officiers reviendront.

À la porte du salon, les enfants trouvent un soldat qui présente les armes.

– De quel placard sort-il, celui-là ? demande Dominica.

– Je crois l'avoir vu à l'entrée du salon de la gare. Il a dû monter avant nous.

– Qu'importe, dit la fillette, il faut prendre l'habitude d'être gardés ; à cause des Boukanis, cela vaut mieux.

– Il ne faut pas penser aux Boukanis.

– On n’y pensera pas, répond Dominica en s’installant dans un large fauteuil de velours rouge, face au roi. Nous les oublierons ; mais une personne que je n’oublie pas, c’est maman, elle va me gronder.

– Pourquoi ?

– Ce matin, pendant une longue demi-heure, l’ambassadeur nous a expliqué ce que nous devons faire en Rilésie, comment il fallait nous comporter avec vous. Vous ne devez plus être mon ami Alex, un roi ne peut pas, paraît-il, avoir pour amie la fille d’un professeur. Je devrai ne pas paraître à la Cour, si Sa Majesté, c’est vous, a la faiblesse de désirer causer ou jouer avec moi, il faudra ne jamais oublier que c’est un très grand honneur et je devrai vous parler avec une respectueuse déférence. Maman pourra vous faire travailler le français, mais elle ne devra jamais s’occuper de votre instruction qui va être confiée à des professeurs rilésiens.

– Ce n’est pas très gai ce que vous me dites là.

– Attendez, maman a réclamé, elle est comme moi, elle rouspète facilement.

– Rouspète ? interroge Alex.

– Un mot qu’il ne faut pas dire, surtout à la Cour. Mais il exprime très bien ce qu’on ressent. Rouspète, signifie qu’on n’accepte pas tout sans discuter et avec le sourire.

– Alors, reprend le jeune roi en riant, M^{me} Murriel a rouspété ! Qu’est-ce qu’elle a dit à l’ambassadeur ?

– Elle a dit que pour vous bien porter en Rilésie il vous fallait encore des soins, et que si on négligeait de vous les donner vous retomberiez très vite malade. Cela elle l’a affirmé, et comme elle est infirmière, diplômée de la Croix-Rouge, elle a réclamé de vous soigner.

– Qu’a-t-il répondu, l’ambassadeur ?

– Son vilain visage est devenu plus rouge que de coutume et ses yeux nous ont regardées, toutes les deux, très méchamment, mais il a tout de même dit que pendant une année maman serait autorisée à surveiller l’état de votre santé, afin de continuer les soins qui vous avaient été donnés en

France.

– C’est très bien, s’écrie gaiement le roi, il faudra toujours que votre maman rouspète.

– Alex, s’écrie la petite fille effrayée, ne dites plus ce mot, vous ne devez pas le connaître !

– Je ne le dirai plus, pour vous faire plaisir, mais je ne l’oublierai pas. Qu’est-ce qu’il a encore raconté l’ambassadeur ?

– Que je ne devais plus jamais vous appeler Alex.

– Vous lui désobéirez chaque fois que nous serons seuls ; à la Cour vous serez obligée de m’appeler comme les autres.

– Sire, dit lentement Dominica, Sire, c’est difficile à dire.

– Et bien ennuyeux à entendre ; ce sera notre pénitence, Dominica, une pénitence journalière.

– Oui, une grande pénitence.

– N’y pensons pas, nous n’arriverons que demain en Rilésie, nous avons une bonne journée en perspective. Où est Friquet ?

– Sur un fauteuil, derrière vous.

– Il s’est parfaitement installé, il a pris la meilleure place. Que dirait l’ambassadeur ?

– Et vos fleurs, Alex ? Il faut les mettre dans un vase avec de l’eau, afin qu’elles ne se fanent pas.

Le roi prend le bouquet donné par ses camarades, bouquet qu’il a posé sur la table en entrant dans le salon.

– Il faut qu’elles arrivent fraîches, en Rilésie on ne connaît pas les fleurs de France. Celles-là ont été cueillies ce matin dans le jardin par Bruno, ce paresseux s’était levé de bonne heure. Regardez ces roses, elles viennent de la tonnelle où nous avons déjeuné hier matin ; ah ! comme j’avais du chagrin de quitter mon école.

– Et maintenant, en avez-vous encore autant ?

– Non, puisque je vous emmène, et puis votre oncle me l’a dit : c’est mon devoir, il faut l’accepter avec courage et gaiement. En Rilésie, nous essaierons d’être toujours gais.

– Oui, s’écrie Dominica en se dressant d’un

seul bond, – il y a longtemps qu'elle est assise, – nous serons toujours gais. Et vos fleurs, il faut trouver un vase et de l'eau. Si j'allais demander au cuisinier, il a l'air très gentil.

– Non, d'abord il ne vous comprendrait pas et puis ce serait peu correct.

– L'ambassadeur et ses recommandations !

– Oui, il faut y penser.

– Mais il y a une sonnette, je sonne.

– Excellente idée.

À peine Dominica a-t-elle sonné que la porte du salon s'ouvre et un domestique en livrée verte, aux broderies d'or, apparaît. Celui-là, les enfants ne l'avait pas encore vu ; combien sont-ils donc dans le wagon royal ?

– Sa Majesté désire quelque chose ?

– Oui, répond le roi, employant la langue rilésienne, un vase et de l'eau pour mettre ce bouquet.

– Un grand vase et beaucoup d'eau, s'écrie Dominica, parce que les fleurs doivent avoir soif.

La petite fille a parlé sans penser que ce domestique ne devait pas comprendre le français, mais à la grande surprise des deux enfants, il répond dans la même langue :

– Je vais chercher un grand vase et beaucoup d'eau.

Étonné, le jeune roi l'interroge :

– Vous parlez français ?

– Oui, Sire, ma mère était belge et avait été élevée en France.

– Il y a longtemps que vous êtes au palais royal ?

– Quelques mois, Sire. J'étais le chef du personnel de la maison des princes, c'est pour cela que j'ai été choisi pour venir chercher Votre Majesté.

– Vous aimez les animaux ? demande le jeune roi.

– Oui, Sire, le chien de Votre Majesté sera bien soigné.

– Merci.

– Et vous aimez les oiseaux, ajoute Dominica.

– Oui, Mademoiselle, je sais qu’au prochain arrêt je dois aller chercher bagages et perruches.

– Et maman, s’écrie Dominica pleine de remords de n’avoir pas parlé de sa mère.

– Au prochain arrêt, le lieutenant Ingrid doit prévenir Madame Murriel que Sa Majesté désire qu’elle vienne dans ce compartiment.

Le domestique s’en va en emportant les fleurs, et Dominica s’écrie :

– Il est très gentil, c’est le plus sympathique de la bande !

– La bande ? interroge Alex.

– Oui, l’ambassadeur et les officiers, ce sont eux la bande.

– Très bien, mais comment s’appelle-t-il le plus gentil de la bande ?

– Vous lui demanderez quand il nous rapportera le bouquet.

Se tournant vers la fenêtre, Dominica regarde le paysage. Le train traverse une campagne aride

où il y a de grandes montagnes noires, des montagnes de charbon et de petites maisons grises.

– Nous approchons du Nord, cela n'est pas beau, mais le train ralentit, je crois qu'il va s'arrêter. Maman va venir, elle me grondera, je le mérite.

– Je lui demanderai pardon pour vous, c'est moi qui vous ai dit de monter dans mon wagon.

– L'ambassadeur était furieux.

– N'y pensez pas.

Le domestique apporte le vase, un très grand vase où les fleurs, fort bien arrangées, s'épanouissent.

– Merci, dit Alex, c'est parfait. Comment vous appelez-vous ?

– Jérôme.

– Jérôme, s'écrie Dominica, n'oubliez pas d'aller chercher mes perruches, le train va s'arrêter.

En effet, le long wagon royal s'immobilise et

Dominica sort dans le couloir pour guetter l'arrivée de sa maman. Alex la suit.

Voici M^{me} Murriel, élégante, distinguée, très jeune encore. Alex pense qu'elle est beaucoup mieux que la plupart des dames de la Cour de Rilésie.

– Maman, ne gronde pas, c'est Alex, c'est Sa Majesté, c'est Sire... je bafouille, je n'en sortirai jamais.

Très calme, Alex explique ce qui s'est passé.

M^{me} Murriel ne gronde pas, à quoi bon ! L'ambassadeur est resté à Paris, et personne d'autre ne se préoccupe des gestes de Dominica. Le petit roi n'a plus que quelques heures de liberté et d'insouciance, fallait-il l'en priver et lui laisser faire le long voyage avec deux officiers qu'il ne connaît pas.

Pendant que M^{me} Murriel s'installe dans la chambre des princes défunts, les officiers reviennent dans le couloir. Le roi a prévenu qu'à sa table il fallait mettre trois couverts ; ils n'ont pas oublié cet ordre qu'ils considèrent comme

une invitation. Le roi ne peut déjeuner qu'avec des personnes attachées à la maison royale.

Midi va sonner. Dans la salle à manger, Jérôme a tout préparé, il a pris dans le bouquet auquel le roi semble tant tenir quelques roses, et elles ornent la table où il y a trois couverts.

Après être passé à la cuisine, Jérôme vient annoncer que Sa Majesté est servie.

Dans le couloir, les officiers guettent les gestes du jeune souverain. Alex sort du salon et demande à l'un d'eux de bien vouloir prévenir M^{me} Murriel qu'il l'attend. Elle vient immédiatement, et le roi lui dit :

– Le dîner est servi. Avez-vous faim, Madame ?

– Mais oui, je crois.

Dominica est venue rejoindre son ami, et, toute joyeuse, s'écrie :

– Maman, Alex..., mais voyant que les officiers l'écoutent, elle reprend : Sa Majesté a commandé un bon dessert et je suis sûre que le cuisinier a obéi.

Le roi entre dans la petite salle à manger, suivi par ses invitées, le protocole l'exige, et sourit en apercevant les fleurs.

– Dominica, dit-il, les roses de la tonnelle.

– Et regardez, Alex, la cage de mes perruches est accrochée devant la fenêtre ; elles sont contentes, Friquet les reconnaît et elles reconnaissent Friquet. Et s'approchant du jeune roi, elle lui dit tout bas : Ce qu'il est gentil, Jérôme. Sur le même ton, elle ajoute en riant : Il sera peut-être la seule perle de votre royaume, car si tous vos sujets ressemblent aux deux officiers, ils ne seront guère sympathiques. Regardez les vilaines figures qu'ils font en ce moment.

– Je vous défends de me montrer des choses laides à table, Dominica, j'ai aussi faim qu'à l'école. M^{me} Florac serait contente.

*

« Mon trésor de tante,

« Huit jours déjà que nous sommes en Rilésie,

huit jours seulement, et que de choses se sont passées ; que de grimaces et de vilains visages, Friquet, les perruches et moi, nous avons vues. Vous m'avez recommandé de vous raconter, avec détails, nos aventures, je vais essayer de le faire. Ne m'en veuillez pas si elles ne sont pas bien classées, je vous écris comme si je vous parlais dans le salon de l'école, ce salon que j'ai photographié, photographie très réussie et qu'Alex, non, Sa Majesté – je commence à m'habituer à l'étiquette – et moi nous regardons très souvent.

« Arrivée. La gare de Kidge, capitale de Rilésie, est une gare triste, sombre, et de vilaine couleur, moi je l'aurais peinte en rose pour égayer les voyageurs. Tous les hommes ayant un poste quelconque à la Cour nous attendaient, plus exactement ils attendaient le roi, et les personnes venant de France, y compris Friquet et les perruches, ne les intéressaient pas. Si Alex, j'oublie encore de dire Sa Majesté, ne s'était pas inquiété de nous, je crois bien qu'avec un certain plaisir on nous aurait laissées à la gare avec les bagages. Enfin, nous avons été embarqués dans

une auto et nous sommes arrivés au palais. C'était le soir, fatigue, sommeil, je n'ai pas vu grand-chose ; le lendemain seulement, j'ai pu visiter l'appartement réservé à la maison française du souverain, c'est comme ça qu'on nous appelle. Cette maison se compose de maman, de Friquet, des perruches et de votre servante.

« Nous avons pour nous seules deux chambres et un salon, pièces trop grandes, trop hautes, trop imposantes pour maman et moi. Nous nous y sentons un peu perdues, et nos immenses lits, surmontés d'un baldaquin, taillés en plein bois sombre, nous paraissent des monuments pour morts illustres. Enfin, nous avons pris l'habitude de nous y coucher, et en laissant la porte de nos chambres ouvertes nous pouvons, de nos lits, nous parler. Des morts qui parlent, qui rient, qui chantent, car nous chantons quelquefois pour nous endormir, ça ne s'est jamais vu.

« Toutes les pièces du palais se ressemblent, mais l'appartement du souverain est si imposant – fauteuils, tables, bibliothèques, tableaux,

statues, pendules, faits pour les rois de Rilésie, des rois de deux mètres – que le pauvre Alex semble être devenu Lilliput habitant la maison de Gulliver. Le tout est riche, doré, encombré de sculptures lourdes, affreuses, pareilles aux hommes d'ici, la plupart des géants.

« Vous voyez le cadre, en vous disant que le palais a été bâti au milieu d'un bois de sapins, un bois sévère, sans buissons, vous connaîtrez tout et vous pourrez vous imaginer facilement l'endroit où nous allons vivre jusqu'aux vacances prochaines.

« Impossible de vous envoyer des photos, il est absolument défendu de photographier le palais et le parc, à cause des fameux Boukanis. A-t-on peur que je sois une conspiratrice ? Il se passe tant de choses incompréhensibles dans ce palais que je ne cherche pas à les comprendre, mais les Boukanis sont un épouvantail qu'on brandit à chaque instant.

« Le lendemain de notre arrivée, il y a eu l'enterrement du roi et des princes. Parade militaire superbe, et dans la basilique, où Alex a

exigé que nous ayons des places, comme musique il n'y avait que des trompettes et des tambours, et comme fleurs que des drapeaux. Tout ici est militaire.

« Je n'avais jamais assisté à un enterrement royal et bien des choses m'ont étonnée, particulièrement les personnes de la Cour, elles ont l'air de ne s'occuper que des places auxquelles elles ont droit. Le protocole est un mot dont je n'avais pas compris le sens, il est ici un maître puissant. Être près du roi, marcher derrière lui, avoir un prie-Dieu dans la nef où le roi a son trône, c'est, paraît-il, le suprême honneur, et ceux qui y ont droit n'entendent pas en être privés.

« Le roi, pauvre Alex, comme il m'a semblé petit, et seul, et abandonné. Dans cet uniforme blanc que vous connaissez et qui le fait ressembler au duc de Reichstadt, ce malheureux fils de Napoléon, vous voyez que je n'oublie pas l'histoire de mon pays, il marchait, seul, derrière les trois cercueils et il était si pâle que son peuple, en le regardant passer, devait penser que

la France lui renvoyait un roi à peine guéri. Mais cette idée a dû changer quand on l'a vu supporter, sans défaillance, toutes les cérémonies.

« Cet enterrement royal a duré jusqu'à cinq heures de l'après-midi, et il avait commencé de grand matin. Nous avons dû conduire, dans un monastère perché sur une montagne, les trois morts royaux, il paraît que les souverains de Rilésie ne doivent pas être enterrés autre part. Sa Majesté a été jusqu'au bout, nous aussi. Maman rouspétait tout le temps – Alex aime beaucoup ce mot – parce qu'elle disait qu'on imposait à notre petit roi une fatigue qu'une grande personne ne supporterait pas.

« En rentrant au palais, maman, qui se débrouille très bien à la Cour, a demandé le chancelier et lui a déclaré qu'étant pour un an responsable de la santé de Sa Majesté, il fallait qu'Alex se reposât immédiatement.

« Catastrophe ! Un dîner, quelle drôle d'idée, devait avoir lieu, présidé par le roi. Maman s'est fâchée tout à fait, a exigé qu'on appelle le médecin de la Cour, un brave homme, paraissant

connaître mieux les maladies des tortues – il en a cent chez lui – que celles des humains. Maman l’a très vite persuadé. Alex a pu éviter le dîner et j’ai reçu l’autorisation, car il me faut une autorisation, d’aller distraire le roi.

« La journée avait été dure pour Alex, et dans son petit salon, ce petit salon de dix mètres carrés, assis dans un fauteuil, il paraissait épuisé. Debout, de chaque côté du souverain, deux officiers se tenaient, et pour ne pas voir ces grands bonshommes, Alex avait fermé les yeux.

« Jérôme, notre providence, m’a annoncée. Le roi s’est levé et est venu au-devant de moi, nous avons pu nous dire bonjour, nous ne nous étions vus que de loin ; à cause des officiers, j’ai essayé de faire une révérence, mais le parquet était trop bien ciré et je suis tombée. J’ai ri, Alex aussi, et immobiles, désapprobateurs, les officiers nous regardaient.

« Tout bas, j’ai demandé au roi de les renvoyer, c’était impossible de bavarder en présence de ces deux géants. Alors Alex, de ce ton que nous ne lui avons jamais connu, leur a

dit :

«– Lieutenants, vous pouvez disposer.

« – Sire, a répliqué le plus grand, nous avons reçu l'ordre de rester auprès de Votre Majesté.

« Alex a rougi, ses mains se sont crispées, elles étaient devenues des poings menaçants et je devinais bien qu'il aurait eu un certain plaisir à essayer leur solidité sur les géants, mais quand on est roi, c'est une chose impossible. Très calme, Alex a repris :

« – Il y a, à côté de ce salon, la salle de garde, veuillez vous y tenir et je vous prie de m'envoyer Jérôme.

« En marchant à reculons, il paraît qu'on n'a pas le droit de tourner le dos au roi, l'étiquette, toujours l'étiquette, les officiers s'en sont allés, et quand la porte a été fermée sur eux, quel soupir de soulagement le roi a poussé. Nous nous sommes pris les mains et nous avons dansé, glissé sur le parquet, tant nous étions heureux d'être seuls. Jérôme nous a trouvés essayant la patinoire.

« – Jérôme, lui a crié Alex, débrouillez-vous, mais apportez-nous un bon goûter, vous savez bien tout ce que nous aimons. Et puis vous préviendrez M^{me} Murriel que je suis un peu malade, elle viendra immédiatement, vous irez chercher Friquet et vous direz à tous les gens voulant venir que je me repose, compris Jérôme ?

« – Oui, Sire.

« Jérôme est le chef du personnel, un chef que nous avons trouvé dans le train. Il est le seul Rilésien à être gentil avec les Françaises. Il vient toujours voir si maman ou moi nous avons besoin de quelque chose, si Friquet veut sortir, si mes perruches ont assez chaud, car, bien que nous soyons au mois de mai, ici, c'est l'hiver, et depuis que nous sommes arrivés, nous n'avons pas encore vu le soleil.

« Cela attriste beaucoup mes perruches, et elles ne bavardent plus comme elles bavardaient à Paris, mais Jérôme m'affirme que d'ici quelques jours le soleil apparaîtra, et pendant trois mois il ne nous quittera plus. Après ce sera le froid, la neige, l'hiver, comment mes perruches

le supporteront-elles ? Jérôme m'a promis d'installer pour elles un appareil qui fabrique des rayons de soleil ; il est très gentil, Jérôme. Alex et moi, avons deviné qu'il sera toujours pour nous. Il écoute le chancelier, il a l'air de lui obéir, mais il fait tout ce qu'il peut pour nous être agréable, et comme il a le droit de pénétrer chez le roi, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, c'est lui qui est entre nous deux le téléphone. Tous les messages, il les porte, et nous pouvons ainsi communiquer, malgré l'étiquette, plusieurs fois par jour.

« Quel bon goûter nous avons fait le soir des enterrements royaux, maman était accourue bien vite et elle avait trouvé un malade gai, content, comme il était à l'école, et Jérôme, qui sait se débrouiller, nous a servi ce qu'Alex et moi nous aimons par-dessus tout : de la crème et des fraises, des fraises françaises, elles étaient venues de Paris en avion. Tous les jours, pour Alex, un pilote rilésien va chercher des fruits, en France. Jérôme a organisé ce service. Le roi que nous avons enterré n'aimait, paraît-il, que le gibier, l'alcool et le tabac, alors depuis des années, à la

Cour de Rilésie, on ne mangeait plus de fruits. Avec Alex, qui a appris à les aimer à l'école, tout change.

« Ah ! ce goûter remplaçant le dîner qu'on réservait à Alex, comme il a été gai ; nous avons dit et fait des bêtises comme si nous étions de petits enfants. Nous avons ri pour rire, maman essayait bien de nous faire des observations et de nous rappeler les cérémonies de la journée, mais Alex n'a jamais aimé le roi défunt et ses fils (je crois que tous les trois étaient parfois méchants), il ne peut donc les pleurer, il a prié pour eux, il priera encore, c'est tout ce qu'on peut lui demander. Alors maman nous a laissé faire, et comme Jérôme gardait la porte, nous avons repris notre patinage sur le parquet : excellent exercice pour reposer un roi fatigué d'avoir été, pendant des heures, en représentation.

« Mais voici qu'avant le dîner le chancelier s'est fait annoncer. Jérôme nous avait heureusement prévenus. Son Excellence a trouvé le roi dans un fauteuil et votre servante occupée à lire à Sa Majesté un livre racontant la vie des

grands généraux de Rilésie ; dans un coin, maman paraissait nous surveiller.

« Satisfait par cette mise en scène, le chancelier a daigné dire que la lecture devait reposer Sa Majesté, et il nous a priées, poliment – il commence à comprendre que maman ne se laissera pas ennuyer –, de nous retirer, car il avait à parler au roi des affaires du royaume.

« Pauvre Alex, il a dû l’écouter, mais il m’a avoué que, s’étant endormi pendant la visite du chancelier, il ne savait pas si elle avait duré longtemps. Jérôme l’a, paraît-il, emporté, déshabillé, couché, et ce n’est que le lendemain matin, à son réveil, qu’il s’est souvenu du sommeil terrible survenu brusquement pendant la visite du chancelier.

« Son Excellence le chancelier, personnage important, est un gros bonhomme à cheveux blancs, il doit avoir au moins soixante ans, il a la figure d’un vieux chat cruel content d’avoir mangé toute sa vie des souris, ces petites souris si jolies et qui ne fout pas autant de mal qu’on le prétend.

« Le chancelier exerce sur la Cour son autorité, c'est lui qui commande, qui règle tout, et il me semble qu'ici personne n'oserait lui résister. Son pouvoir est immense, il est, paraît-il, jusqu'à la majorité d'Alex, le seul maître du royaume et du roi. Il ne m'aime pas et je ne l'aime pas. Il m'a déjà fait plusieurs observations sur la manière familière que j'ai, paraît-il, d'aborder le roi. Je fais bien une révérence, mais souvent je la rate, et puis il paraît qu'elle n'est pas assez profonde et respectueuse. Je souris toujours en regardant Alex, et le vieux gros bonhomme prétend que cela ne doit pas se faire. J'essaierai de pleurer la prochaine fois, mais pourrai-je, et puis que dirait Alex ? « C'est Son Excellence qui va régler demain, avec les ministres, la vie du roi, c'est lui qui va distribuer à mon pauvre ami les heures d'ennui, régulières et nombreuses, et de petites minutes de joie. Les heures d'ennui ce sont les leçons des professeurs rilésiens, et les minutes de joie ce sont les leçons de maman, elle a demandé que je sois autorisée à les suivre pour donner à Sa Majesté de l'émulation. Le chancelier voudra-t-il, je n'ose espérer qu'il accordera cette permission

sans discourir pendant des heures, mais je sais bien que ma petite maman ne cédera pas, alors Alex et moi nous aurons au moins deux bonnes heures par jour.

« Deux heures, c'est quelque chose, car ces huit jours que nous venons de vivre m'ont permis de me rendre compte que le métier de roi est le plus ennuyeux du monde. Être bien habillé, bien coiffé, se tenir droit, marcher raisonnablement comme les grandes personnes, écouter toujours ce qu'on vous dit, puisqu'il faut répondre et trouver des réponses appropriées. Le pauvre Alex devra assister à toutes les cérémonies officielles et il sera le premier, regardé par tous. Ah ! comme mon oncle avait raison de lui dire qu'il serait un exemple, et c'est bien pénible d'être un exemple vivant.

« Les officiers de la maison royale ressemblent tous à ceux que vous connaissez, ils doivent avoir deux mètres pour faire partie de la maison royale. Être petit, ici, c'est un déshonneur, et comme Alex n'est pas grand pour son âge, le chancelier a fait mettre dans ses

souliers des rallonges. Elles le grandissent de quelques centimètres, mais elles lui donnent une démarche bizarre. Il a la sensation, dit-il, d'être perché, aussi, dès qu'il n'est plus en représentation, Jérôme lui enlève immédiatement ses rallonges, et il peut courir comme il courait à l'école.

« Les dames de la Cour sont des dames extraordinaires, presque aussi grandes et importantes que leurs maris. Elles ont des cheveux pâles qui semblent déteints, collés avec une colle qui tient bien, car jamais il n'en sort un de l'édifice compliqué fait de nattes, de rouleaux, de boucles, qu'elles ont sur la tête,

« Leurs toilettes sont très bizarres, elles ont plusieurs jupes de différentes couleurs et de différentes longueurs. Est-ce pour avoir chaud qu'elles s'habillent ainsi, ou s'imaginent-elles que c'est joli ? Se doutent-elles de la mode, celle de Paris, car je crois bien qu'il n'y en a qu'une.

« Les manches de leurs robes sont aussi compliquées et importantes que leurs jupes, bouillonnes et volants les encombrent, un petit

oiseau pourrait y faire son nid. Parlant mal le français qui est pourtant la langue diplomatique, celle dont on se sert pour discuter les affaires du royaume, comme dit le chancelier, elles ne nous ont pas encore adressé la parole, par dédain peut-être, maman et moi nous n'avons aucun titre à leur offrir. Elles nous regardent avec une curiosité malhonnête comme elles regarderaient des bêtes inconnues dans un Muséum. Nous avons l'air de ne pas nous en apercevoir, mais j'ai souvent le désir d'envoyer une balle de tennis, vigoureuse et bien placée, dans l'édifice couronnant leur tête.

« Rassurez-vous, mon trésor de tante, je ne le fais pas et jusqu'à présent, maman l'affirme, je n'ai commis aucune incorrection grave ; ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais cela pourrait amener une catastrophe ayant pour résultat de me priver de voir Alex. Pour le roi, rien que pour lui, je suis et serai toujours raisonnable parce que, tout comme Friquet, je comprends la situation.

« Ah ! vous ne reconnaîtriez plus Friquet, il est devenu un chien royal, un chien qui, comme

mes perruches, a l'air de s'ennuyer. Il marche sur les parquets splendides, faits de tous les bois du pays, lentement, tête basse, comme s'il craignait de trouver dans les coins, embusquées, des cravaches. Il se tient près de son maître les oreilles dressées, j'ai bien remarqué que la venue du chancelier l'exaspère. Son nez noir, sa petite truffe, se frise comme s'il reniflait quelque odeur de gibier. Jérôme le sort toujours lui-même tant il a peur qu'il s'égare, et il affirme que dans le parc Friquet court, bondit, est joyeux. Je l'espère, car dans le palais royal Friquet est vraiment triste.

« Maintenant, tante chérie, vous savez tout, vous pouvez vous rendre compte de notre vie, et vous devez penser aussi que votre école c'est pour le roi, maman et moi, la terre promise, mais avant d'y parvenir il y a le désert à traverser, treize mois à vivre en Rilésie, dans le grand palais, avec toute la Cour, cette Cour où nous ne sommes que supportées. Qu'importé, pour le roi on accepte tout, et quand ce roi est votre ami, on est heureux de souffrir un peu pour lui.

« Alex, maman et moi on vous embrasse fort,

très fort ; que dirait le chancelier s'il apprenait que Sa Majesté vous embrasse.

« DOMINICA. »

*

Seule, dans sa grande chambre du palais, Dominica, vêtue d'une robe de laine blanche, debout, devant la fenêtre, regarde tout ce qui se passe dans la cour du palais.

Aujourd'hui c'est le conseil des ministres, le premier conseil que le jeune roi va présider, elle sait qu'il est d'importance et combien Alex est effrayé de se trouver avec le chancelier et ses ministres. Il était si triste hier soir, si douloureusement impressionné, qu'il a dit à Dominica :

– Si je vous avais près de moi, si je savais que vous êtes dans un coin de cette immense salle, je crois que je serais moins inquiet, mais la pensée que je vais me trouver avec ces ministres qui, jusqu'à la mort de mon oncle, n'ont eu pour moi,

un malade, que du dédain, me bouleverse.

Jérôme fermait les volets pendant qu'Alex parlait ainsi, et Jérôme est si bon, si dévoué, si discret, que les enfants ne se gênent guère pour parler devant lui et ils ne s'aperçoivent pas que Jérôme prête toujours la plus grande attention à leur conversation. Il a entendu les paroles du roi et s'est rapproché, respectueux, comme d'habitude.

– Sa Majesté me permet-elle de lui parler ?

– Mais oui, Jérôme, a répondu Alex.

Le roi a une réelle sympathie pour ce serviteur, et la lui témoigne chaque fois qu'il le peut.

– Sire, dans la grande salle du conseil, au premier étage, il y a une galerie où personne n'a le droit de pénétrer ; les soldats du régiment de Votre Majesté en gardent l'entrée pendant tout le temps de la séance. Au bout de cette galerie se trouve une petite pièce où on range les archives ; cette pièce a une fenêtre toute ronde donnant sur la salle du conseil. Je pourrais, je crois, y installer

M^{lle} Dominica, vous ne la verriez pas, la pièce est sombre, mais elle vous verrait, vous entendrait, et personne ne le saurait. Je suis chargé par Son Excellence le chancelier de rechercher des documents dans les archives, et, seul, j'ai la clé de cette pièce.

Par les deux enfants la proposition a été acceptée avec joie, et Alex a repris courage ; afin que Dominica soit fière de ce roi, son ami, qu'elle a accepté de suivre en Rilésie, Alex tâchera de bien tenir le rôle accepté par devoir.

Dominica guette l'arrivée des ministres, elle sait que cinq minutes avant la séance Jérôme viendra la chercher. M^{me} Murriel est absente du palais pour la matinée, le chancelier lui ayant demandé d'aller inspecter les écoles du royaume ; elle a fait toutes sortes de recommandations à Dominica et a prié Jérôme de ne laisser entrer personne près de la fillette. Jérôme a conquis aussi la confiance de M^{me} Murriel, il est si complaisant et si bien élevé !

Dans la cour, les voitures se succèdent. Combien sont-ils donc, les ministres ? Ils ont tous

des uniformes de différentes couleurs et des poitrines constellées de décorations, ils sont très imposants, et comme Alex va être intimidé au milieu d'eux !

– Si Mademoiselle Dominica veut venir, je l'attends.

C'est Jérôme. Il est entré sans que la fillette s'en aperçoive ; jamais on ne sait quand Jérôme vient, mais dès qu'on a besoin de lui, il est là. Regardant Dominica, très gentille dans sa robe blanche, il lui dit :

– Est-ce que Mademoiselle ne pourrait pas mettre un paletot sombre, une robe claire cela va se voir, et il ne faut pas que Mademoiselle soit vue.

– Je vais chercher mon imperméable, il est gris. Attendez.

Quand Dominica revient, vêtue d'un manteau sombre, elle s'aperçoit que Jérôme a caché sa livrée sous une blouse noire.

– En route, dit-il.

Il prend la main de Dominica et tous les deux

quittent la chambre. À droite, dans le vestibule, une porte est cachée sous une tapisserie, une porte que la fillette n'avait jamais remarquée. Jérôme en a la clé et l'ouvre rapidement.

Les voici dans un grand couloir sombre, si sombre que Dominica est bien contente de s'y trouver avec Jérôme, et sa petite main se cramponne à celle du serviteur.

– Que Mademoiselle n'ait pas peur, au bout de ce couloir nous trouverons la petite pièce dont j'ai parlé à Sa Majesté. De là, Mademoiselle Dominica pourra voir tout ce qui se passera dans la salle et entendre les discours.

– Mais dans cette pièce vous ne me laisserez pas seule, Jérôme ? demande Dominica, un peu effrayée de ce qu'elle a accepté.

– Comme Mademoiselle voudra, répond Jérôme ; si Mademoiselle Dominica préfère, je resterai.

– Oh ! oui, s'écrie-t-elle, impressionnée par l'obscurité, oui, je préfère que vous restiez.

– C'est entendu, répond Jérôme.

Et ces deux mots retentissent dans le couloir sombre, comme s'ils annonçaient une victoire. Jérôme est content, lui aussi, d'assister à la séance, Dominica en est sûre.

Enfin ils arrivent au bout du couloir qui semble avoir au moins un kilomètre, avec tournants brusques, un couloir extraordinaire comme Dominica n'en a encore jamais vu. Dans cette nuit que rien n'éclaire, Jérôme trouve la porte, la serrure, et introduit Dominica dans la petite pièce dont il a parlé à Sa Majesté. Enfin il fait clair et Dominica voit ce qu'on appelle des archives : ce sont des chemises en toile, bourrées de papiers, ficelées, rangées sur des planches. Il y en a une grande quantité, et quand il faut chercher quelque chose, ce ne doit pas être commode.

D'une voix basse, Jérôme dit :

– Que Mademoiselle Dominica s'asseye sur la chaise, près de la fenêtre, moi je me tiendrai à côté de la porte. Mademoiselle fera bien de s'installer tout de suite, la séance va commencer, aucun bruit ne doit être entendu.

Dominica obéit, elle a froid, elle est

mécontente d'être venue ici sans le dire à maman. M^{me} Murriel n'aurait certainement pas permis. Mais Alex était si content de savoir que dans un coin de la salle sa petite amie serait là, qu'elle n'a pas osé refuser, et puis elle désirait beaucoup voir cette séance que Son Excellence le chancelier appelle historique. Vivre une page d'histoire, jamais Dominica n'aurait pensé qu'une chose pareille puisse lui arriver.

La salle est immense, des boiseries et des tapisseries revêtent les murs et quatorze fenêtres, Dominica les compte, laissent entrer la lumière. Aujourd'hui un froid soleil se montre et rend moins triste le palais.

Au milieu de la pièce une haute table de bois sombre incrusté d'or ; de chaque côté de cette table des fauteuils recouverts de velours rouge, et au milieu de ces fauteuils le trône royal, un trône massif tout en or, fait pour les rois de deux mètres, et où le pauvre petit Alex sera perdu.

L'un après l'autre, les ministres arrivent et restent debout, derrière un fauteuil, qu'ils doivent occuper à chaque séance. Les couleurs vives des

uniformes, le scintillement des décorations, la haute stature de ces hommes, font dire à Dominica tout bas :

– Jérôme, on croirait voir une image comme il y en a dans les livres illustrés, seulement les personnages sont plus grands.

Un huissier annonce :

– Sa Majesté le roi, Alex V.

Et, à l'extrémité de la salle, la pauvre petite majesté paraît, suivie du chancelier.

Alex porte l'uniforme de son régiment, le régiment blanc, où seuls les fils de l'aristocratie sont admis, mais ses bottes noires ont été remplacées par un pantalon long qui fait paraître l'enfant plus mince ; sa poitrine est traversée par un large ruban noir où un aigle blanc, ailes déployées, est brodé : insigne de la royauté.

D'un pas rapide, les rallonges mises dans ses chaussures le gênent, il se dirige vers la table. Ses yeux ne voient pas les ministres, mais seulement le trône qu'il va falloir occuper parce qu'il est roi, roi de ce pays où il avait espéré ne jamais revenir.

S'il est le fils d'un Rilésien, il est aussi le fils d'une Française, il l'a bien compris quand il était à l'école et qu'on lui demandait ses projets d'avenir.

Sur le trône, prévoyant, Jérôme a mis des coussins. Très pressé d'en finir avec cette parade, le roi s'assied, et sa main droite se lève, invitant ses ministres à l'imiter.

Personne n'a dit au roi ce qu'il devait faire et le chancelier, occupant un fauteuil à sa droite, s'apprêtait à indiquer à l'enfant les gestes obligatoires ; il est très étonné que le jeune souverain agisse seul. Voulant affirmer immédiatement son autorité, le chancelier se lève en disant d'une voix forte :

– Le conseil des ministres, présidé par Sa Majesté Alex V, est ouvert. Sire, nous tenons à vous dire combien nous allons être heureux de travailler pour la grandeur de votre royaume. Notre premier conseil sera court, nous avons organisé les études de Votre Majesté et nous allons, Sire, vous en soumettre le programme. Son Excellence le ministre de la Justice vous

parlera des poursuites organisées pour arrêter et punir les Boukanis qui, dès la mort de notre regretté roi, ont osé essayer de prendre le pouvoir.

Alex a croisé les bras, c'est une attitude qu'il aime, parce qu'elle l'oblige à se tenir droit. Il incline la tête lentement, attentif, puis il attend avec une certaine impatience de savoir comment ses ministres ont réglé sa vie, et Dominica, tout comme Alex, a peur de l'organisation du chancelier. Mais si ce règlement est trop pénible, si les heures des leçons de français n'ont pas été respectées, M^{me} Murriel réclamera, et elle sera probablement écoutée. Le chancelier s'est déjà aperçu que cette femme, si différente des Rilésiennes, pouvait, pour l'instruction des enfants du pays, lui rendre les plus grands services. Il la ménage, car c'est lui qui récoltera le bénéfice du travail qu'elle fera sous sa haute direction.

Et le chancelier, d'un ton monotone, lit le règlement. Ah ! le pauvre Alex n'aura pas la possibilité de s'échapper, les leçons se succèdent

les unes aux autres : économie sociale, diplomatie, tactique militaire, histoire, géographie, armes, équitation, gymnastique, et comme récréation, délassément : la chasse.

Au moment où le chancelier prononce ce mot : la chasse, il regarde le jeune souverain, guettant un remerciement pour le plaisir annoncé. Mais le visage d'Alex reste toujours aussi grave, seulement son bras droit se lève et il dit :

– Pardon, Monsieur le chancelier, mais vous voudrez bien rayer de votre programme : la chasse.

– La chasse, répète stupéfait le chancelier, mais, Sire, il n'y a pas d'éducation complète sans la chasse. Cet exercice, ce plaisir, fait partie, j'ose le dire, de votre patrimoine, tous les rois de Rilésie ont été de grands chasseurs.

Relevant la tête, regardant le chancelier de ses yeux clairs qui, lorsqu'il va se fâcher, prennent la couleur de l'acier, Alex reprend d'un ton ferme :

– Je regrette, mais je n'imiterai pas en tout et toujours les rois de Rilésie. Souvenez-vous,

Monsieur le chancelier, que je ne prendrai jamais un fusil pour tuer des bêtes sans défense. Et se tournant vers ses ministres, d'une voix douce, il ajoute : J'aime les bêtes que le Bon Dieu a créées, et je ne veux pas leur faire du mal.

Les ministres regardent le chancelier, tout comme lui ils désapprouvent le jeune roi : cette Majesté de onze ans parle comme un petit enfant ! Ses cousins, les princes défunts, dès l'âge de raison, chassaient avec le roi, et au moment de la curée réclamaient toujours la première place. Ceux-là étaient vraiment des Rilésiens, tandis que l'enfant frêle, assis sur ce trône, a eu pour mère une Française, une femme d'un pays où on s'occupe avant tout de la culture spirituelle.

Le chancelier ne discute pas, les propos d'un enfant sont sans importance.

– C'est bien, Sire, reprend-il, nous attendrons que vous aimiez la chasse pour vous offrir cette distraction, nous la remplacerons par...

– Des leçons de français, vous avez oublié de les noter. Veuillez réparer cet oubli.

– Sire, je comptais qu’elles remplaceraient les leçons d’équitation, lorsque la santé de Votre Majesté ne supportera pas les rigueurs des hivers rilésiens.

Cette réponse froisse le petit roi. Va-t-on toujours lui reprocher son enfance malade ?

– Ne vous inquiétez pas de ma santé, Monsieur le chancelier, elle est parfaite, et veuillez noter que, chaque jour, je prendrai une leçon de français, et il ajoute d’une voix où une sourde colère rôde : c’est une des conditions que j’ai posées en France, et acceptées par M. l’ambassadeur.

Le chancelier a connu le premier geste d’Alex, il a su qu’il avait répondu : « Je ne veux pas être roi ! » L’enfant ne doit jamais répéter cette phrase que les Boukanis, cette terrible association, exploiteraient. Le chancelier comprend qu’il faut céder et que ce petit roi, si frêle, a, tout comme le roi défunt, de la volonté.

– C’est bien, Sire, dit-il, nous réparerons cette omission.

Alex croise de nouveau les bras, et sa figure reprend son expression douce, habituelle.

– Il n’a pas peur, murmure Dominica émerveillée. Jérôme, le roi est épatant.

– Taisez-vous, Mademoiselle Dominica ! Si Son Excellence le chancelier pouvait supposer que vous êtes là, ce soir je ne serais plus au palais.

– Je me tais, répond Dominica. Et elle ajoute, avec un soupir de regret, en pensant qu’à cause de la situation de Jérôme il faudra cacher à sa maman l’emploi de son après-midi : Je me tairai, Jérôme, parce que vous êtes bien gentil pour Sa Majesté et pour moi.

– Sire, Son Excellence le ministre de la Justice, reprend le chancelier, va vous mettre au courant de l’enquête poursuivie pour arrêter les conspirateurs, ces redoutables Boukanis.

Le ministre de la Justice se lève. C’est un bonhomme que Dominica trouve affreux ; il est long et maigre, a un visage anguleux et ressemble à une potence. Son uniforme noir, sur lequel se

détachent des broderies rouges, est funèbre et sanglant. Il doit être méchant ce ministre de la Justice, et peut-être qu'il n'est même pas juste.

Sa voix s'élève, elle est stridente, elle vous pénètre, elle vous glace ; instinctivement, Dominica se retourne pour s'assurer que Jérôme est toujours là. Comprend-il l'appel de la fillette, ce serviteur dévoué ? Mais il se rapproche et s'agenouille près de la chaise de Dominica ; ainsi, elle se sentira moins seule.

– Jérôme, murmure-t-elle, restez là.

– Sire, j'ai la fierté de vous annoncer que nous connaissons tous les noms des chefs Boukanis, organisateurs de la dernière conspiration faite au moment où nous pleurons un roi très aimé et ses fils. Nous savons où ils se cachent, notre police les encercle, leur arrestation est imminente. J'espère que dans quarante-huit heures je pourrai vous dire que dix de leurs chefs sont enfin en notre pouvoir. Je pense, Sire, que cette affirmation doit vous être agréable.

Le jeune roi regarde son ministre de la Justice et lui fait attendre sa réponse. Le chancelier se

penche et dit au souverain :

– Sire, il faut remercier votre ministre.

– Attendez, Monsieur le chancelier, j’ai quelques questions à poser.

Bien qu’il soit étonné, le chancelier s’incline.

– Nous vous écoutons, Sire.

Alex se tait quelques secondes encore, il a les yeux presque fermés, et Dominica s’aperçoit que ses mains se crispent, on dirait qu’il réunit toutes ses forces comme s’il allait s’élancer pour faire quelque prouesse sportive.

Le silence eut pénible, angoissant. Dominica perçoit la respiration de Jérôme, une respiration rauque, précipitée, haletante.

– Monsieur le ministre, dit enfin Alex, je voudrais vous demander ce que vous ferez des dix chefs Boukanis quand ils seront arrêtés ?

— Nous les déférerons au Tribunal qui siègera jour et nuit, et quarante-huit heures après leur arrestation, condamnés, ils seront exécutés ; la chaise électrique est prête.

Alex tressaille. Dominica voit bien que tout son corps est secoué par un frisson dont il n'est pas maître. Il se tait, craignant que sa voix ne trahisse son effroi.

– Sire, reprend le ministre de la Justice, avez-vous d'autres questions à me poser ?

– Oui, répond Alex, veuillez attendre que je vous interroge.

Quelques secondes passent, tragiques. Ce silence est affreux. Dominica voudrait qu'un de ces hommes dise quelque chose, c'est terrible d'attendre ainsi ; enfin, le petit roi reprend :

– Monsieur le ministre, j'ai lu hier dans un livre que Monsieur le chancelier m'a remis, livre indiquant les prérogatives royales, que les rois de Rilésie avaient le droit de gracier les coupables.

Ces mots surprennent tellement les ministres, qu'oubliant le protocole, ils protestent :

– Sire, vous parlez de grâce ?

– Sire, ce sont des conspirateurs !

– Sire, ils ont voulu détrôner tous les rois !

– Sire, ils conspirent contre vous !

– Sire, vous n'êtes qu'un enfant, vous ne comprenez pas.

D'un geste ordonnant le silence, le chancelier calme les ministres déchaînés. C'est lui, seulement lui, qui a le droit de faire des observations au jeune souverain, les autres n'ont qu'à écouter, à se taire et à respecter ce roi de onze ans, malgré les paroles extraordinaires qu'il vient de prononcer.

– Sire, reprend-il d'un ton bienveillant, mais que Dominica juge méprisant, je suis certain que nous n'avons pas compris votre pensée. Vous avez demandé à votre ministre de la Justice si les rois avaient toujours le droit de grâce. En effet, ce droit leur appartient, il est une de leurs prérogatives. Mais cette prérogative ne peut être exercée par eux que lorsqu'ils ont atteint leur majorité, et cette majorité est fixée, pour les enfants royaux, à dix-huit ans.

Alex se tourne vers le chancelier et, de cette même voix douloureuse qui donne à Dominica envie de pleurer, il reprend :

– Vous vous trompez, Monsieur le chancelier, en 1518 Ingrid I^{er} gracia le chef des révolutionnaires, ce chef avait été condamné à mort. Ingrid I^{er} venait d’avoir treize ans, j’en aurai douze le mois prochain.

– Mais, Sire, répond le chancelier interloqué, ce n’est pas la même chose.

– Pourquoi, Monsieur le chancelier ? Expliquez-vous.

– Jérôme, murmure Dominica, jamais je n’aurais cru que le roi pouvait avoir tant de courage, c’est le Bon Dieu qui l’aide, il a tant prié hier.

– Taisez-vous, Mademoiselle, répond Jérôme, aussi ému que Dominica, taisez-vous.

– Sire, reprend le chancelier avec force, il faut crier pour affirmer son droit et effrayer cet enfant, comprenez que la justice doit être impitoyable ; si elle ne punit pas, les complots vont se multiplier et Votre Majesté, dans son palais, si bien gardée qu’elle soit, ne sera pas préservée.

– Sous le dernier règne, Monsieur le chancelier, les conspirateurs ont dû être punis ; la chaise électrique, je pense, existait déjà. Cela a-t-il empêché les Boukanis de recommencer ?

– Mais, Sire, reprend le chancelier exaspéré, que voulez-vous donc ?

– Qu'on leur pardonne.

Cette fois la révolte gronde. Le chancelier n'apaisera plus ses ministres. Et, très facilement, ils oublieront le respect qu'ils doivent à leur souverain, à ce souverain presque dément.

Avec une fureur qu'il ne dissimule plus, le chancelier crie :

– La séance est levée !

Il faut en finir. On ne va pas discuter avec un enfant du sort des chefs Boukanis, ces chefs qui ne sont même pas arrêtés. Alex est roi, c'est vrai ; mais un roi dont on a négligé complètement l'éducation. Pouvait-on penser que ce petit cousin du monarque régnerait un jour le souverain de Rilésie ? On l'a envoyé en France pour sa santé. Il était presque condamné, et voilà

qu'il rapporte de ce pays, celui de sa mère, des idées extraordinaires, ridicules, qu'il va falloir changer.

Ah ! s'il existait un autre parent du roi défunt, avec quel plaisir on ferait abdiquer celui-ci. Mais il est le seul descendant d'une famille régnant depuis des siècles en Rilésie et, à cause de cela, rien que pour ce qu'il représente, on doit à Alex le respect. Seulement, à tout prix, il faut l'éduquer et lui faire comprendre comment on doit régner en Rilésie.

Les Rilésiens n'approuvent et n'admirent que la force, la puissance, la volonté souveraine, si dure soit-elle ; le pardon, la honte, la douceur, des mots qui ne sont pas faits pour ce pays.

Alex s'est levé, et les ministres se retirent après l'avoir salué. Mais lorsque celui de la Justice s'approche, entêté le petit roi lui dit :

– Vous n'oubliez pas, Monsieur le ministre, mon droit de grâce. Et il ajoute, tremblant malgré lui : Faites démonter la chaise électrique.

Le ministre s'incline, mais ne répond pas :

discuter avec un enfant, c'est ridicule. Il causera avec le chancelier, et quand les Boukanis seront arrêtés – il ne les tient pas encore – on réglera cette histoire sans s'occuper du roi !

Pardonner ? Est-ce possible, mais le ministre de la Justice serait la risée de tout le pays et n'aurait plus qu'à abandonner sa charge !

La séance est levée. Dominica imite roi et ministres ; vibrante d'enthousiasme, elle se retourne vers son compagnon.

Jérôme est encore à genoux ; appuyé contre la chaise, ses mains cachent son visage. Il semble être à l'église et, très recueilli, a l'air de prier.

– Jérôme, Jérôme ! s'écrie Dominica sans se soucier du bruit que fait sa voix, la salle du conseil est vide, il faut nous en aller. Je veux voir le roi, je veux l'embrasser, bien qu'on me le défende, parce qu'il a été trop, comment dirais-je, trop beau ; il a été un roi comme tous les rois devraient l'être. Jérôme, conduisez-moi vers lui.

Jérôme s'est relevé. Il a pris de nouveau la main de Dominica, et la petite fille s'aperçoit que

cette main est humide et chaude comme si elle avait essuyé des larmes.

Est-ce que Jérôme a pleuré en écoutant le roi ? C'est possible ; les grandes personnes n'éprouvent pas ce que les enfants éprouvent. Dominica avait envie de crier : « Bravo, Alex, bravo ! Vous êtes épatant ! » Et Jérôme, lui, se taisait, mais il admirait aussi ; il y a sans doute des admirations qui font naître des larmes.

Au retour, le couloir sombre paraît moins long. Dominica peut bavarder, exprimer sa joie, sa fierté d'avoir pour ami un petit roi comme il n'en existe pas deux sur la terre.

Revenue dans sa chambre, Dominica enlève son imperméable et s'écrie :

– Jérôme, je veux voir le roi. Débrouillez-vous, comme dirait Sa Majesté !

– Mais Mademoiselle Dominica oublie que, peut-être, Son Excellence le chancelier est chez Sa Majesté.

– Non, je suis sûre que tout le monde l'a abandonné. Je vous en prie, allez voir.

Jérôme obéit. Il ne sait rien refuser à la petite fille et, impatiente, elle attend. Heureusement cette attente n'est pas longue ; Jérôme revient et annonce que Sa Majesté attend Mademoiselle Dominica.

Se moquant de toutes les recommandations faites par le chancelier, Dominica entre dans le salon du souverain comme si elle entrait dans celui de l'école, et dès qu'elle aperçoit le petit roi, elle s'écrie :

– Alex, vous avez été épatant ! Je suis contente d'être venue en Rilésie avec vous ; je suis fière d'être votre amie.

Le roi attendait Dominica, mais il n'espérait pas tant de bonnes paroles. Elles lui réchauffent le cœur, ce cœur qui vient de tant souffrir. Oubliant protocole, étiquette, souveraineté, il saisit la fillette dans ses bras et l'embrasse comme un frère embrasse une chère petite sœur, en lui disant avec un gros soupir :

– Ah ! Dominica, comme c'est difficile d'être roi !

*

« Tante chérie, votre beau paquet de Noël est arrivé à bon port, et le superbe gâteau, bien meilleur que le lourd pudding de Patrick, a été donné au roi après être passé par le laboratoire. À cause des fameux Boukanis, le roi ne doit manger que les mets préparés par le cuisinier royal, surveillé jour et nuit par des policiers. On prétend que les Boukanis pourraient essayer d'empoisonner Sa très gracieuse Majesté Alex V. Je m'habitue, comme vous pouvez en juger, au langage de la Cour.

« Après examen par des savants chimistes, il a été déclaré que Sa Majesté pouvait consommer votre gâteau, et nous l'avons consommé ensemble, le lendemain de Noël, en goûter particulier ; car le jour de Noël, à la Cour, c'est grand tralala, et le pauvre roi n'a pas eu une minute de liberté.

« Levé à six heures, pour messe particulière où

maman et moi nous avons eu la permission d'assister, le roi, après un rapide déjeuner, a revêtu sa grande tenue, et dans son automobile blanche, entouré des soldats et des officiers de son régiment blanc, il a traversé toute la ville blanche, une ville ensevelie sous la neige, pour assister à la grand-messe de la cathédrale, une grand-messe qui a duré jusqu'à midi.

« Retour au palais. Itinéraire différent, décidé à la dernière minute, à cause des Boukanis. Réception et déjeuner officiel, un déjeuner de soixante couverts auquel nous assistions et qui a duré jusqu'à trois heures. Et vous ne pouvez vous imaginer, ma tante chérie, ce qu'un déjeuner officiel peut être ennuyeux. Bien entendu tous les ministres étaient là, des ministres qui font au roi toutes sortes de sourires et de courbettes, mais sourires et courbettes ne sont pas sincères, car je crois bien qu'ils n'aiment pas Sa très gracieuse Majesté. C'est que cette Majesté de douze ans, comme ils disent, n'accepte pas tout ce que ses ministres décident, sans discuter, réclamer, et parfois imposer sa volonté. Ainsi, le jour de Noël, tout le conseil, compris le chancelier, n'est pas

revenu de ce que le roi a osé faire.

« Après le déjeuner officiel, il y avait l'arbre de Noël pour les enfants des personnages de la Cour. Fête que Sa Majesté, bien entendu, devait présider.

« Ah ! ma tante, l'arbre était splendide. On l'avait installé dans un des grands salons ; ses branches montaient presque jusqu'au plafond, et les pièces ont ici six mètres de haut ! Et que de joujoux, de bonbons, de fleurs, de lumières, de guirlandes d'or et d'argent !

« Derrière l'arbre, la musique du Régiment de Sa Majesté. Et comme tous les musiciens portaient l'uniforme blanc et que le salon est tendu de damas rouge, cela faisait épatant. La fin de ma phrase n'est pas très correcte mais je ne vous envoie pas un devoir de français à corriger !

« Quand le roi est arrivé, tous les enfants de la Cour l'attendaient, moi aussi ; et comme cela nous avait été ordonné, ensemble nous avons crié :

« – Vive le roi Alex V !

« Au milieu de la pièce, le roi s'est arrêté. Il a regardé l'arbre, les musiciens de son régiment, toute la Cour, puis sa voix claire, qui semblait avoir le son d'un cristal sur lequel on tape, s'est élevée. À l'officier d'ordonnance qui ne le quitte jamais, il a dit :

« – Lieutenant, voulez-vous appeler Jérôme ?

« Le chef du personnel est toujours présent dès que Sa Majesté a besoin de lui. Immédiatement, il est apparu.

« – Jérôme, a repris le roi de cette même voix claire que vous ne lui connaissez pas, voudriez-vous aller chercher tous les enfants habitant le palais ? Ils ne sont pas ici et je veux, je veux – il a répété deux fois ces mots – les y voir. On ne touchera pas à l'arbre avant qu'ils soient arrivés.

« Respectueux, ne comprenant pas, Jérôme a demandé :

« – Mais de quels enfants Votre Majesté veut-elle parler ?

« – Ceux du mécanicien, du cuisinier, du jardinier, des palefreniers, enfin, je vous répète,

tous les enfants habitant le palais ; je vous prie d'aller les chercher.

« Personne ne s'attendait à ces paroles. Elles ont créé d'abord un silence extraordinaire, puis le chancelier s'est approché et a saisi le bras de Jérôme pour l'empêcher d'obéir.

« – Mais, Sire, a-t-il dit, ce n'est pas l'usage ; demain nous ferons, si vous le désirez, un arbre pour les enfants de votre personnel, j'arrangerai cela avec Jérôme.

« – Non, Monsieur le chancelier, je veux que cet arbre, celui-là, vous entendez, serve pour tous les enfants, et non pas seulement pour ceux que vous avez invités.

« – Sire, ce n'est pas moi, c'est Votre Majesté qui leur a demandé de venir aujourd'hui.

« – Monsieur le chancelier, on ne m'a montré aucune liste d'invitations, sans cela je vous aurais signalé les enfants que vous avez oubliés. Jérôme, je vous prie d'aller les chercher.

« Jérôme a dû obéir, et le chancelier avait bien mauvais visage. Si vous aviez vu comment il

regardait le roi, c'était effrayant !

« Les enfants, réclamés par Alex, sont arrivés. D'abord ils ont été très intimidés, ils n'ont pas l'habitude d'entrer dans les salons du palais. Le bel arbre, les belles toilettes, les officiers, le vilain chancelier et le roi même, tout les effrayait. Mais Alex a été si gentil avec eux, il a si bien su leur parler, qu'une demi-heure après ils riaient avec nous. Et la fête de Noël était une vraie fête puisque personne n'avait été oublié.

« Il paraît que l'extraordinaire fantaisie du roi, comme a dit le chancelier, a été discutée le lendemain dans tous les journaux du royaume. Les uns ont approuvé, les autres ont blâmé, et le journal des Boukanis a dit que cette réunion de tous les enfants était une chose qu'on n'avait jamais espéré voir dans le palais royal. Moi, j'ai trouvé cela très bien, maman aussi, et je crois que Jérôme, bien qu'il ne dise jamais rien, était content d'obéir au roi. Sur sa figure, toujours impassible, il y avait comme un rayonnement venant de l'intérieur, il devait éprouver une joie très profonde et il ne voulait pas qu'on s'en

aperçoive.

« Le soir de Noël, naturellement, le roi n'en pouvait plus. Et maman a rouspété, – je dis toujours ce mot parce qu'il plaît à Alex, – et réclamé pour Sa Majesté une journée entière de liberté, de congé, journée qui lui a été accordée. Mais pour le roi, la liberté, ma pauvre tante, n'est jamais qu'une liberté avec gardiens.

« Nous avons obtenu d'aller dans la montagne faire du ski. Une automobile précédait celle du roi où maman, moi, et naturellement l'officier d'ordonnance, nous étions. Une autre suivait et, dans la montagne, pendant que nous glissions et sautons, des policiers surveillaient et empêchaient les amateurs de sports d'hiver, très nombreux ce jour-là, d'approcher de l'endroit où nous nous amusions. Malgré cette surveillance, la promenade a été agréable, et Alex est rentré au palais avec des joues roses comme il en avait à l'école, ce qui a fait très plaisir à maman.

« En rentrant, nous avons eu notre goûter particulier. Votre gâteau était à l'honneur, un goûter servi par Jérôme et où aucune étiquette

n'était respectée.

« Quelle trouvaille, ma tante, que ces grains de café cachés dans la pâte légère, si bonne à manger. Alex a voulu que Jérôme goûtât à ce gâteau venant de France, et le roi a promis à ce serviteur dévoué qu'il ferait avec nous notre prochain voyage, car ce voyage approche ; dans six mois, maintenant, nous serons à l'école. Quelle joie, et comme nous parlons souvent de ce beau jour du départ. Alex voudrait partir en avion pour arriver plus vite. J'aurais aimé essayer ce nouveau moyen de locomotion, mais maman m'a dit que jamais le chancelier ne le permettrait. Les risques sont, paraît-il, plus grands dans l'air que sur la terre : pourtant il me semble que les Boukanis seraient moins dangereux dans le ciel, mais je n'y connais rien !

« Après le goûter, nous avons lu à haute voix votre lettre nous racontant la fête de Noël à l'école, et toutes les missives des Juniors.

« Ah ! ce qu'ils ont trouvé de choses gentilles à nous dire, c'est incroyable ; ils ont su nous faire comprendre qu'on nous attend avec impatience.

Alex et moi nous étions bien contents.

« Lecture faite, nous avons retourné la table de bois noir incrusté d'or, c'est une cachette. Nous avons collé à l'envers la grande feuille de papier sur laquelle sont marqués tous les jours nous séparant de notre départ pour la France. D'un seul trait, et avec quel plaisir, nous avons barré deux bâtons. Puis la table a été remise d'aplomb, et sachant que le chancelier allait venir faire au roi sa visite journalière, nous avons repris la position officielle. Jeu de dames sur la table où est notre cachette.

« Poussant les pions avec une distraction sans égale, nous guettions l'arrivée de celui que nous appelons, ne le dites pas, le vilain crabe. Il est entré, dos rond, pattes recourbées, et sa tête plate enfouie dans les épaules.

« Après s'être incliné devant le roi, il a répondu comme d'habitude à mon salut ; un clignement d'œil ; pour maman, bonjour Madame ; bonjour qu'on entend à peine, et il a commencé sa cour. Sa Majesté était-elle reposée, contente, se portait-elle bien, voulait-elle fixer la

date du prochain conseil ?

« Je dois vous dire que la date est toujours arrêtée d'avance, le roi n'a qu'à l'accepter. Pour les affaires du royaume, politique intérieure et extérieure, Alex ne discute jamais. Il m'a avoué, du reste, qu'il n'y comprenait pas encore grand-chose, et lorsqu'il demande au chancelier des explications, il lui en donne qui n'expliquent rien. Ainsi le roi a voulu savoir ce qu'était au juste l'association des Boukanis, les croquemitaines du royaume de Rilésie. Le chancelier a voulu commencer un discours, mais Alex l'a tout de suite arrêté en lui disant :

« – Je vais vous poser des questions, soyez assez aimable pour y répondre. Je n'ai que douze ans et je dois continuer à m'instruire ; que veulent les Boukanis ?

« Furieux, très en colère – Alex m'a raconté les détails de cette scène – le chancelier a répondu :

« – Chasser tous les souverains de Rilésie. Sire, vous êtes menacé comme les autres.

« Il a cru, ce méchant bonhomme, qu'Alex allait avoir peur. Le chancelier s'est trompé : très tranquillement, le roi a poursuivi son interrogatoire.

« – Pourquoi désirent-ils chasser tous les souverains de Rilésie ?

« – Parce qu'ils ne veulent pas de rois.

« – Pourquoi ?

« – Parce qu'ils prétendent que le peuple est malheureux !

« – Cela est peut-être vrai, Monsieur le chancelier.

« – Sire, mais c'est une indignité ! Le peuple de Rilésie, s'il le voulait, serait un peuple heureux, mais il ne le veut pas.

« – Pourquoi ?

« – Sait-on, Sire, ce qu'un peuple désire ? Le vôtre se révolte pour la moindre chose, et si nous n'avions pas des forces policières et militaires puissantes, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus de souverain en Rilésie.

« Pour taquiner le chancelier – Alex est toujours content de le mettre en colère – il a répondu :

« – Ce serait peut-être mieux pour les rois. Ce n'est pas très agréable de se savoir guetté par les Boukanis.

« Vivement, le chancelier s'est écrié :

« – Mais, Sire, vous êtes bien gardé ! Les révolutionnaires ne peuvent approcher du palais ni de votre personne, soyez sans inquiétude.

« – Je n'ai aucune inquiétude, Monsieur le chancelier. Je regrette seulement de ne pouvoir causer avec un chef Boukanis, peut-être arriverions-nous à nous entendre.

« – Sire, vous ne pensez pas que nous permettrons à ces affreux hommes de vous approcher.

« – Je pense, Monsieur le chancelier, que ce serait peut-être mieux de connaître des ennemis qui, dites-vous, me surveillent. À propos, ces fameux chefs dont M. le ministre de la Justice annonce toujours l'imminente capture, sont-ils

arrêtés ?

« Cette question met en fuite le chancelier. Les chefs Boukanis ont disparu du royaume, on ne sait ce qu'ils sont devenus. On les croit à l'étranger, et aucun d'eux n'a été arrêté, condamné, exécuté, comme le chancelier le voulait.

« Je suis comme Alex, je voudrais bien voir en face ces fameux Boukanis, et je suis certaine que s'ils pouvaient approcher Alex et l'entendre, ils n'auraient plus le désir de le chasser. Alex veut et voudra toujours que tout le monde soit aussi heureux en Rilésie qu'on peut l'être dans un pays où il y a tant de neige et si peu de soleil.

« Je crois que le roi, quand il sera grand et qu'il régnera vraiment, s'occupera beaucoup du peuple et guère des personnages de la Cour, ceux qu'on appelle les courtisans. Alex ne les aime pas et moi je les trouve antipathiques.

« Ma tante chérie, cette Cour est vraiment pleine de mystères. Le roi lui-même m'a recommandé de ne jamais laisser traîner les lettres que je vous écris ; dès qu'elles sont finies,

je dois les mettre dans une enveloppe en parchemin, très résistant, et les donner à Jérôme qui se charge de les expédier directement. Sans cette précaution, il paraît que mes lettres seraient portées au chef de la police. Il les lirait avant vous et ne les expédierait que s'il les jugeait correctes et insignifiantes. Les secrets d'État, comme si je m'en occupais ! Le chancelier et ses ministres peuvent bien manigancer tout ce qu'ils veulent dans leur palais, je m'en moque comme de la première dent que j'ai perdue le jour de mes sept ans ! Une seule chose m'intéresse : c'est le roi Alex, mon camarade, mon ami. Je l'aime tant que je peux et je l'admire parce qu'il est meilleur, bien meilleur que moi. Je regrette un peu qu'il soit roi, mais c'est le Bon Dieu qui l'a voulu, alors, comme Alex dit, il faut toujours accepter ce que le Bon Dieu décide. Donc j'accepte, avec bonne humeur, de vivre dans un grand palais sombre ; j'accepte les sourires aigres du chancelier et ses petites amabilités.

« Exemple :

« – Mademoiselle Dominica, dès que le deuil

de la Cour sera terminé, Sa Majesté prendra des leçons de danse, il y a trois grands bals par hiver au palais, bals que Sa Majesté devra ouvrir. Je pense que vous ne savez pas danser.

« Craignant que je dise quelque sottise, le roi, bien vite, a répondu :

« – Dominica danse très bien.

« – Comme on danse en France.

« Furieuse, j'ai commencé à répondre :

« – Mais, Monsieur le chancelier, je vous assure...

« Le roi m'a interrompu :

« – Vous en jugerez vous-même, Monsieur le chancelier, car Dominica prendra des leçons avec moi, je ne peux danser seul ; si vous voulez assister à ces leçons, vous serez le bienvenu.

« Le vilain crabe a rentré la tête dans ses épaules et à reculons est sorti. Encore une fois, Alex avait été victorieux ; mais j'ai peur que le chancelier se venge un jour ou l'autre de toutes les victoires que le roi remporte. Enfin le Bon Dieu protégera sûrement Alex, et les Boukanis ne

sont peut-être pas aussi méchants qu'on le dit.

« Ma chère tante, prenez un grand papier et tracez dessus des petits bâtons, autant de petits bâtons qu'il y a de jours avant notre arrivée. À six heures, tous les soirs, effacez-en un, c'est l'heure de repos accordé au roi, heure où nous retournons la table ; malgré tous les pays qui nous séparent, notre pensée sera la même, et ainsi tous les jours on se dira bonsoir.

« Je vous aime, je vous embrasse.

« DOMINICA. »

Un ordre du chancelier, apporté ce matin par un officier d'ordonnance, inquiète M^{me} Murriel. Cet ordre dit : « Mademoiselle Dominica sera reçue à onze heures par Son Excellence le chancelier ; Mademoiselle Dominica devra venir seule. »

Il faut obéir, c'est obligatoire. Mais que veut le chancelier ? Que dira-t-il à la petite fille et que répondra-t-elle ?

Depuis cet ordre reçu, M^{me} Murriel ne cesse de

faire à Dominica des recommandations. Celle-ci ne paraît nullement troublée ; elle a dit en recevant la lettre :

– C’est a cause de la danse ; je suis sûre que le crabe ne veut pas que je prenne des leçons avec le roi. Eh bien, Alex ne dansera pas, il m’a promis de n’accepter aucune autre danseuse. Je suis son amie, une amie venue de France. Je passe avant toutes les petites filles de Rilésie, ne trouvez-vous pas, maman ?

– Ce n’est pas très raisonnable, ma chérie. Quand il y aura des bals à la Cour, le roi ne devra danser qu’avec les princesses, et tu n’es pas princesse.

– Qu’importe, puisque je suis son amie.

– Ce n’est pas un titre.

– Moi je trouve que c’est le plus beau du monde.

– En France, peut-être, mais pas à la Cour de Rilésie.

– Tant pis, je me moque de la Cour et de ceux qui y vivent.

– Tu ne dois pas. Il faut penser au roi et ne pas lui créer des ennuis, il en a bien assez comme cela. Promets-moi, Dominica, que tu ne répondras pas au chancelier. Tu l’écouteras, et s’il le pose des questions, tu lui diras qu’il doit les poser à ta maman. Promets-moi d’être prudente, je serai si inquiète pendant cette visite.

– Je te promets, maman, que si le chancelier est raisonnable, je serai raisonnable.

– Et s’il ne l’est pas ?

– Je ne promets rien, mais je penserai tout le temps au roi et je ferai tout pour lui éviter de nouveaux ennuis. Il est onze heures moins cinq, je ne dois pas faire attendre le chancelier.

Un baiser de maman donne une provision de courage et de patience. Dominica s’en va. Elle traverse d’un pas rapide le funèbre palais dont les fenêtres sont si petites que, même à onze heures, il fait sombre. Le chancelier habite l’aile droite, très éloignée de l’appartement de M^{me} Murriel et de sa fille.

Tout le long du hall des soldats surveillent,

gardent, défendent la vie du roi et celle du chancelier.

Dans l'antichambre, précédant le cabinet, il y a foule : officiers supérieurs, ministres, attendent d'être reçus par le maître actuel du royaume. Ils attendront aussi longtemps qu'il plaira au chancelier, heureux de l'approcher lui qui peut, à son gré, leur faire tant de bien ou tant de mal.

Lorsque Dominica pénètre dans l'antichambre, les personnes présentes ne font guère attention à la petite tille. Elle se fraye un passage et arrive près de l'huissier.

– Monsieur, dit-elle, sans paraître intimidée, mais son cœur bat très vite, je viens pour voir Son Excellence le chancelier.

Occupé à classer le courrier, en entendant cette voix d'enfant, l'huissier lève la tête, et reconnaissant la petite Française que le chancelier n'aime guère, – tout le monde au palais le sait –, il répond :

– Voir Son Excellence, mais vous ne le pensez pas ?

– Mais si, hélas ! je le pense, et soyez certain que cette pensée ne me réjouit guère.

– Mademoiselle, reprend l’huissier avec impatience, je n’ai pas de temps à perdre.

– Ni moi non plus ! Je suis venue pour voir Son Excellence et je dois la voir.

– Vous imaginez-vous que Son Excellence reçoive n’importe qui ?

– Je ne suis pas n’importe qui ! Je m’appelle Dominica Murriel.

– Mais enfin, Mademoiselle, pour être reçue par Son Excellence, il faut avoir demandé une audience.

– Je n’ai rien demandé du tout, soyez-en sûr. Son Excellence m’a envoyé par un officier un papier où il a écrit que je devais être ici à onze heures ; est-ce cela une audience ?

Étonné, l’huissier change de ton.

– C’est différent, Mademoiselle ; veuillez vous asseoir, je vais prévenir le secrétaire particulier de Son Excellence.

– Prévenez qui vous voudrez, répond Dominica avec impatience, mais finissons-en. Si Son Excellence ne me reçoit pas, je m'en vais. Ne comptez pas que je ferai un numéro de plus dans votre antichambre !

L'huissier regarde cette petite fille ; elle lui parle comme aucun personnage de la Cour n'oserait lui parler. Il est le premier huissier de Son Excellence, il distribue lui aussi les faveurs. Il sait choisir le moment où le despote chancelier est de bonne humeur pour lui proposer de recevoir ceux qui souvent attendent pendant des heures, dans cette antichambre, que Son Excellence veuille bien les écouter.

L'huissier a envie d'envoyer promener la petite Française si peu au courant des usages, mais le chancelier l'a peut-être convoquée, il va voir.

Il disparaît derrière une porte. Et, debout devant la table, Dominica l'attend.

Les visiteurs ont reconnu la jeune amie du roi. Quelques-uns ont entendu les paroles échangées avec l'huissier et ils regardent, un peu étonnés,

cette gamine qui ose forcer une consigne : l'huissier ne doit quitter la salle qu'appelé par un timbre correspondant avec le bureau du secrétaire particulier.

Bien qu'elle aimerait beaucoup mieux se trouver autre part, Dominica accepte d'être dévisagée par ces gens qui tremblent devant un geste du chancelier. Elle les méprise un peu, elle n'a pas peur. Les Français sont tous comme elle : quand le danger est là, ils l'affrontent.

L'huissier revient et prévient Mademoiselle Dominica que Son Excellence l'attend.

– Vous voyez, dit-elle, que j'avais raison.

Dominica est introduite dans le cabinet du chancelier que trois portes défendent : une en bois, l'autre en fer, et la troisième en métal doré. Un soldat se tient devant chacune d'elles. L'affreux chancelier est bien gardé, les Boukanis ne pourront jamais s'introduire près de lui, et pourtant s'ils lui donnaient une petite correction, pas trop douloureuse, Dominica n'est pas méchante, elle serait méritée.

Le cabinet du chancelier est immense et la table devant laquelle le vieux bonhomme est assis se trouve à l'extrémité de la pièce. Il faut la traverser dans toute sa longueur pour la rejoindre, et, pendant ce temps, le chancelier vous observe.

Pour une petite fille de douze ans, cette traversée est une épreuve, tous les visiteurs la redoutent. Mais Dominica est une vaillante, et bien qu'elle éprouve une certaine angoisse, elle s'avance vers la table derrière laquelle un vieux chat semble guetter une petite souris.

La voici arrivée devant la table-bureau où sont entassés papiers et journaux. Le chancelier l'observe ; ses yeux cruels, sa bouche crispée, tout son vilain visage crie à la fillette qu'il ne l'aime guère.

Pour s'amuser, pensant troubler cette petite qu'il considère comme une ennemie, il prolonge l'examen silencieux. Puis voyant que la fillette le supporte sans émotion apparente, il lui dit, de ce ton cassant qui est le sien :

– Asseyez-vous.

S'asseoir, Dominica en sera heureuse, car ses jambes qu'elle raidit tremblent un peu. Mais le fauteuil réservé aux visiteurs du chancelier est un de ces sièges faits pour les hommes de Rilésie qui ont tous près de deux mètres. Dominica s'y sentira perdue, et ne s'y installera pas facilement. Assise, pourtant, elle pourra mieux se défendre, car elle se rend compte qu'une bataille va être engagée.

Elle s'approche du fauteuil ; habitué à faire de la gymnastique, un bond lui permet d'atteindre le siège. Assise, elle arrange sa robe blanche qui doit être très jolie sur le velours sombre du fauteuil. Puis, croisant les mains, ayant retrouvé le calme, elle regarde le chancelier, attendant qu'il veuille bien parler.

Cette attitude ne plaît pas au despote ; cette gamine de douze ans, mal élevée, a un aplomb surprenant. Ces Français sont tous pareils, ils n'ont aucune idée du protocole, de la discipline, de la puissance royale, et les médecins rilésiens ont été assez fous pour envoyer en France un enfant de race souveraine d'où il est revenu avec

des idées plus stupides les unes que les autres. Enfin le chancelier se décide à parler.

– Mademoiselle, je vous ai fait venir pour vous dire à quel point, chaque jour, vous me mécontentez. Vous êtes depuis plusieurs mois en Rilésie et vous n’avez rien appris.

– Que devais-je y apprendre, Excellence ?

– Tout. Sa Majesté le roi a eu la faiblesse de désirer amener avec lui des Françaises. L’ambassadeur y a consenti ; si j’avais été consulté, j’aurais refusé. Je connais la France et son peuple...

– Le plus beau pays du monde, Excellence, et son peuple le plus brave.

– Je ne vous demande pas votre, opinion. Mademoiselle, veuillez m’écouter. En France il y a des idées, des habitudes, une éducation qu’il faut oublier quand on a l’honneur de vivre en Rilésie.

– Est-ce un honneur, Excellence ?

Dominica oublie les recommandations faites par maman, ses réponses vont exaspérer le

chancelier ; elle le regrette, mais elle ne peut laisser insulter son pays.

– Que dites-vous, Mademoiselle ? reprend le chancelier, stupéfait. Il ne peut croire que cette petite fille le brave.

Prudemment, à cause du roi, Dominica répond :

– Il vaut peut-être mieux, Excellence, que je ne le répète pas. Nous devons nous entendre, ce sera préférable.

– Je n’ai pas à m’entendre avec vous, vous devez recevoir mes ordres et les exécuter.

Des ordres du chancelier, cela ne plaît guère à Dominica ; mais à cause de maman et du roi, elle ne relève pas ces mots, elle écoutera et verra si elle doit obéir.

– Voici mes ordres, reprend le chancelier, et si vous ne les exécutez pas, vous retournerez en France.

– Sa Majesté connaît-elle votre décision ?

– Sa Majesté n’est qu’un enfant, et ce n’est pas lui qui gouverne, souvenez-vous-en.

– Je m’en souviendrai, Excellence, mais je penserai aussi qu’un jour Sa Majesté gouvernera.

Cette fois le chancelier a envie de gifler la petite fille.

– Taisez-vous. Je tiens à vous dire, entendez-moi bien, que votre allure, votre air, votre manière de parler, tout en vous doit changer. Vous avez une façon de vous adresser à Sa Majesté que je ne tolérerai plus. Vous n’êtes rien ici, le comprenez-vous ? Le chien Friquet et la petite Dominica sont des joujoux amenés de France pour distraire un enfant malade et ces deux jouets, dès que l’enfant sera raisonnable, peuvent être jetés hors du royaume si tel est mon désir.

En parlant ainsi, le chancelier a des regards cruels, et sa bouche contractée a une affreuse expression. Malgré tout son courage, Dominica est effrayée. Peut-on être aussi méchant et ne pas recevoir une punition ? Mais le Bon Dieu est là, Il entend, Il voit tout, et un jour ou l’autre le vilain bonhomme sera châtié.

– Me comprenez-vous ! hurle le chancelier.

Et Dominica réussit à dire d'une voix calme :

– J'essaie, Excellence.

Cette réponse est pour le chancelier un acte d'obéissance ; il a réussi à faire comprendre à cette insupportable fillette sa toute-puissance.

– C'est bien, reprend-il, écoutez mes ordres. Je veux que vous ne soyez plus avec le roi aussi familière. On m'a dit que lorsque vous étiez seule avec lui, vous osiez l'appeler Alex ; mais on ne vous a donc jamais appris comment on parle à un roi ?

– Sa Majesté était mon ami avant d'être roi.

– Taisez-vous. Tous les jours, un professeur vous donnera des leçons d'étiquette, et si vous voulez rester à la Cour il faudra vous y plier.

Des leçons, cela n'ennuie pas Dominica, elle aime travailler et, en Rilésie, il n'y a pas autre chose à faire.

– Je prendrai des leçons, répond-elle, si vous le désirez.

Parfait, la petite fille est matée. Le chancelier sait bien qu'on ne lui résiste jamais.

– Il y a aussi cette histoire de danse. Vous imaginez-vous que Sa Majesté peut et doit danser avec vous ?

– Oui, Excellence.

– Mais seules les princesses ont l’honneur de danser avec Sa Majesté.

– C’est bien malheureux.

– Pourquoi ?

– Parce que, Excellence, toutes vos princesses rilésiennes sont très moches !

Moche ! Le chancelier comprend admirablement le français, mais il ne connaît pas ce mot, et sa signification l’inquiète un peu.

– Moche, demande-t-il, qu’est-ce que cela veut dire ?

Et Dominica, regrettant déjà son imprudence, répond d’un air candide :

– L’Académie ne s’est pas encore occupée de ce mot, cela se dit seulement à Paris.

– N’employez pas des expressions parisiennes ; je déteste tout ce qui vient de Paris.

– C’est dommage, parce que tout ce qui vient de Paris est joli.

– Taisez-vous ! Je crois que vous m’avez compris, vos visites à Sa Majesté seront espacées.

– Excellence, je pense que vous devez prévenir Sa Majesté de votre désir.

– Non. C’est vous qui devrez trouver des raisons pour ne pas voir Sa Majesté si souvent. Vous pouvez être souffrante, avoir des devoirs à faire, être punie, que sais-je... Vous trouverez facilement des prétextes, toutes les petites filles savent mentir.

Le mensonge, Dominica le hait. Elle ne supportera pas cette injure.

– Les petites filles ne mentent pas plus que les chanceliers !

– Que voulez-vous dire ? s’écrie furieux le chancelier en tapant sur la table.

– Que je ne tromperai jamais Sa Majesté et que je ne deviendrai pas votre complice. Si vous ne voulez plus que je voie le roi, dites-le lui franchement, expliquez-vous avec lui, mais ne

comptez pas sur moi pour cela. Vous voudriez, si j'ai bien compris, que notre amitié se termine. Vous désirez que le roi pense que j'en ai assez de vivre dans son palais sombre entouré de vilains bonshommes qui y sont. Vous voudriez que moi, qui ai tout quitté pour le suivre, et quitter la France ça compte, Monsieur le chancelier, je lui fasse de la peine à lui qui, par devoir, a accepté de vivre dans ce pays où peut-être il n'a que des ennemis ? Non, Monsieur le chancelier, je resterai près du roi tant que Sa Majesté, qui sera un jour le seul maître en Rilésie, voudra que j'y reste. Assemblez votre conseil, discutez avec vos ministres de mon sort, faites-leur prendre une décision que vous leur aurez dictée ; mais si vous me chassez du palais, je demanderai aux Boukanis de m'y faire rentrer. Jamais, vous m'entendez bien, je n'abandonnerai le roi !

Le chancelier ne se contient plus. Cette petite fille ose le menacer, le braver, et parler de ces Boukanis, sa terreur ! Elle est folle, elle devrait être enfermée ! Tremblant de colère, mais comprenant que la petite Française est une adversaire dont pourrait se servir les Boukanis, il

reprend :

– Taisez-vous, et souvenez-vous de ce que je vais vous dire : si Sa Majesté et votre mère connaissent notre entretien, dans vingt-quatre heures M^{me} Murriel et vous, serez chassées du royaume ; je prouverai facilement que vous êtes des espionnes au service de la France. J'exige, je veux, vous m'entendez, je veux que vous ayez avec Sa Majesté une attitude plus déférente ; et soyez certaine que je vous ferai surveiller. Toute désobéissance de votre part sera punie et Sa Majesté autant que vous supportera les punitions. Cela m'est facile : à l'heure de la récréation, il y aura des audiences royales auxquelles une petite fille ne peut assister et les fameuses vacances de Sa Majesté. Ah ! les vacances ! Nous rirons bien quand l'époque en sera venue, oui, nous rirons ! Allez-vous-en, allez-vous-en, et arrangez-vous afin que je vous voie le moins possible. Je vous déteste, comprenez-vous, vous et votre France !

– Je comprends, Excellence, et je le regrette bien. Au revoir !

Dominica saute du fauteuil où elle était

grimpée. Et tournant le dos au chancelier, elle s'en va, heureuse que la corvée soit finie.

Cet entretien redouté n'a pas été agréable. Et pendant qu'elle traverse la longue pièce, elle se rend parfaitement compte que le vilain crabe la regarde ; et s'il y avait à la place de ses yeux deux pistolets, peut-être bien qu'ils partiraient tout seuls ! Enfin, voici la porte. Elle ne se retourne pas pour saluer une dernière fois le chancelier. À quoi bon ? Ils sont ennemis, maintenant ; pourquoi ne pas le reconnaître franchement, cela vaut mieux.

Elle traverse l'antichambre où les visiteurs sont encore plus nombreux. Il y en a assis, debout, appuyés contre les murs, près de la porte ; il y en a partout, et l'humeur du chancelier étant plutôt mauvaise, ils ne seront pas bien reçus. Tant mieux ! Ces courtisans du maître se rendront compte de son agréable caractère. Et si ce n'était qu'un mauvais caractère, ce ne serait rien ; mais il est méchant, menteur, fourbe, cruel. Enfin, il a tous les défauts qu'une petite chrétienne doit exécrer.

Dans la galerie, apaisée, Dominica se souvient des paroles du chancelier. Sa Majesté et sa maman doivent ignorer tout ce que le chancelier lui a dit, sans cela il se vengera. Avec quel plaisir il a annoncé qu'il supprimerait les récréations d'Alex et les vacances. Pourquoi a-t-il dit qu'à ce moment-là on rirait ?... Quelle niche réserve-t-il, qu'inventera-t-il ? Il ne faut pas l'exaspérer. Dominica sera prudente, et afin qu'Alex et maman n'aient pas à supporter les méchancetés du chancelier, elle se taira ; mais comme ce sera difficile de cacher à M^{me} Murriel la vérité. Dominica n'a jamais menti à sa maman ; elle ne dira rien, mais elle ne mentira pas.

Pauvre Dominica, elle est bien malheureuse. Aujourd'hui, pour la première fois de sa vie, elle a rencontré un homme vraiment méchant. Elle l'a vu en colère, il a crié ses projets, des projets qui feront souffrir le roi, ce roi qu'il a promis d'aimer et auquel il a juré fidélité. Ah ! que tout est triste, triste en cette Cour de Rilésie, et comme en France elle était heureuse. Elle ne s'en rendait pas compte, elle acceptait ce bonheur tout naturellement et elle ne remerciait pas le Bon

Dieu comme elle aurait dû le faire. Il y avait sur la terre de pauvres petits enfants qui n'étaient pas comme elle choyés et aimés par une tendre maman. Il y avait des petites filles, des petits garçons qui, n'ayant plus de parents, erraient par le monde et rencontraient parfois de vilaines gens semblables au chancelier. Avant tout, Dominica doit se taire, ne jamais répéter les paroles du crabe. Maman et elle deviendraient des espionnes au service de la France. Elles seraient chassées, honteusement, de Rilésie, et Alex, le pauvre petit roi, resterait tout seul dans son palais sombre.

À maman, Dominica dira tout simplement : le chancelier m'a prévenue qu'une petite fille n'étant pas princesse n'avait pas le droit de danser avec le roi. Et puis Dominica ajoutera qu'elle a très mal à la tête, ce qui est vrai ; et si maman la prend sur ses genoux pour la guérir comme un tout petit enfant, elle sait bien qu'immédiatement elle sera soulagée et que les coups martelant son front s'apaiseront.

Maman, maman, que ce sera bon d'être près d'elle !

*

Un jour d'avril où, pour la première fois, la température a cessé d'être rigoureuse, assise devant un piano, Dominica, très sagement, travaille : gammes ennuyeuses, études difficiles, valse agréable. Elle travaille assidûment pour faire plaisir au roi qui aime la musique et n'a pas la permission de s'en occuper ; le chancelier ayant jugé que d'autres travaux devaient être imposés au jeune souverain.

Dominica est seule dans le grand salon. Cela lui arrive maintenant très souvent, M^{me} Murriel ayant accepté de réorganiser toutes les écoles de Rilésie. Tâche lourde, fatigante ; chaque jour elle ne rentre au palais que peu d'instant avant l'heure fixée pour la leçon du souverain. Dominica et sa maman ne se plaignent pas, mais pourtant, quelquefois, elles pensent, sans le dire, qu'elles aimeraient mieux être en France, dans leur petit appartement de Paris. Mais il y a Alex, ce jeune roi si seul dans le grand palais, ce jeune

roi qui a su se faire aimer par les deux femmes de sa maison française, comme on dit à la Cour.

Avec conscience, Dominica recommence chaque passage difficile et se rend compte qu'elle pourra jouer ce soir à Alex cette valse de Chopin qu'il aimera. Ce roi tranquille, sage, toujours raisonnable, a un certain goût pour les musiques heurtées, un peu sauvages. Si sa mère, une Française, lui a donné la douceur et la bonté, il a hérité de son père, un Rilésien, un certain goût pour le danger. Il est audacieux, et si le chancelier n'y mettait bon ordre, il braverait toutes les consignes. N'a-t-il pas essayé, l'autre jour, de perdre dans le parc les deux lieutenants qui ne doivent jamais le quitter ? Il s'est caché dans une serre et, derrière un gros palmier, bien dissimulé, il s'est amusé à regarder courir ses gardiens.

Dans quel état ils étaient, les pauvres lieutenants ! Ils n'osaient retourner au palais apprendre au chancelier la disparition de Sa Majesté. Ils couraient comme des fous, l'un et l'autre, regardant, désespérés, les grands murs,

hauts de cinq mètres, hérissés de piques, mettant le parc royal à l'abri de toute curiosité. Murs de prison, dit Dominica, murs qu'elle ferait abattre si jamais elle pouvait donner un ordre en Rilésie. Faut-il que les souverains, prédécesseurs d'Alex V, aient eu peur de leur peuple pour qu'ils aient mis entre eux et lui une pareille muraille !

Très souvent, avec Friquet, Dominica sort du parc royal et se promène sur les remparts dominant le palais. Indifférentes, les sentinelles laissent passer cette petite fille amenée de France pour jouer avec le roi, et qui sera renvoyée prochainement dans son pays comme un jouet dont le souverain n'a plus besoin. Personne ne s'intéresse à elle. Elle n'est pas Rilésienne et ne plaît guère au chancelier.

Un trait particulièrement bien exécuté enchante Dominica ; et comme personne n'est là pour la complimenter, elle le fait elle-même.

– Bravo, ma petite fille, tu fais de grands progrès, et si tu continues ainsi...

– Mademoiselle...

Brusquement Dominica se retourne, ayant reconnu la voix de Jérôme. Il vient d'entrer dans le salon pour prévenir la jeune pianiste que l'heure de sa visite au roi va sonner. Dominica se lève avec empressement en s'écriant :

– Déjà six heures ! Comme le temps passe quand on travaille. Je suis prête, allons vite chez Sa Majesté.

Ouvrant la porte de la chambre, Jérôme laisse passer Dominica et l'accompagne dans la galerie où à chaque porte deux soldats montent la garde.

Arrivés dans la salle, précédant le salon du souverain où aucune personne ne doit se tenir, Dominica et Jérôme s'arrêtent, saisis. La voix du chancelier, cette voix perçante, crie des choses si surprenantes que la petite fille, effrayée, se rapproche du serviteur.

– Sire, nous ne tiendrons pas compte des caprices d'un enfant de douze ans. Et ce que moi et mes ministres avons décidé se fera ; vous accepterez, vous obéirez, nous vous y contraindrons.

Jérôme et Dominica entendent le roi répondre, d'un ton calme, mais plein de menace :

– Vous vous trompez, Monsieur le chancelier.

– Que ferez-vous, que pouvez-vous faire ?

– J'exigerai que vous teniez vos promesses.

– Des promesses, je ne vous en ai fait aucune.

– L'ambassadeur vous représentait, Monsieur le chancelier. J'ai posé mes conditions, il a promis, il faut tenir.

– L'ambassadeur n'avait aucun pouvoir pour le faire.

– Vous ment... Vous vous trompez, Monsieur le chancelier, une lettre que vous avez signée l'accréditait près de moi. Et quand je suis arrivé en Rilésie, à la gare, je vous ai rappelé les promesses faites par l'ambassadeur, et vous m'avez répondu : Naturellement, Sire, nous ferons ce que vous désirez.

– Des mots, comme on en dit aux enfants entêtés qui se refusent à obéir.

– Il ne faut jamais mentir aux enfants. Et si on

veut exiger d'eux qu'ils respectent une promesse on doit leur donner l'exemple de la loyauté.

– Sire, je n'accepterai pas que vous me donniez des leçons.

– Pourquoi, Monsieur le chancelier, puisque vous les méritez !

Des pas précipités se font entendre. Dominica s'accroche au bras de Jérôme en lui criant :

– Entrons vite, le crabe va battre le roi. Défendez-le.

Jérôme obéit. Il ouvre la porte et Dominica aperçoit le chancelier debout, devant le fauteuil où le petit roi est assis. Ses deux vilains bras sont levés ; il menace cet enfant qui, la tête haute, dédaigneusement, le regarde. Alex a peut-être peur, son cœur doit battre bien fort, mais il ne le montre pas. Et le chancelier peut se rendre compte qu'il n'aura pas facilement raison de ce petit roi de douze ans.

L'entrée de Dominica, la présence de Jérôme qui, près de la porte, attend les ordres du souverain, rappellent au chancelier l'étiquette ; il

s'est emporté stupidement et le regrette.

Discuter avec un enfant, tenter de raisonner avec lui, sont des choses ridicules. Il est le maître jusqu'à la majorité du roi ; pendant six années encore Alex n'a qu'à obéir, et jamais plus le chancelier ne le préviendra des décisions prises. Le matin il donnera ses ordres à Jérôme. Le chef du personnel préparera les uniformes du roi et l'habillera pour les cérémonies où il doit paraître ; automobile ou cheval attendront le souverain pour l'emmener là où il doit aller.

Se rendant parfaitement compte de ses devoirs d'État, le jeune roi ne refusera jamais, au dernier moment, d'obéir. Il sera le prisonnier du royaume et le chancelier est certain qu'il ne fera jamais un caprice ou une colère. Cet enfant entêté, volontaire, ayant ramené de France des idées stupides, conserve toujours une dignité surprenante.

Devant le jeune souverain, le chancelier s'incline :

– Je vous laisse, Sire. L'heure de votre récréation est venue, je ne voudrais pour rien au

monde la troubler.

À reculons, le vilain crabe s'en va vers la porte que Jérôme tient ouverte. Le valet de chambre ne la ferme pas immédiatement ; il attend que le chancelier ait traversé la salle d'attente et que les soldats aient ouvert la grille de fer qu'ils gardent afin que personne ne puisse pénétrer dans l'appartement du roi, sans en avoir sollicité la permission.

Immobiles, les enfants, tout comme Jérôme, ont regardé le chancelier s'éloigner, et ce n'est qu'en entendant la grille se refermer qu'Alex, épuisé par la lutte, abandonne l'attitude qu'il avait. Dominica pousse un soupir de soulagement en disant :

– Ouf ! Encore une fois on en est débarrassés !

Très pâle, d'une voix plaintive, Alex demande :

– Jérôme, donnez-moi à boire, j'ai soif.

– Que désire Votre Majesté ?

– Rien de ce qu'on fabrique dans les cuisines royales. Faites-moi vous-même une orangeade

avec des fruits venant de France.

– Sire, je n'en ai pas le droit, Son Excellence le chancelier...

– Jérôme, je vous en donne l'ordre... Non, je vous en prie. Jérôme, je suis si malheureux...

Dominica s'agenouille près du fauteuil royal. Alex peut avouer sa lassitude, Jérôme et la fillette le plaindront. Alex n'est plus le roi de Rilésie, mais un enfant triste, un enfant qui a bien envie de pleurer.

– Alex, que s'est-il passé ? Pourquoi le vilain crabe était-il si en colère ?

– Ah ! Dominica, si vous saviez ce qu'il a osé me dire, mais je ne céderai pas, non, je ne céderai pas. La loyauté, les promesses faites, j'exigerai qu'en Rilésie on les respecte.

– Mais quelles promesses ne veut-il donc pas respecter ?

– Toutes celles que l'ambassadeur m'a faites. Vous souvenez-vous, Dominica, je ne voulais pas être roi en ce pays où je n'avais plus ni papa, ni maman, non, je ne voulais pas. Mais M. Florac

m'a rappelé mes devoirs ; et puis vous veniez avec moi, alors j'ai accepté, mais j'ai posé mes conditions : des vacances en France, à l'école. L'ambassadeur a promis, vous rappelez-vous, et le chancelier, à mon arrivée ici, m'a affirmé que la promesse serait tenue. Et maintenant il refuse de me laisser partir. Il refuse, comprenez-vous !

Les vacances, le retour en France, le séjour à l'école, non, ce n'était pas possible qu'on pût priver Alex, maman, Dominica, de ces joies impatientement attendues, ces joies qui avaient si bien aidé à supporter le palais sombre, la neige éternelle, les insolences des dames de la Cour et les sourires pleins de fiel du chancelier. Non, ce n'était pas possible ! Et, assise par terre, Dominica, tout comme le roi, a envie de pleurer.

Elle a trop de chagrin, un affreux chagrin contre lequel elle ne peut lutter. Alors, tout ce qui l'entoure, tout ce qu'elle supportait devient différent. Le palais royal n'est plus qu'une affreuse prison, si loin de France ; les soldats, des gardiens sans pitié pour les prisonniers ; le chancelier, un petit ogre aussi méchant qu'un

grand et qui voudrait bien manger le souverain et son amie !

Dominica et Alex ne sont plus que des enfants malheureux, si malheureux ! Et M^{me} Murriel, retenue probablement dans les écoles, ne revient pas ; elle les consolerait et trouverait peut-être le moyen de tout arranger.

Anéantie, Dominica répète :

– Ce n'est pas possible, non ce n'est pas possible.

– Je l'ai dit au chancelier, reprend Alex, mais pour me faire céder il m'a parlé de mes devoirs de roi. Vous savez que les manœuvres militaires devaient avoir lieu du quinze mai au quinze juin ; j'étais libre le seize, date fixée pour notre départ. Il a reculé les manœuvres sans me prévenir, elles n'auront lieu qu'en juillet. Et après je devrais m'embarquer sur un torpilleur pour assister à des exercices de tir en mer et à une revue navale. Tout le mois d'août sera ainsi occupé. Quand on est roi, il paraît qu'on n'a pas droit aux vacances.

Dominica écoute ; et son petit visage rieur est

empreint d'une gravité peu habituelle.

– Alex, dit-elle lentement, c'est triste d'être roi. Comme vous aviez raison de refuser.

– C'est vrai, Dominica, mais il y a le devoir dont toute la vie il faut s'occuper.

– Si on ne s'en occupait plus, Alex. Qu'en pensez-vous ?

– Je pense que le soir, au moment de me coucher, je serais très malheureux. Vous savez, Dominica, au milieu de la prière, il vous est recommandé de penser à ce que vous avez fait dans la journée ; si on n'a rien à offrir au Bon Dieu, aucun de ces petits sacrifices vous mettant sur le chemin du paradis, on doit être très mal à son aise et avoir honte, le Christ a tant donné. Depuis que je suis arrivé en Rilésie, j'ai toujours eu quelque chose à offrir au Bon Dieu, cela m'a permis d'être content et de bien dormir. Dominica, il faut toujours s'occuper du devoir.

– C'est vrai, Alex. Mais je suis, moi... comment dirai-je... moins sage que vous. Je ne peux pas, je ne peux pas renoncer aux vacances

parce que le vilain crabe l'exige ; je le déteste ce crabe, et si je pouvais le faire cuire, je n'hésiterais pas !

– Dominica, pensez-vous que Jérôme vous entend ?

En effet, dans un coin du salon, Jérôme prépare l'orangeade réclamée par le souverain. Il a été à l'office chercher l'eau et le sucre, contrôlés par le laboratoire, et les oranges venant de France. Devant le souverain il prépare l'orangeade.

– Jérôme, tout comme moi, n'aime pas le chancelier.

– Qu'en savez-vous ?

– J'en suis sûre.

– Vous vous trompez peut-être.

– Non, dit Dominica en se relevant d'un bond ; je vais le lui demander.

Et avant que le roi ait pu empêcher Dominica de faire ce qu'elle veut, dans une glissade superbe, elle est arrivée près du chef du personnel.

– Jérôme, dites-moi, aimez-vous Son Excellence le chancelier ?

Le valet de chambre n'interrompt pas ce qu'il est en train de faire, et l'orangeade étant prête il l'apporte au petit roi. Dominica le suit et répète :

– Jérôme, répondez à ma question : aimez-vous Son Excellence le chancelier ?

– Mademoiselle Dominica, le chef du personnel de Sa Majesté n'a pas entendu la question que vous lui avez posée et il ne l'entendra pas.

– Jérôme, vous voilà pareil à tous les bonshommes et à toutes les bonnes femmes de la Cour : vous ne voulez pas dire ce que vous pensez.

– Ce que je pense, Mademoiselle Dominica, n'a aucun intérêt.

– Pourquoi ? Sa Majesté et moi nous n'avons personne ici, alors si vous étiez pour nous un ami on serait bien contents. N'est-ce pas, Sire, qu'on serait bien contents !

Alex a envie de crier de toutes ses forces :

« Ah ! oui, on serait contents ! » Mais il n'ose, il est le roi de Rilésie, et le chef de son personnel ne peut être un ami.

C'est dommage qu'on soit toujours obligé de s'occuper du protocole, de l'étiquette ; c'est dommage de se rappeler qu'un souverain ne peut avoir d'amis.

Les courtisans – Alex s'en est bien rendu compte – n'ont pour lui aucune sympathie, ils ne pensent qu'à leurs privilèges et aux places qu'ils occupent. Les officiers et les soldats ont pour maître, avant le roi, le chancelier, et Alex n'a pas le droit de leur parler et de s'intéresser à eux. Pourquoi ? Tous les hommes ne sont-ils donc pas frères, et le plus grand des rois n'a-t-Il pas été sur la terre qu'un ouvrier parmi les plus pauvres ? Le chancelier ne doit jamais penser à l'Évangile.

Ah ! comme tout cela est difficile à comprendre pour une Majesté de douze ans.

Dominica s'impatiente. Les paroles d'Alex lui ont causé une telle inquiétude qu'elle ne peut plus se tenir tranquille, ni être ce qu'elle est d'habitude avec le jeune souverain.

– Sire, pourquoi ne parlez-vous pas ? C’est affreux tout ce que vous m’avez dit, je ne peux y croire. C’est impossible qu’on puisse vous priver de vos vacances à cause de manœuvres. Devez-vous y assister ? Les soldats, les canons, les bateaux, ont-ils besoin de vous ? L’an passé, ils ont bien manœuvré sans vous.

– Le roi et ses fils étaient présents.

– Alors, vous acceptez ? reprend Dominica furieuse. Vous acceptez ? Vous allez obéir au chancelier ? Pourquoi avez-vous donc discuté avec lui, et vous discutiez joliment bien ? Jérôme et moi nous vous avons entendu, et si nous sommes entrés, c’est que nous avons peur que le vilain chancelier vous fît du mal.

– Il le désirait peut-être, mais il n’aurait pas osé : lever la main sur son roi est un crime de lèse-majesté.

– Il doit bien se moquer de tous les crimes ; enfin il est arrivé à vous faire faire ce qu’il voulait, mais c’est affreux, affreux de renoncer aux vacances. Il faut que je pleure, j’ai trop de chagrin.

– Dominica, dit le jeune roi lentement en regardant avec la plus grande attention sa petite amie, pourquoi pleurez-vous ? Vous pourrez toujours vous en aller en vacances et passer les mois d'été à l'école.

Les larmes de Dominica s'arrêtent, et comme elle n'a jamais de mouchoir elle prend un coin de sa robe blanche pour essuyer ses yeux. En un instant, son visage a changé d'expression : il était triste, découragé, il disait le chagrin de la fillette. Maintenant il est sévère et, sous l'empire d'un sentiment profond, les joues de Dominica se couvrent d'une rougeur, prémices chez elle de colère.

– Sire, pourquoi êtes-vous si méchant ?

– Comment ? que dites-vous, je suis méchant ?

– Oui, très. Vous osez me proposer d'aller à l'école, et comme maman viendrait sûrement avec moi, vous mon camarade, mon ami, vous resteriez tout seul dans le grand palais ; tout seul avec le vilain crabe et ses ministres.

– Mais, Dominica, vous avez tant de chagrin que je ne peux vous demander...

– Ne vous occupez pas de mon chagrin, Alex, il passera, mais croyez bien que j’en aurais beaucoup plus s’il fallait vous quitter. Non, je ne pourrais pas, cela j’en suis sûre.

Le roi se dresse. Il quitte son fauteuil et saisit les mains de la fillette.

– Dominica, je n’osais espérer une chose pareille. Je n’aurais jamais cru que, pour moi, vous renonceriez à vos vacances.

– C’est très triste que vous ayez douté.

– Douté de quoi, Dominica ?

– De mon amitié. Oui, c’est très triste, cela prouve que vous ne m’aimez pas comme je vous aime.

– Dominica, ne dites pas une chose pareille. Vous ne pouvez savoir ce que vous et votre maman vous êtes pour moi. Vous perdre, moi non plus je ne le pourrais pas.

– Alors, conclut Dominica avec courage, on reste en Rilésie jusqu’à l’année prochaine.

– Non, s’écrie Alex avec force, on ne reste pas ! La guerre est déclarée, Monsieur le chancelier l’a compris ; la lutte s’engage, on verra qui sera victorieux.

– Qu’allez-vous faire, Alex ? demande Dominica soudain craintive.

– Je ne sais pas encore, mais j’apprendrai au chancelier que toute parole doit être respectée. J’en appellerai à mon peuple, il compte bien pour quelque chose.

– Vous ne pouvez le voir, mon pauvre Alex, vous êtes un prisonnier.

– Il y a des prisonniers qui s’évadent.

Se souvenant des innombrables portes et grilles gardées par les soldats, et des grands murs hérissés de pics entourant le parc, Dominica répond :

– Ici, il n’y a pas d’évasion possible.

En fermant ses poings, le petit roi dit :

– C’est ce que nous verrons. Je vous en prie, Dominica, ne parlons plus du chancelier et des vacances. Jérôme va apporter le piano, vous allez

jouer et je vais chanter. Faisons du bruit, soyons gais, si le chancelier rôde par ici, il verra qu'il n'a pas réussi à nous faire de la peine.

Jérôme était occupé à fermer les persiennes, les fenêtres, les rideaux, et sans doute il écoutait la conversation des enfants. Comme d'habitude il se dépêche d'obéir au roi.

Le piano est dans une autre pièce. Le chancelier ne veut pas que ce ridicule instrument reste dans le salon du roi. Jérôme le roule facilement sur les planchers bien cirés, et Dominica s'installe, mais au moment où elle va commencer à jouer, Jérôme dit :

– Est-ce que Sa Majesté me permettrait de faire à Mademoiselle Dominica une recommandation ?

– Certainement, Jérôme.

– Mademoiselle, je crois qu'il faudrait éviter de parler à M^{me} Murriel des projets du chancelier pour cet été. Ce serait pour elle une très grosse déception et M^{me} Murriel a tant de travail dans les écoles qu'il ne faut pas la décourager. Tout peut

s'arranger mieux qu'on ne le pense. Mademoiselle Dominica comprend, c'est inutile de faire de la peine à sa maman.

Les paroles de Jérôme surprennent le roi ; il regarde le serviteur et lui demande :

– Jérôme, vous croyez que tout peut s'arranger mieux qu'on ne le pense ?

Et d'une voix grave, surprenant Dominica, le serviteur répond :

– Oui, Sire.

Et lentement, à reculons, comme l'étiquette l'exige, Jérôme quitte le salon, laissant la porte ouverte ; et dans l'autre salle, debout près de la grille où les soldats montent la garde, il va attendre l'arrivée de M^{me} Murriel. Ordre du chancelier : le roi et Dominica ne doivent jamais rester seuls.

Bientôt le piano se fait entendre, et deux voix jeunes, fraîches, gaies, retentissent. Elles apprendront aux habitants du palais, peut-être avertis par le chancelier de la discussion qu'il a eue avec le souverain, que le roi ne s'en

préoccupe guère. C'est un enfant, il n'y avait qu'à parler en maître pour se faire obéir.

*

Juin est venu, juin, le mois des roses. Et le jeune roi en Rilésie semble avoir complètement oublié la grande discussion qu'il a eue avec le chancelier concernant ses vacances ; seulement, depuis ce jour, les rapports du souverain et du chancelier ne sont plus les mêmes.

Avant la discussion, Alex s'efforçait d'être aimable. Maintenant il évite, autant qu'il lui est possible, toute conversation avec le maître actuel du royaume.

Le chancelier a essayé de faire oublier au roi son emportement. Il a offert à son souverain un cheval superbe, Alex a remercié mais il a refusé de le monter. Le chancelier a fait venir de France de beaux livres illustrés, le jeune monarque étant un grand lecteur. Le roi a remercié mais n'a pas ouvert les livres. Le chancelier a proposé

d'organiser, tout de suite après les grandes manœuvres, un voyage dans les montagnes de Rilésie. Alex a remercié mais refusé de voyager. Maintenant le chancelier n'offre plus rien, il a compris que le roi n'avait pas oublié, mais il n'en a aucun regret : le roi a douze ans et doit obéir. Quand il aura l'âge de régner, il fera ce qu'il voudra ; jusque-là le chancelier est le maître.

Dominica a vu passer les jours et les semaines et elle n'a jamais osé reparler à Alex des vacances. Le roi devait avoir bien assez de chagrin et elle n'était pas sûre de pouvoir cacher le sien. Alors, quand les choses vous font trop de peine il vaut mieux ne pas les rappeler.

Mais Dominica n'aurait jamais cru que le roi pût céder si facilement au vilain crabe. Le roi avait cédé, c'était certain, puisque la date du départ, date fixée depuis si longtemps, allait arriver. Il n'y avait plus que deux bâtons à rayer sous la table. Ces bâtons n'avaient plus aucune signification mais Alex exigeait toujours qu'on les barrât. Dominica s'efforçait de conserver sa gaieté, sa belle humeur, c'était un peu difficile.

Elle pensait tout le temps à l'école, aux Juniors, au verger qui avait été blanc, aux roses écloses et à la forêt que les oiseaux avaient dû envahir. Chaque jour, Dominica priait avec ferveur. Elle demandait au Bon Dieu d'arranger tout pour le bien d'Alex, elle demandait aussi pour elle du courage, elle en avait tant besoin ; car elle voulait ne jamais montrer au roi qu'elle regrettait la France, son pays, ce pays où il était si doux de vivre.

M^{me} Murriel non plus ne parlait pas de vacances, peut-être le chancelier l'avait-il prévenue. Les enfants l'ignoraient, mais Alex avait recommandé à Dominica de ne poser à sa maman aucune question. M^{me} Murriel avait accepté la lourde charge de la réorganisation des écoles et, vaillante, remarquable organisatrice, elle s'y consacrait entièrement, heureuse de pouvoir faire du bien à des enfants très négligés jusqu'à ce jour.

Des professeurs faisaient travailler Dominica et ses leçons se succédaient toute la journée presque sans interruption. Pendant les courtes

récréations accordées à la petite fille, Alex lui avait recommandé de sortir Friquet plusieurs fois par jour, en dehors du parc, et de se promener sur les fortifications. Pour cette promenade, par n'importe quel temps, Dominica devait mettre une grosse pèlerine noire avec capuchon sur sa tête et ne jamais l'oublier.

Dominica avait trouvé étrange cette recommandation du roi, mais elle s'y était conformée ; il pleuvait fréquemment et il faisait parfois tant de vent que bien souvent la grosse pèlerine était utile.

La veille du 16 juin, ce 16 juin, date fixée dès l'arrivée en Rilésie par le chancelier lui-même, pour le départ du roi Alex V et de sa suite, Jérôme vient chercher Dominica pour la conduire près du roi.

C'est le seul moment de la journée où le pauvre souverain a le droit de se distraire ; distraction très relative, car depuis que M^{me} Murriel ne peut plus accompagner Dominica, un officier d'ordonnance la remplace : ordre du chancelier. Ainsi les deux enfants ne sont jamais

seuls et, se sentant épiés, ils n'ont que des conversations très banales qu'ils trouvent tous les deux ennuyeuses. Alors, ils réclament le piano ou le phonographe ou n'importe quel jeu et, pendant que l'officier donne des ordres, vite, ils se disent ce qu'ils ont à se dire.

Ce jour-là, Dominica est triste. Depuis ce matin elle n'a pas chanté ; si le vilain chancelier ne s'y était opposé aujourd'hui on aurait fait les malles, et demain on s'en allait. C'est affreux de penser à ce qui aurait pu être et à ce qui ne sera pas avant un an ; et l'année prochaine, si l'affreux crabe est toujours là, il ne voudra peut-être pas encore que le roi quitte le royaume.

Suivie par Jérôme, Dominica se dirige vers l'appartement royal. Aujourd'hui ce sera très difficile de cacher sa tristesse ; elle a le cœur lourd, si lourd qu'elle pleurerait facilement. Une observation de maman, une taquinerie d'Alex, ah ! comme il faudrait peu de chose.

Friquet suit Dominica. Il n'a pas l'air de meilleure humeur et pourtant il a fait aujourd'hui, comme Alex l'a recommandée, plusieurs

promenades sur les fortifications. Les soldats gardant l'entrée du parc ne s'occupent pas de la jeune Française et de son chien, elle peut faire ce qu'elle veut. Ils comprennent, peut-être, que la petite fille est lasse d'être toujours enfermée : parc ou palais, ce n'est pas très distrayant.

Quand Dominica entre dans le salon du souverain, le lieutenant, naturellement, est là. Aujourd'hui il est arrivé avant elle ; que va inventer Alex pour l'éloigner quelques secondes ?

– Bonsoir, Dominica ! s'écrie le jeune roi. Avez-vous remarqué qu'aujourd'hui il fait très beau ? Noua allons sortir. Lieutenant, voulez-vous demander qu'on mette sur la pelouse le gros ballon ? Mon médecin m'a recommandé ce matin de développer mes muscles, je vais écouter sa recommandation.

Jérôme apporte les manteaux, celui de Dominica et celui d'Alex. Et la petite fille s'aperçoit que le jeune roi en mettant le sien donne un ordre à son chef du personnel, ordre qu'elle n'entend pas ; mais elle perçoit la réponse

de Jérôme, un murmure :

– Prudence !

Prudence ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le lieutenant revient suivi d'un valet de pied portant le gros ballon. Les deux enfants quittent le salon, traversent le grand hall où tous les cinq mètres il y a un soldat qui présente les armes au jeune souverain.

Les voici dans le parc, que les hauts sapins et les grands murs rendent si sévère. Il fait un temps superbe. Alex avait raison et Dominica ayant eu des leçons tout l'après-midi ne s'en était pas aperçu. La pelouse est un superbe tapis vert où seul le roi a le droit de marcher. Avec une vivacité et un entrain qui ne lui sont pas habituels, Alex prend le ballon et le lance sur la pelouse.

– Venez, Dominica, nous allons jouer.

Mais le lieutenant intervient.

– Mademoiselle, dit-il en l'arrêtant, c'est la pelouse du roi, aucune autre personne n'a le droit d'y marcher !

Furieux, le ballon dans les bras, Alex s'écrie :

– Lieutenant, je vous en prie, mêlez-vous de ce qui vous regarde ! Le chancelier ne vous a pas interdit de me laisser jouer et je ne peux pas jouer seul. M^{lle} Dominica marchera sur la pelouse, vous pourrez noter cela sur votre rapport.

Interloqué – le roi n'a pas l'habitude de se révolter –, le lieutenant bafouille :

– Quel rapport, Sire ? Je ne comprends pas...

– Celui que vous envoyez tous les soirs, ce rapport qui vous fera donner un troisième galon très rapidement !

– Sire, je ne comprends pas !

– Je regrette, lieutenant, car je vais être obligé de préciser. Accepter d'être près de son roi pour l'espionner, ce n'est pas un acte dont un officier peut se glorifier ; plus tard, croyez-moi, le roi se souviendra du rôle que vous avez joué près de lui.

– Mais, Sire...

– Je vous en prie, notez donc tout cela sur votre rapport, vous pourriez oublier. Attention Dominica, la partie commence.

Les deux enfants se mettent à jouer sur la pelouse royale et, ahuri par ce qu'il vient d'entendre, l'officier, n'osant marcher sur le tapis vert, se contente de rester dans l'allée et de surveiller le roi. Tête basse, il marche de long en large, furieux d'avoir été démasqué par un enfant de douze ans.

C'est vrai, le chancelier l'a mis près du jeune souverain pour l'espionner ; chaque soir il doit remettre un rapport où tous les actes et toutes les paroles du roi sont consignés. Comment Alex V a-t-il deviné cela ?

Le roi court de toutes ses forces et quand le jeu le rapproche de son amie, il lui dit de courtes phrases :

– Il me laissera tranquille aujourd'hui l'espion du chancelier ! Regardez comme il a l'air vexé.

– Il va tout répéter au crabe.

Et donnant un coup de pied qui envoie le ballon presque sur la tête de l'officier, Alex s'écrie :

– Je l'espère bien !

– Cela vous causera encore des ennuis.

– Je ne les crains plus !

– Pourquoi ?

– Je ne peux rien vous dire, mais je suis heureux...

Dominica attrape le ballon, mais elle le perd presque aussitôt. Les paroles du roi l'ont tellement surprise qu'elle ne fait plus attention au jeu.

Heureux ! Le roi peut être heureux quand demain, jour fixé pour le départ, ils seront en Rilésie, dans le palais sombre, avec pour voisin le terrible chancelier !

Encore une fois, le ballon les rapproche. Dominica le laisse prendre et demande :

– Alex, pourquoi êtes-vous heureux ?

– Je ne peux vous le dire, Dominica, mais vous le saurez bientôt, et vous aussi vous serez heureuse.

Heureuse ! Il semble à Dominica qu'elle ne pourra jamais l'être complètement en Rilésie,

mais elle ne le dira pas à Alex, parce qu'il en aurait de la peine.

Tout en jouant, le jeune roi peut encore lui dire :

– Dominica, demain Jérôme ira vous voir. Il viendra à une heure où il n'a pas l'habitude de venir. Vous écouterez tout ce qu'il vous dira, comme si je vous le disais moi-même ; pour une fois, il faudra obéir, obéir au roi.

Le jeu les sépare, mais quand ils sont de nouveau rapprochés, Alex reprend :

– C'est promis, Dominica, vous obéirez ? Devinant que le roi attache une très grande importance à sa réponse, en lançant le ballon, la petite fille dit :

– C'est promis, Sire.

Et la partie continue. Prévenu du désir qu'a eu le roi : jouer dans le parc, le chancelier surveille de la fenêtre de son appartement ce qui se passe, et en voyant le jeune souverain courir, s'amuser, rire comme il le fait, il peut dire à son secrétaire :

– Je crois que Sa Majesté a tout à fait oublié le

désir qu'elle avait eu de retourner en France. Si le climat de ce pays lui a rendu la santé, le directeur de son école lui avait donné des idées contre lesquelles j'ai dû lutter, mais avec les enfants la fermeté, la force au besoin, réussissent toujours.

Le chancelier a raison, Alex a parfaitement l'air résigné à accepter les ordres du chancelier, et il ne paraît pas le regretter.

Pendant l'heure récréative accordée au roi, Alex n'arrête pas de lancer le ballon à des hauteurs extraordinaires, de sauter, de chanter ; entraînée, Dominica l'imité, et vraiment ces deux enfants, s'amusant sur la pelouse royale, paraissent n'avoir aucun souci. Quand Jérôme vient chercher Dominica, il peut lui aussi constater la belle humeur du roi et de sa jeune amie.

Alex et Dominica rentrent ensemble dans le palais ; furieux, le lieutenant les suit ; il a fini son service, un autre va le remplacer. Maintenant, il va rédiger son rapport et le porter au chancelier qui l'interrogera s'il juge cela nécessaire, mais sur ce rapport le lieutenant oubliera de

mentionner les paroles du roi. Son Excellence, le chancelier, ne manquerait pas de l'accuser de maladresse et peut-être que ce troisième galon, dont on lui a parlé en lui demandant de faire ce que le roi appelle de l'espionnage, ne lui serait jamais accordé.

Avec Friquet, suivi par Jérôme, Dominica regagne son appartement, où elle espère trouver sa maman. M^{me} Murriel est si souvent absente que son retour est une joie, et la fillette l'attend chaque soir avec impatience.

M^{me} Murriel est revenue, fatiguée, mais contente. L'effort qu'elle fait, non pour le chancelier, mais pour Alex, donne déjà des résultats, et elle annonce à Dominica que demain elle fera une lointaine inspection, mais que ce sera la dernière. Après, jusqu'à la fin du mois, elle restera avec sa fille et recommencera à donner des leçons au roi.

Cette assurance réjouit Dominica ; avec sa maman près d'elle, elle oubliera les belles vacances perdues, et peut-être M^{me} Murriel réussira-t-elle à persuader au chancelier que le roi

a besoin de quelques jours de liberté. Alors si on est tous les trois, sans chancelier, sans lieutenants d'ordonnance, sans personnages de la Cour, on essaiera de s'amuser et on tâchera de ne plus penser à la France. Alex a dit qu'il était heureux, et que bientôt Dominica le serait aussi. Qu'est-ce que cela signifie ? À quoi le roi faisait-il allusion, et pourquoi Jérôme a-t-il murmuré : prudence ?

En s'endormant dans son lit funèbre, Dominica pense beaucoup à cette partie de ballon où le roi a été comme il n'a pas l'habitude d'être. Terrible avec le lieutenant, se moquant du chancelier et rieur et gai comme il était à l'école, avec les juniors, quand il ne se doutait pas qu'un jour il serait roi.

*

Le lendemain, vers trois heures, Dominica se trouve libre – son professeur de sciences est parti – et celle qui devait lui faire travailler le latin vient de prévenir qu'étant souffrante elle ne

pourrait se rendre au palais.

Voici Dominica sans professeur jusqu'à la fin de l'après-midi ; à six heures, elle se rendra près du roi. Trois heures de liberté ; que va-t-elle en faire ? Maman, qui règle l'emploi du temps de sa petite fille, n'avait pas prévu l'absence du professeur, mais maman, si elle était là, laisserait Dominica faire un peu ce qu'elle veut. Toutes ses leçons sont apprises, ses devoirs faits, et ce matin elle a travaillé deux heures son piano. Elle peut donc profiter de ces vacances imprévues.

Vacances, c'est un mot qu'il ne faut pas prononcer. Il attriste, justement aujourd'hui 16 juin... Enfin, Dominica ne veut pas penser à ce qui aurait pu être si le roi n'avait pas pour gardien un vilain crabe.

Friquet, resté bien sage pendant toute la leçon, a l'air de réclamer une promenade, et justement Dominica n'a pas du tout envie de se promener. Le beau temps d'hier n'a guère duré ; aujourd'hui, il fait un affreux brouillard rendant triste, plus que d'habitude, ce pays de Rilésie où le soleil se montre si rarement. Non, Dominica ne

sortira pas. Friquet doit se résigner.

La petite fille prend un livre commencé hier, très amusant. À peine en a-t-elle lu quelques pages, que Jérôme entre dans le salon où, malgré le chauffage, il fait froid comme si on était en hiver. Jérôme à cette heure ! Que vient-il faire ?

Immédiatement, Dominica se rappelle les paroles prononcées par le roi hier, pendant la partie de ballon : « Jérôme, demain, ira vous voir. Il viendra à une heure où il n'a pas l'habitude de venir. Vous écouterez tout ce qu'il vous dira, comme si je vous le disais moi-même. Pour une fois, Dominica, il faudra obéir au roi. »

Jérôme a un livre à la main et dit à la fillette :

– Mademoiselle, Sa Majesté m'a prié de vous remettre ce livre. Sa Majesté souhaite que vous lisiez tout de suite le conte de la Princesse Églantine. Sa Majesté pense qu'on pourrait peut-être le jouer à la première fête enfantine donnée au palais royal.

Jérôme tend le livre ouvert à la page où se trouve le conte de la Princesse Églantine et, très

surprise, Dominica comprend qu'il faut, ainsi que le roi le demande, lire tout de suite ce conte.

Le livre dans les mains, Dominica regarde les pages marquées, et s'aperçoit que des mots sont très légèrement soulignés. Qu'est-ce que cela veut dire ? Intriguée, la fillette lit les mots soulignés ; ils forment une phrase. « Mettez votre grand capuchon, sortez immédiatement avec le chien, allez sur les remparts, à l'extrémité il y a trois marches, descendez-les, vous trouverez une porte ouverte, entrez, fermez la porte, attendez. Effacez. »

Plusieurs fois de suite, Dominica lit les mots soulignés. Assemblés, ils donnent un ordre.

Patient, Jérôme attend ; quand il se rend compte que Dominica ne lit plus, mais réfléchit, il demande :

– Mademoiselle voudrait-elle me donner sa réponse concernant le conte de la Princesse Églantine ?

Dominica a pris la gomme à dessin se trouvant sur la table de travail et, tout en effaçant les

légères barres, elle répond :

– Vous direz à Sa Majesté que j’ai lu. Très bas, elle ajoute : Et que j’obéis.

Précipitamment, Jérôme ferme le livre et s’apprête à sortir, mais au moment où il va quitter le salon, dans un murmure, comme il a parlé l’autre jour au roi, il prononce quelques mots :

– Sortir, tout de suite, vite, vite.

La porte fermée, Dominica ne discute pas. N’a-t-elle pas dit hier : C’est promis, je vous obéirai. Le grand capuchon est vraiment nécessaire et la protégera du brouillard.

– Friquet, en route ! Nous allons nous promener. Une grande promenade.

Friquet comprend, saute, aboie, si exubérant qu’il manque de renverser la cage des perruches. Dominica se fâche.

– Vilain chien. Mes pauvres petites, comme vous avez eu peur, et vous êtes pourtant bien assez malheureuses quand vous n’avez pas de soleil. Demain, le soleil reviendra, peut-être, alors vous serez contentes, vous bavarderez, vous

raconterez des histoires dans votre langage, comme vous en racontiez en France. Au revoir, mes jolies perruches bleues. À tout à l'heure !

Dominica prend le long couloir l'amenant au hall, puis elle descend le petit escalier ; le grand, le monumental, où chaque marche est un palier, ne sert qu'au roi. Chaque fois qu'Alex le monte ou le descend, il a avoué à Dominica qu'il se rendait compte de sa petite taille ; cet escalier n'a pas été construit pour un roi-enfant.

Dominica arrive à une porte dite de service, donnant près des écuries de Sa Majesté, porte gardée par un soldat qui se promène de long en large.

Comme elle le fait chaque jour, la fillette passe. Le soldat ne la voit même pas ; il lui tourne le dos au moment où elle sort.

Les fortifications. De chaque côté, un fossé très large, très profond, et derrière ce fossé encore des soldats. Le roi est bien gardé : les Boukanis ne peuvent passer.

Dominica suit les fortifications ; elle aime

cette promenade permise par maman. Cette indulgente maman comprend que souvent sa petite fille a assez du parc où dans chaque coin il y a des espions, gardes des jardins royaux, gardes sévères.

Ils ne permettent jamais à Dominica de cueillir une fleur, de marcher sur une pelouse ou dans certaines allées réservées au roi, et Friquet, surveillé autant que la petite fille, ne peut ni gratter, ni s'amuser avec une balle, ni courir après un corbeau, non pour le tuer, mais pour lui faire peur. Friquet sait qu'une baguette cinglante est toujours à la portée des gardiens. Aussi, parfois, il refuse la promenade dans les jardins royaux, s'assied dans une allée et ne veut plus avancer parce que, embusqués, les méchants sont là qui, très facilement et peut-être avec plaisir, lui feraient du mal, ainsi qu'à sa petite maîtresse.

Friquet aime beaucoup la promenade sur les fortifications, et malgré le vilain temps il court, il saute, il aboie, il est heureux d'être libre. Habituellement, Dominica joue avec lui, c'est une détente agréable, mais aujourd'hui Friquet

peut jeter aux pieds de la fillette les plus beaux morceaux de bois rencontrés, apporter les pierres les plus sympathiques, Dominica ne les ramasse pas ; elle va là où le roi lui a ordonné d'aller.

L'extrémité des fortifications, c'est très loin. Elle marche vite, pressée d'arriver, de descendre les trois marches et de trouver la porte. Comme tout cela est bizarre, et pourquoi Alex lui fait-il faire toutes ces choses ? Enfin, puisqu'elle a promis d'obéir au roi, elle obéira.

Voici l'extrémité des fortifications. Elle n'était jamais venue jusque-là, elle s'arrête et regarde. Tout le long des murs entourant le parc royal un large fossé a été creusé, un fossé où il y a une vilaine eau noire, boueuse, une eau stagnante qui sent mauvais. Si M^{me} Murriel était là, elle comprendrait pourquoi dans le parc et souvent dans le palais il y a des odeurs désagréables, peu bonnes à respirer.

Descendre trois marches. Dominica ne les voit pas. Il y a des buttes de terre recouvertes d'herbe. Peut-on appeler cela des marches ? Elles sont hautes, ces buttes, et paraissent avoir été faites

récemment. Il y en a trois ; c'est peut-être elles que le roi a désignées en soulignant le mot marche, trouvé dans le conte de la Princesse Églantine.

Pourquoi Alex n'a-t-il pas écrit ? A-t-il peur qu'un espion du chancelier intercepte sa lettre, ou n'en a-t-il pas eu le loisir ? Pendant son heure de lecture, il a dû chercher les mots expliquant à Dominica ce qu'elle devait faire. « Butte », probablement, n'existait pas dans le conte de la Princesse Églantine ; « marche » signifie la même chose. Alex a pensé que sa petite amie comprendrait.

Il faut descendre ces trois buttes recouvertes d'herbe et que l'humidité rend glissantes. Ce ne sera guère facile, et si Dominica faisait un faux pas, tombait, en dessous c'est le fossé avec l'eau noire et boueuse. Enfin, il faut obéir au roi.

S'arc-boutant sur ses jambes, Dominica commence à descendre la première pente de cette haute butte. Elle va doucement, prudemment, cherchant la place pour poser son pied. La terre est fraîchement remuée et cette butte n'est pas

solide.

Assez facilement, la première est descendue. Dominica se trouve sur une sorte de petit plateau caillouteux, et Friquet, d'un seul bond, la rejoint. Il y a encore deux descentes assez difficiles, et l'eau boueuse est proche ; si Dominica y tombait, elle est certaine qu'elle ne pourrait jamais en sortir, car la vase l'étoufferait. Il faut avoir du courage et ne pas regarder l'eau.

La deuxième butte semble plus facile. Déjà, Dominica s'est rendu compte qu'elle devait rejeter le buste en arrière pour maintenir son équilibre ; elle atteint une seconde plate-forme plus petite que la première et où, fiché dans la terre, il y a un crampon de fer. C'est probablement pour l'aider à descendre la troisième butte si raide, si droite, qu'aucun pied ne peut s'y poser. Il faut se servir du crampon de fer, c'est obligatoire.

Dominica ne veut pas avoir peur, mais pourtant l'ordre du roi est effrayant à exécuter. La petite fille ne pense pas, heureusement, que cet ordre, transmis d'une si bizarre façon par

Jérôme, peut ne pas venir du souverain. Non, elle a confiance. Jérôme, elle en est sûre, est un ami. Et puis, Alex ne l'a-t-il pas prévenue ?

Elle se met à genoux et ses mains saisissent le crampon de fer. Elle se penche pour voir si en dessous de cette troisième butte, la dernière, elle trouvera une petite plate-forme et la porte indiquée.

Elle n'aperçoit d'abord que le gouffre ; comme elle roulerait vite sur cette pente raide où rien ne la retiendrait !

Assis à côté d'elle, Friquet regarde aussi. Il n'a pas l'air de comprendre ce que sa maîtresse fait, à genoux, sur ce plateau où il y a si peu de place pour eux deux. Est-ce qu'on ne va pas continuer la promenade ? Il donne des signes d'impatience et se met à sentir la terre, puis à gratter de toutes ses forces autour du crampon.

Dominica se penche de nouveau. Le brouillard devient si épais que toutes les choses semblent recouvertes par un voile gris, épais ; c'est difficile de reconnaître un terrain. Pourtant elle croit bien, elle en est presque certaine, qu'en

dessous de la troisième butte, il y a encore une petite plate-forme. Allons, elle ne doit pas réfléchir, sans cela la peur, il faut bien l'avouer, va s'emparer d'elle et elle ne pourra plus rien faire.

Elle se retourne, cesse de regarder le vide, et les mains cramponnées à l'arc de fer, solidement ancré dans la terre, elle laisse glisser le long de ce talus son jeune corps souple. Ses pieds vont-ils rencontrer un terrain solide ou le vide ? Pourra-t-elle remonter facilement sur cette plate-forme qu'elle abandonne ? Que de points d'interrogation, si troublants !

Enfin, en tendant ses jambes autant que possible, elle sent un terrain solide sur lequel elle peut s'appuyer. Elle lâche d'abord une main, puis regarde, et, bien d'aplomb, lâche l'autre.

Elle est sur une plate-forme. Et la porte annoncée, où est-elle ? Elle ne voit qu'une muraille en pierres, et au bas de cette muraille, un soupirail ouvert, un soupirail où il faudrait se baisser, se faire toute petite, pour pouvoir y entrer. Est-ce cela la porte qu'il faudra refermer ?

Décidément, cette promenade qu'Alex lui a ordonné de faire est effrayante. Si on était deux ou trois, on pourrait s'imaginer qu'on joue aux Indiens. Poursuites, cachettes, prisonniers ; avec les juniors, à l'école, souvent on a joué à ce jeu, et chacun inventait des péripéties amusantes. Mais c'était en France ! En Rilésie, on ne joue pas, et Dominica est seule devant ce soupirail où il faut entrer. Seule, non. Où est Friquet ? Il est resté là-haut sur la deuxième plate-forme. Il regarde sa maîtresse et n'a pas du tout l'air de vouloir la rejoindre.

Dominica l'appelle. Friquet n'obéit pas. Sauter, c'est très haut, et puis cette autre plate-forme, située à pic sur le fossé rempli d'eau, n'est pas du tout agréable. Pourquoi y aller ? Il espère bien que Dominica va remonter et reprendre le chemin du retour. L'heure des gâteaux et du thé au citron est proche, thé qu'il a bien fallu accepter, puisque dans ce pays il n'y a que du lait condensé qu'il ne peut souffrir. Il faut rentrer au palais, l'estomac de Friquet le réclame.

– Friquet, viens, entends-tu. Vas-tu te décider

à obéir ? Crois-tu que cela m'amuse d'être ici, mais quand on a promis il faut tenir. Viens, mais viens donc.

Friquet aboie ; c'est sa manière de répondre. Il tourne autour de la plate-forme, remue sa queue, gratte la terre ; il essaie de faire comprendre ce qu'il veut : c'est sa maîtresse qui doit remonter, lui ne descendra pas.

Dominica s'impatiente. Jérôme n'a-t-il pas dit : tout de suite, vite, vite. Dominica perd un temps précieux. Elle saute, et sa main droite ressaisit de nouveau le crampon de fer, et la gauche attrape le collier de Friquet ; d'un geste vigoureux, elle l'entraîne vers la troisième plate-forme.

Furieux, le fox grogne, montre les dents, mais Dominica sait bien qu'il ne la mordra pas ; il se contente d'exprimer sa rage.

– Là, tu vois qu'il faut obéir quand j'ordonne. Maintenant, suis-moi, nous allons entrer dans un soupirail. Tu ne dois pas avoir peur, mon petit chien, nous sommes deux et nous trouverons bien le moyen d'en sortir.

Dominica parle pour se rassurer. Le soupirail ouvre sur un couloir sombre. Là-dedans, tout est noir, et la petite fille a horreur de la nuit ; longtemps, sa maman a dû laisser une veilleuse dans sa chambre, tant l'obscurité l'angoissait.

– Allons, viens, Friquet, le roi l'a dit. Pour une fois, il faut lui obéir.

Dominica plie son corps. Tête en avant, elle pénètre, par le soupirail, dans une galerie obscure. Mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle peut se redresser. La voûte s'élève et un homme, si grand qu'il soit, n'a pas besoin de se baisser. Friquet ne quitte pas sa maîtresse. Dominica le sent près de ses jambes. Il lui semble que le chien tremble. Qu'est-ce donc qui l'effraie ainsi ? Dans le conte de la Princesse Églantine, trois mots étaient deux fois soulignés : fermez la porte. Cette recommandation, la dernière, est la plus terrible de toutes. Fermer la porte, c'est rompre toute communication avec l'extérieur, c'est s'ensevelir vivante, c'est être seule dans cette galerie, seule avec Friquet.

– Maman !

Comme un tout petit enfant effrayé, Dominica appelle celle qui ne se doute pas de l'angoisse où est sa fille. Maman est peut-être un peu responsable de cette angoisse ; n'a-t-elle pas appris à Dominica à être avant tout loyale ? Dominica, sans réfléchir, a promis d'obéir. Pourtant, toute promesse mérite réflexion. Mais Dominica sait bien que même si elle avait réfléchi, elle aurait promis. Depuis qu'elle connaît Alex et qu'il est devenu son ami, elle ne lui a jamais vu faire quelque chose de mal. M. Florac disait de lui : « Cet élève n'a jamais un sentiment bas, il semble qu'il ne saurait commettre une mauvaise action. »

Dominica a confiance. Alex, qui a accepté, par devoir, d'être le roi dans le triste pays de Rilésie, ne peut lui avoir demandé de faire quelque chose de mal. Allons, il faut fermer la porte.

Avec énergie, Dominica pousse l'étrange porte du soupirail ; bois intérieurement, l'extérieur est revêtu de pierres ; de l'autre côté, quand la porte est fermée, nul ne doit se douter qu'il y en a une.

Tout est extrêmement bien arrangé pour qu'on ne sache jamais ce que la petite Française et Friquet sont devenus.

Le roi a dit : Vous attendrez. Dominica attendra. Alex enverra Jérôme la chercher. Jérôme sait où elle est. N'a-t-il pas dit : « Sortir tout de suite, vite, vite » ? Sans nul doute, Jérôme va venir.

Il fait froid dans cette galerie, et on y respire une odeur de cave. Est-ce que l'attente va être longue ?

Aussi impressionné que sa maîtresse, Friquet commence à se plaindre ; ses gémissements deviennent des hurlements qui retentissent dans la galerie, et un écho les renvoie. L'obscurité, les hurlements du chien, tout augmente l'angoisse de Dominica ; cette fois, la peur, une effroyable peur, s'empare d'elle ; elle ne peut plus réagir, elle s'abandonne, et si elle pensait que ses cris pussent être entendus, elle imiterait Friquet et appellerait au secours.

Mais qui donc songe à Dominica ! Maman la croit dans sa chambre occupée avec son

professeur de latin et ne se doute pas que sa petite fille est en danger, car Dominica est en danger. Si personne ne vient, elle sait qu'elle sera incapable de rouvrir cette porte qui, d'un seul coup, s'est fermée comme si quelque mécanisme entrerait en jeu.

Fatiguée d'être debout – ses jambes semblent ne plus pouvoir la porter – Dominica se laisse tomber par terre. Elle pleure, elle sanglote et appelle :

– Maman, maman !

Hélas ! maman ne peut l'entendre.

Pourquoi est-elle venue ? Pourquoi a-t-elle obéi au roi ? Pourquoi n'a-t-elle pas demandé à Jérôme des explications ? Il n'y avait personne dans le salon, personne, mais Alex lui a dit dernièrement de se méfier des paroles qu'elle prononçait, car tous les murs du palais avaient des oreilles. Elle s'est méfiée, et même à sa maman elle n'a pas raconté les événements de la semaine dernière. Jérôme avait conseillé de ne pas ennuyer M^{me} Murriel, si fatiguée par la tâche acceptée.

Dominica a peut-être eu tort d’écouter Jérôme, mais Alex et elle, depuis quelque temps, ont pris l’habitude de consulter Jérôme pour tout ce qu’ils font. Ont-ils eu raison ? Ont-ils eu tort ? Abandonnée dans cette galerie, étranglée par l’angoisse, Dominica est toute prête à trouver qu’ils ont eu tort.

Pauvre petite fille, courbée vers la terre, secouée par de douloureux sanglots, près de ce chien qui hurle, ensevelie sous sa grosse pèlerine, elle n’est plus qu’une enfant perdue. Personne, elle en est sûre, ne viendra la chercher. C’est fini, elle ne reverra jamais sa maman, ni Alex, elle ne sortira plus de cette galerie, elle va mourir de froid, de faim, abandonnée par tous, abandonnée !

– Dominica ! Friquet !

L’écho renvoie plusieurs fois ces deux noms. Dominica se redresse, n’étant pas sûre de les avoir entendus.

Depuis combien de temps est-elle là ? La fièvre, sans doute, s’est emparée d’elle et il lui a semblé qu’Alex l’appelait, ainsi que son chien.

Friquet a-t-il entendu aussi ? Il ne hurle plus et semble écouter.

– Dominica ! Friquet !

C'est la voix du roi ! Aucun doute n'est possible, mais la voix est encore bien lointaine. Dominica se redresse, elle se met debout et, n'ayant pas de mouchoir, essuie avec un coin de sa pèlerine son visage tout mouillé. Le roi ne devra jamais savoir qu'elle a pleuré, qu'elle a douté et qu'elle s'est crue abandonnée par tous, même par Alex.

Friquet a entendu son nom. Flairant l'air plusieurs fois de suite, il s'élançe dans la galerie obscure vers celui qui vient.

– Dominica, Dominica !

Cette fois, Alex est là, et avec lui la lumière. Jérôme tient une lanterne qui éclaire toute la pièce où, pendant une heure, la pauvre Dominica a attendu. Le roi est vêtu de la même pèlerine que la fillette.

– Alex ! ah ! quel bonheur de vous voir. Et elle ajoute : Je commençais à m'inquiéter.

Jérôme intervient :

– Sire, dépêchons-nous, suivez-moi, je vous éclaire. Dans une demi-heure, il faut avoir quitté la ville.

– En route, Dominica !

Le roi prend la main de son amie et l'entraîne dans la galerie. Tous deux marchent derrière Jérôme et la lumière. Friquet suit. Avec quel plaisir Dominica tient la main d'Alex. Maintenant, elle ne le quittera plus. Elle s'abandonne d'abord à la joie ; elle n'est plus seule ; elle a retrouvé son ami ; elle est heureuse d'avoir obéi, malgré toutes les difficultés, oui, elle est vraiment très heureuse et si elle ne parle pas, c'est qu'elle savoure son bonheur.

Rassurée, elle pense à ce que Jérôme a dit tout à l'heure. Ils partent tous les trois, mais où vont-ils aller et comment se fait-il que les officiers d'ordonnance ne soient pas là ? Dominica a lu de belles histoires, de très belles histoires où des rois prisonniers s'évadent. La Princesse Églantine était enfermée dans une tour par sa méchante belle-mère, et c'est un puissant seigneur, déguisé

en douanier, qui l'a fait évader. Est-ce qu'on s'évade de Rilésie ? Est-ce possible ? Le roi veut-il jouer un bon tour au chancelier ?

– Alex, – ici on n'est plus au palais, Sire est relégué – Alex, où allons-nous ?

Jérôme court et les enfants l'imitent ; essoufflé, le roi répond :

– À l'école, Dominica, je vous expliquerai.

À l'école, c'est impossible. La petite fille n'a pas compris. Elle répète tout en courant :

– À l'école, mais à quelle école ?

Et Alex, gaiement, répond :

– Pour moi, il n'y en a qu'une !

Jérôme se retourne et dit :

– Nous avons cinq minutes de retard, il faut les rattraper.

Et voici qu'il se met à courir de toutes ses forces et, comme il a de grandes jambes, Dominica et Alex ne le suivent qu'en se donnant beaucoup de mal, et il ne peut plus être question de parler. La galerie semble sans fin. Il y a déjà

un long moment que cette course dure. Tout à coup, Jérôme s'arrête.

– Attention, dit-il, j'écoute.

Alex et Dominica profitent de cette courte halte pour respirer profondément ; ils ont bien couru, et dans ce couloir où l'air est rare et lourd, la course était pénible.

Jérôme s'est jeté par terre et, l'oreille collée contre le sol, il écoute.

– Rien, dit-il, allons.

Il se relève, éclaire la muraille de droite et introduit une longue clé dans un imperceptible trou. Une porte s'ouvre. Alex et Dominica reçoivent en pleine figure une bouffée d'air pur, joliment agréable à respirer.

Le jour paraît, mais c'est un triste jour, car un brouillard opaque empêche de voir à quelques mètres devant soi.

– Quel beau temps ! s'écrie Jérôme. Tout est avec nous.

Quel beau temps ! Dominica n'en revient pas. Mais aujourd'hui ce qui se passe est si bizarre

qu'elle renonce à comprendre. Ce qu'elle sait, c'est qu'actuellement ils se trouvent dans la campagne, au milieu d'un champ, loin de la ville. Aucun bruit ne se fait entendre.

– À droite, s'écrie Jérôme, nous allons longer la barrière et dans quelques minutes nous serons arrivés. Vous devez être fatiguée, mademoiselle Dominica ?

– Un peu, répond la jeune fille. Mais où allons-nous ?

– Sa Majesté vous le dira.

Alex marche à côté de Dominica et, comme son amie, il a une grosse pèlerine. On dirait que Jérôme accompagne deux petites filles.

– J'entends le bruit d'un moteur, s'écrie Alex d'une voix joyeuse.

– Quel moteur ? demande Dominica.

– Celui de l'avion qui nous emmène en France, à l'école, comprenez-vous, Dominica. Nous sommes aujourd'hui le 16 juin, jour fixé par Monsieur le chancelier pour le départ de Sa Majesté Alex V. Sa Majesté part pour apprendre

au chancelier que toute parole doit être tenue.

– Vous partez, dit Dominica effrayée, ne pouvant réaliser ce qu’elle entend.

– Oui, je pars, et vous aussi, Dominica, et Friquet, et les perruches que Jérôme a enfermées dans une petite boîte qu’il porte depuis notre départ. Jérôme ne voulait pas laisser vos jolies bêtes. Jérôme, notre pilote, emmène tout ce monde en France.

Dominica s’arrête et répète :

– Nous partons ; mais non, ce n’est pas possible. Et dans un sanglot, elle ajoute : Maman, je ne veux pas la quitter.

Alex reprend la main de son amie et l’entraîne :

– Rassurez-vous, Dominica, Jérôme a tout arrangé. M^{me} Murriel a quitté ce matin, en auto, le palais, mais elle n’allait pas visiter, comme le chancelier le lui avait demandé, des écoles. La voiture l’a conduite à une gare frontière. Un ami de Jérôme l’a mise dans le train. En ce moment elle s’en va, elle aussi, vers la France.

– Alex, c’est un trop beau conte, il va mal finir.

– Non, tout finira bien, voici l’avion.

Du brouillard une masse énorme surgit ; les moteurs ronflent, tout est prêt. Dans une petite carlingue, Jérôme fait entrer le roi, Dominica, Friquet, et pose par terre la boîte contenant les perruches, puis enfilant une combinaison de cuir qu’un mécanicien lui apporte, il monte à son tour et, d’un ton bref, crie :

– Enlevez les cales ! Départ ! Et, s’adressant aux enfants, il ajoute : Il y a un petit paquet de gâteaux sous les sièges. Demain, vous déjeunerez en France.

Effrayée, Dominica ne sait plus si elle vit ou rêve, mais elle sent que le grand oiseau bondit, se cabre et monte. Il l’emmène dans cette ouate grise empêchant de voir toutes choses. Elle a fermé les yeux, saisi les mains d’Alex et s’y cramponne.

– Vous avez peur ? demande le roi. Pauvre Dominica, depuis deux heures on vous a fait faire

tant de choses et vous avez si bien obéi.

– J’avais promis.

– Oui, mais promesse difficile à tenir. Jérôme craignait que vous ne trouviez pas les trois marches, des buttes d’herbe particulièrement glissantes, paraît-il.

– Oui, la descente a été pénible, mais l’attente, dans le couloir, porte fermée, c’est ce qui a été le plus terrible.

– Pauvre Dominica, vous ne saviez rien. Qu’avez-vous dû penser ?

– Je ne sais plus.

Jamais Dominica n’avouera qu’elle a pu croire qu’Alex l’abandonnait.

Rieur, le roi reprend :

– Dominica, vous savez que j’ai la migraine...

– Votre migraine hebdomadaire ?

– Oui, en ce moment, je suis au palais, dans ma chambre, gardé par le valet de pied remplaçant Jérôme dont c’est le jour de repos. J’ai le droit de dormir. Volets, fenêtres, rideaux

sont fermés jusqu'à six heures, heure où mon médecin viendra, accompagné par le chancelier, pour se rendre compte de mon état de santé et faire cesser ces migraines qui, une fois par semaine, m'empêchent d'écouter les discours du chancelier. À six heures, Dominica, nous aurons franchi la frontière, comprenez-vous, nous serons libres, libres ! Le chancelier pourra donner des ordres, je ne les entendrai pas et les Boukanis qui, prétend-il, veulent se débarrasser de moi, pourront tout à leur aise entrer dans le palais. Le roi n'est plus là, le roi est en France, gardé par des amis, et ses amis remplaceront les officiers d'ordonnance, les soldats, et toute la police de Rilésie qui, jour et nuit, veillaient sur ma précieuse personne.

Dominica apprend tant de choses qu'elle oublie complètement où elle est, et pourtant elle voyage, pour la première fois, dans le ciel, emportée par un oiseau. Le bruit du moteur lui rappelle l'extraordinaire aventure qu'elle est en train de vivre ; le balancement n'est pas désagréable et elle n'éprouve aucun malaise.

– Alex, demande-t-elle, mais que va dire le chancelier ?

– Cela m'est parfaitement égal. Je lui ai laissé une lettre explicative ; il comprendra qu'on ne fait pas à un petit roi de douze ans, comme il dit, des promesses.

– Pauvre roi !

– Vous avez raison, Dominica, il faut plaindre ce roi qui n'a rien pu faire. Le peuple est aussi malheureux et mécontent que sous le précédent règne. Était-ce utile que je reste en Rilésie, puisque cela permettait au chancelier de gouverner et de faire en mon nom du mal à tous. Il rançonne les paysans, leur vole le produit de leurs récoltes, oblige les ouvriers à travailler quatorze heures par jour pour un prix dérisoire. Il malmène les femmes, enlevant leurs enfants pour les diriger comme il l'entend ; il ne s'occupe ni des pauvres, ni des malades, prépare des lois qui rendront la misère encore plus grande. C'est un démon sur la terre !

– Alex, Alex, mais qu'est-ce qui vous a appris tout cela ?

– Jérôme. Jérôme m'a instruit de ce que le chancelier faisait dans ce royaume prétendu mien et de tout ce qu'il me cachait.

– C'est bien la vérité que Jérôme vous a dite ?

– Mais, Dominica, Jérôme est un ami, un vrai. C'est lui qui a préparé notre évasion ; sans Jérôme, je serais encore au palais, prisonnier du chancelier. Il a deviné que je ne m'en irais pas seul ; il a pensé à vous, à votre maman, à Friquet, aux perruches. Dominica, vous ne pouvez savoir ce qu'il a été gentil.

– Je comprends, Alex, mais si le chancelier apprend tout ce qu'il a fait, quelle punition réserve-t-il au pauvre Jérôme ?

– N'ayez aucune crainte, Jérôme ne nous quittera pas.

– La frontière, Sire.

De quelle voix triomphante le pilote a lancé ces paroles. Le roi, maintenant, est à l'abri de toutes représailles. Dans cinq heures, si l'avion continue à marcher aussi vite, on survolera la France.

Le brouillard a disparu. C'est dans un ciel clair que l'oiseau avance, emportant les deux enfants vers leur destinée. Cet oiseau n'a pour se maintenir dans l'air que deux ailes et deux moteurs. Il faudrait si peu de chose pour que ces moteurs s'arrêtent, et l'arrêt c'est la catastrophe, la chute, l'accident dont on ne sort pas vivant. Jérôme, le serviteur dévoué, Jérôme, l'homme qui a renseigné le roi, se rend-il compte de la responsabilité effroyable qu'il a assumée ?

Enlever à un pays bouleversé par des révolutions son roi, ce roi qu'un peuple commençait à aimer, c'est peut-être provoquer la révolte, c'est laisser le chancelier maître en Rilésie.

La frontière, pour Jérôme, c'est la réussite d'un plan d'une audace inouïe ; la frontière, c'est pour Alex la liberté ; la frontière, pour Dominica, c'est la route vers son pays où elle retrouvera sa maman, son oncle, sa tante, l'école, tout ce qui faisait son bonheur. Maintenant, elle n'a plus peur, plus peur du tout, elle est bien dans cet avion, près de son camarade, son ami, qui va

peut-être, lui aussi, tout simplement, redevenir un élève de l'école, un junior.

– Alex, dit-elle, est-ce que vous êtes toujours un roi ?

– Je voudrais bien ne plus l'être, mais cela ne dépend pas de moi.

– De qui donc ?

– Du chancelier d'abord. Que va-t-il faire ? Que décidera-t-il ?

– N'y pensons plus, notre voyage est un joli voyage, aucun malaise ; seulement, Alex, j'ai faim.

– Des petits gâteaux, a dit Jérôme, sont sous les sièges ; les voici.

Gâteaux secs et nourrissants sont dévorés par les enfants, et ce goûter, dans l'avion, est très amusant. Rassurée, Dominica avoue :

– J'ai très envie de dormir. Si on dormait un peu, le temps passerait plus vite et nous nous réveillerions en France. Quel beau réveil !

– Dormez, Dominica ; moi, je n'ai pas

sommeil.

– Tant pis pour vous, Alex, répond la jeune fille, ce balancement est si agréable.

Dominica appuie sa tête contre le dossier du siège ; le roi l'entoure de sa grande cape pareille à la sienne, cape qui lui a permis de sortir du palais sans être remarqué.

– Vous n'avez pas froid ? demande-t-il gentiment.

– Non, je suis très bien.

Elle murmure encore : « Donnez de l'air aux perruches, maman, la France !... » et elle s'endort.

Un long moment, Alex la regarde, envahi par des sentiments très différents. D'abord, il est fier de ne pas avoir envie de dormir et de pouvoir veiller sur le sommeil de Dominica. Avec quel soin il la recouvre dès que la grande pèlerine se déplace. Il aime Dominica, et il l'admire. Comme elle a été vaillante la petite Française, pour obéir au roi. Parce qu'elle avait promis, elle a fait tout ce qu'il lui a demandé de faire. Jamais, qu'il reste

roi ou qu'il ne le soit plus, il ne pourra se séparer de Dominica ; toujours elle vivra près de lui, et à eux deux ils feront de belles choses. Mais peut-on faire de belles choses quand on est roi. Actuellement cela lui semble impossible : le chancelier, les ministres, tous ces hommes barrent la route sur laquelle il voudrait s'engager.

« Être un bon, un grand roi, comme saint Louis », a dit Dominica un jour, ce serait beau, très beau. Mais est-ce réalisable ? Alex doute. Quand on a douze ans, on ne peut renverser les barrières. Mais Alex n'aura pas toujours douze ans.

Les perruches réclament de l'air. Alex fait de petits trous dans le papier entourant la boîte où Jérôme les a mises. À ses pieds, Friquet dort, aussi paisible que s'il était dans le salon du palais.

Ce premier voyage en avion, tant désiré, ce voyage dont Alex et Dominica parlaient comme d'une belle histoire qu'ils ne vivraient jamais. voici qu'ils le font, et Dominica, fatiguée par tant d'émotions, n'en profite pas ; Alex croit, oui il

croit, qu'il va s'endormir tout comme elle.

Le balancement augmente et vous berce ; il est difficile de résister. Alex appuie sa tête, lui aussi, sur le dossier de son siège et ferme les yeux pour se reposer quelques instants seulement. Le vent souffle et fait vibrer les ailes, le vent murmure, siffle, hurle, étrange berceuse, douce et violente ; elle endort Alex V, roi de Rilésie, comme elle a endormi Dominica, la petite Française.

*

Un atterrissage dur, un choc, jette les deux enfants l'un contre l'autre et les éveille. Le premier, Alex se dresse. Où est-il ? Que fait-il, enfermé dans cette petite boîte ? Sa chambre du palais, Jérôme, tout a disparu. Dominica est là, et, tout comme lui, elle ne se rend pas compte et frotte ses yeux avec énergie pour voir clair.

– Sire, nous sommes arrivés. N'êtes-vous pas trop fatigué ? Cette nuit, le vent était dur.

Cette voix vibrante, triomphante, si différente

de celle que Jérôme avait en Rilésie, rappelle à Alex son évasion. Il s'est évadé de son pays où il était le prisonnier du chancelier.

Moteur arrêté, le pilote descend et il ouvre la porte de la carlingue. Le premier qui saute, c'est Friquet ; il n'en peut plus d'être enfermé dans cette boîte, et il retrouve avec plaisir la terre solide, une terre qu'on peut gratter. Alex suit, très étourdi. Tout tourne autour de lui et il se cramponne au bras de Jérôme.

– Où sommes-nous ? demande-t-il.

– En France, près de Versailles, à dix kilomètres de l'école. Sire, une auto va vous y conduire.

Dominica paraît à son tour, tenant la boîte où sont les perruches, une Dominica très éveillée.

– Bonjour, Jérôme. J'ai joliment bien dormi dans votre avion ! Et vous, pauvre pilote, toute la nuit vous avez piloté. C'est vous qui devez être fatigué !

– Non, Mademoiselle, quand on réussit on ne se rend pas compte de sa fatigue.

– Et vous avez réussi, Jérôme. Je pense avec plaisir à la tête que doit faire en ce moment Son Excellence le chancelier.

– J’espère, reprend gravement Alex, que sa colère ne le rendra pas trop méchant. L’évasion n’a été préparée que par Jérôme et moi, je le lui ai bien dit dans ma lettre. Pourvu qu’il me croie !

– Il vous croira, Alex ; il sait bien, lui, le menteur, que vous ne mentez jamais. Ne pensez plus au chancelier, regardez la belle prairie où nous sommes, il n’y a qu’en France qu’on trouve des prairies pareilles. Respirez, Alex. Ne trouvez-vous pas que l’air de France sent joliment bon ? Autour de ces buissons se cache, c’est certain, du chèvrefeuille.

– Nous ne le chercherons pas, Mademoiselle, répond Jérôme, il faut achever notre voyage. Je vais vous conduire à l’école.

– Il faut donc toujours se presser. Ah ! c’est fatigant. Nous ne sommes pourtant plus en Rilésie !

– C’est exact, Mademoiselle, mais je suis très

désireux d'arriver au plus vite à l'école.

– Moi aussi. Mais il ne faut pas que la belle aventure s'achève trop rapidement, ce serait dommage.

Et, en regardant l'avion, elle ajoute :

– Au début du voyage j'ai eu très peur ; après je n'ai plus pensé au danger : j'avais confiance en notre pilote.

– En route, Mademoiselle Dominica.

Jérôme sort de la prairie et se dirige vers un petit hangar que les enfants n'avaient pas aperçu. Il en ouvre la porte, une auto est là, et rapidement il la sort du garage.

– Montez, Sire ; montez, Mademoiselle.

Dominica ne discute pas, mais aujourd'hui, où elle n'est pas ahurie par les événements, elle se rend compte que Jérôme ne parle plus à Alex comme il lui parlait dans le palais royal. Il ne dit plus : Si Sa Majesté désire, Sa Majesté veut-elle monter ? Sa Majesté, etc... etc..., non, il parle comme les personnages de la Cour parlaient au roi. Sire, montez, mais c'est un ordre ! Et nul

autre que le chancelier n'avait le droit de parler ainsi.

En Rilésie, Dominica a eu un professeur imposé par le chancelier, et ce professeur lui a appris tout ce qu'il fallait faire à la Cour, et comment on devait parler à Sa très gracieuse Majesté Alex V ; elle n'a pas oublié et s'étonne que Jérôme, loin de Rilésie, soit si différent.

Elle le regarde avec attention, et physiquement, elle ne le reconnaît pas. Dans cette combinaison de cuir noir, si différente de la livrée qu'il portait, il apparaît grand, mince, très élégant. Il a enlevé son casque d'aviateur, et ses cheveux n'étant plus collés par cette graisse brune que tous les Rilésiens mettent, ses cheveux, éparpillés par le vent, ont une couleur qu'elle ne leur a jamais vue ; ils sont presque aussi blonds que ceux d'Alex, et là-bas, dans le palais, ils étaient noirs. Et la voix douce, discrète, la voix qui, parfois, n'était qu'un murmure, qu'est-elle devenue ? Cette voix, maintenant, est claire, vibrante, elle ordonne et on obéit malgré soi. Ah ! comme tout cela est étrange, et pourquoi Jérôme,

dans le palais royal, était-il si différent ?

Tant de choses troublent Dominica que, dans cette voiture l'emmenant vers l'école, le paradis, elle n'est pas aussi heureuse qu'elle l'aurait cru. Maman est arrivée, Alex l'affirme ; maman attend sa petite fille. Mais ne grondera-t-elle pas !

Alex aussi est silencieux. L'année vécue en Rilésie, longue et triste, l'a changé. Il n'est plus le petit garçon insouciant, heureux de se bien porter après avoir été si longtemps malade, qu'il était l'an passé ; pendant douze mois il a été roi, roi d'un pays, le sien, où celui qui gouverne à sa place ne se soucie du peuple que pour exiger de lui qu'il paie les impôts. En son nom, tous les jours le chancelier donne les ordres les plus cruels : il fait poursuivre les débiteurs, emprisonner ceux qui lui résistent, et si sa police avait réussi à arrêter les chefs Boukanis, qu'en aurait-il fait ?

Heureusement que la police n'a jamais pu les saisir. Ils étaient pourtant bien traqués, les malheureux. Le chancelier a des espions partout, mais au moment où, au conseil, on annonçait leur

arrestation imminente, quand tous les ministres se réjouissaient, on apprenait qu'à la dernière minute, miraculeusement, ils s'échappaient. Qui donc les protégeait ainsi ? Qui donc réussissait toujours à les sauver ? Le ministre de la Justice, le grand chef de la police, n'y comprenaient rien, et le roi devait écouter leurs explications, accepter leurs excuses, alors qu'il avait toujours envie de les féliciter de leur maladresse.

Dans cette voiture, Alex pense à l'année vécue en Rilésie, cette année où il avait espéré pouvoir faire de belles choses et qui se résume en quelques mots : discussions avec le chancelier. Il fallait bien s'en rendre compte, un petit roi de douze ans ne peut rien faire. Il expliquera tout cela à M. Florac ; il lui dira que, comme il le lui avait promis, il a essayé de faire son devoir, mais il n'a pas pu, on ne lui a pas permis d'apprendre le métier de roi.

Jérôme, ce Jérôme toujours pressé, comme dit Dominica, conduit l'auto à une allure vertigineuse : cent à l'heure au moins. On traverse la forêt entourant Versailles, et Jérôme

n'hésite pas sur les routes à prendre ; il connaît donc les routes de France ? Il est extraordinaire et mystérieux, ce Jérôme !

Le pavillon de chasse apparaît ; la grande pelouse où les élèves jouent au ballon. Dominica ne peut plus rester silencieuse.

– Alex, crie-t-elle, voici l'école. Est-ce possible ! Et hier nous étions en Rilesie ! Regardez ce ciel bleu, ce soleil ! C'est trop beau, tous les rosiers vont être en fleur. Friquet, tu te reconnais, toi aussi. Alex, je suis heureuse. Maman sera là, n'est-ce pas ?

– Elle a dû arriver ce matin, une heure avant nous, Jérôme me l'a affirmé.

– Et tout ce que Jérôme affirme est exact.

– Oui, Dominica. C'est un serviteur si dévoué, j'éprouve pour lui tant de reconnaissance.

– Je comprends, Alex ; mais est-ce un serviteur ?

– Que voulez-vous dire ?

Dominica ne répond pas. Devant la grille de l'école, l'auto s'est arrêtée. Elle ouvre la portière,

la grille, mais au moment où elle va entrer, elle se retourne vers Alex et lui dit :

– Venez avec moi, j’ai peur d’avoir fait de la peine à maman.

– Ne craignez rien, Dominica, c’est moi le coupable. J’ai exigé que vous quittiez le palais sans en parler à personne. Et il ajoute tristement : En Rilésie, j’étais le roi, et il fallait bien m’obéir.

– Alex, dit Dominica en entraînant son ami, ne soyez pas inquiet, Si je suis grondée, je l’accepterai, car je crois bien, tout de même, que je le mérite un peu.

Lentement, non pas en héros d’une belle aventure, les enfants se dirigent vers la maison. Friquet les a précédés et, par ses jappements, annonce l’arrivée du jeune souverain et de sa petite amie.

C’est l’heure de l’étude, les élèves travaillent ; personne ne se préoccupe des cris de Friquet. Devant le perron, Dominica demande encore :

– Maman est là, Alex, maman est arrivée ? Tous les deux ensemble, ils ne veulent pas se

quitter, montent les marches et pénètrent dans le hall. La grande salle est vide, si fleurie, si pleine de soleil qu'il semble qu'ici rien de triste ne peut arriver. À droite, il y a le bureau du directeur où, à cette heure, M. Florac doit être. C'est là qu'il faut aller, c'est devant lui qu'ils doivent se présenter. Juge impartial, il absoudra ou condamnera. C'est lui qui a rappelé, il y a un an, à Alex, son devoir.

Devant la porte, les enfants hésitent encore. Alex n'est plus qu'un élève craignant les reproches de son maître. Il dit :

– Toquez, Dominica.

Et la fillette obéit.

– Entrez.

Permission accordée, il faut ouvrir la porte. C'est Dominica qui, la première, se décide ; la situation n'est pas drôle, la terrible inquiétude concernant sa maman l'opprime. Si M^{me} Murriel est arrivée à bon port, ayant quitté sans ennui l'affreuse Rilésie, qu'importe toute autre chose. Dominica peut être grondée, elle écoutera avec

humilité ; punie, elle acceptera. Tout ce qu'on lui imposera deviendra agréable si maman est là.

La porte est ouverte. Devant son bureau, M. Florac. Il ne s'attendait certainement pas à voir les enfants. Vivement, il se dresse :

– Sire ! Sire ! s'écrie-t-il ; Alex, Dominica, mais où étiez-vous ?

– En avion, répond le roi.

– Mais comment vous ont-ils enlevés ? Ne vous ont-ils pas maltraités ? Pourquoi vous amènent-ils ici ?

– Qui ? demande Alex stupéfait.

– Les Boukanis.

– Mais nous n'étions pas avec eux.

– Comment, vous n'étiez pas avec eux ?

– Non, j'ai quitté hier le palais royal à trois heures. Dominica m'a rejoint, et par des souterrains nous avons gagné un terrain où un avion nous attendait. Jérôme, le chef du personnel, nous accompagnait ; les Boukanis, soyez certain, n'étaient pas avec nous.

– Je ne comprends plus ! C’est vous qui, volontairement, avez quitté le palais ? Et Dominica est partie avec vous. Mais ma sœur, ta maman, Dominica, n’a pas été prévenue de ce départ ?

Les yeux de la petite fille s’emplissent de larmes et elle crie son inquiétude :

– Maman est-elle arrivée ?

M. Florac ne répond pas. Il regarde sévèrement les enfants. Qu’ont-ils fait tous les deux ? Qui leur a donné l’idée de s’évader ? Qui les a aidés ? Les Boukanis peut-être ; mais s’ils avaient eu le roi en leur possession, ils ne l’auraient pas rendu. M. Florac ne comprend pas.

Ce matin, les journaux ont appris à tous les pays du monde que le roi Alex V avait été enlevé de son palais par les Boukanis, et que l’on ne savait où ces audacieux révolutionnaires l’avaient emmené. Toutes les frontières ont été alertées, toutes les gares sont surveillées et bien des peuples s’intéressent au sort de cet enfant-roi disparu.

Il faut qu'Alex parle, raconte, explique dans les plus petits détails ce qui s'est passé. M. Florac comprendra peut-être pourquoi on a ramené à l'école le roi de Rilésie.

– Maman, supplie Dominica, maman, où est-elle ? Mon oncle, si vous savez quelque chose, répondez-moi.

M. Florac regarde sa nièce. Et le petit visage pâle dit si bien l'angoisse de la fillette qu'il la juge assez punie.

– Ta maman est arrivée à Paris il y a deux heures. Actuellement elle est à l'Ambassade de Rilésie pour tâcher d'avoir des nouvelles de sa fille et du roi ; son inquiétude est grande.

Ah ! que Dominica est heureuse. Immédiatement elle retrouve sa gaieté.

– Mon oncle, téléphonez tout de suite à l'Ambassade. Dites à maman que nous sommes ici, qu'elle vienne bien vite ; j'ai tant envie de l'embrasser.

– Non, Dominica, je ne téléphonerai pas. Il faut être prudent. Doit-on savoir, à l'Ambassade,

que le roi de Rilésie est ici ?

– Que se passe-t-il donc ? demande Alex.

– Votre pays, Sire, est en pleine révolution ! .

– Mais c’est une erreur. J’ai quitté hier la Rilésie à trois heures ; le chancelier faisait sa sieste, les soldats au palais étaient à leur poste et la ville, enfouie dans le brouillard, semblait dormir.

– Sire, à six heures, le chancelier s’est aperçu que vous n’étiez pas dans votre appartement ni dans le parc. Le palais a été fouillé et on a été obligé de constater votre disparition. Le chancelier a prévenu immédiatement la police de votre royaume ; les agents sont arrivés pour recevoir ses ordres, mais la première chose qu’ils ont faite a été de s’emparer du chancelier et de le mettre en prison.

– Bravo ! crie Dominica, il le mérite !

– Ces agents, ajoute M. Florac, étaient des Boukanis. Pendant qu’ils s’emparaient du chancelier, d’autres arrêtaient les ministres ; et maintenant, dans votre royaume sans roi, les

Boukanis sont maîtres. Vous, Alex V, qu'étiez-vous devenu ? Où les chefs de la révolution vous avaient-ils emmené ? Allaient-ils vous faire disparaître pour toujours ? À l'école, Sire, nous étions bien inquiets, et M^{me} Murriel se demandait avec angoisse où était sa fille.

– Ne l'avait-on pas prévenue de notre départ ? Jérôme me l'a affirmé.

– On lui a dit : « La révolution en Rilésie est imminente. Partez vite en France. M^{lle} Dominica vous y retrouvera. » Où et comment ? Elle ne voulait pas partir. On l'a mise de force dans un compartiment qu'on a fermé à clé, et ce n'est qu'à la frontière française qu'elle a pu se faire ouvrir ; elle était trop loin de Rilésie pour retourner chercher Dominica. Dès son arrivée à Paris, elle a été à l'Ambassade ; elle y a appris ce que je viens de vous raconter.

Alex se tait et réfléchit. En quelques heures, dans son pays, tout a-t-il pu changer ainsi ? Les Boukanis sont maîtres ; alors lui, Alex V, est-il encore roi ?

– Monsieur Florac, demande-t-il, pouvez-vous

m'expliquer ce que veulent au juste les Boukanis ? Seront-ils bon pour mon peuple, faut-il les laisser être les maîtres ?

– Ils sont installés dans le palais royal. Que voulez-vous faire maintenant ?

– Si vous pensez que c'est mon devoir de repartir, je m'en irai ; la voiture est devant la porte, l'avion dans le champ, le pilote est avec nous. Cette nuit je peux être en Rilésie. Je ferai, Monsieur, ce que vous me direz de faire, je ne veux pas abandonner mon pays s'il est en danger.

M. Florac sourit, et son sourire est heureux. Il y a deux ans, Alex est arrivé à l'école malade, faible, sans volonté, s'occupant seulement de sa santé, toute autre chose paraissait lui être indifférent. Leçons, conversations, exemples et affection ont transformé ce gamin débile en un petit roi comprenant que malgré sa jeunesse il a des devoirs sacrés envers un peuple dont il doit devenir le chef ; car tout peuple a besoin d'un chef. M. Florac est fier de son élève.

– M^{me} Murriel, reprend-il, téléphonera à dix heures de l'Ambassade ; attendons les dernières

nouvelles et nous déciderons ce que vous devez faire. La situation est grave, il faut être prudent, vous ne pouvez devenir le prisonnier des Boukanis.

– Monsieur Florac, le chancelier, je vous l'avoue, me semblait plus redoutable que les Boukanis, j'ai toujours eu l'impression que le chancelier me détestait.

– Alors, s'écrie Dominica, réjouissez-vous, Alex, puisqu'il est en prison ! Moi, je suis bien contente de penser que Son Excellence est entre quatre murs et qu'il ne fera plus de mal à personne ! Mon oncle, ajoute-t-elle, peut-on vous avouer que nous avons très faim ; depuis hier, sauf quelques petits gâteaux croqués dans l'avion, nous n'avons rien mangé et Jérôme ne connaît pas l'école ; il faudrait bien s'en occuper.

– Je vais vous faire apporter à déjeuner dans mon bureau, il ne faut pas encore que les élèves apprennent l'arrivée d'Alex. Vous, Dominica, cela n'a pas d'importance. Allez chercher Jérôme, je serai très heureux de connaître ce dévoué serviteur.

Dominica sort du bureau et, en traversant le hall, dans une glace, elle aperçoit son visage, un visage qui n'est pas net ; des taches noires l'enlaidissent. Que lui est-il donc arrivé ?

L'avion, ce n'est pas comme dans un train, il n'y a aucune poussière. Elle se souvient et comprend d'où viennent ces traces noires. Dans le souterrain, dans cet affreux souterrain où elle a eu si peur, elle a pleuré. Puis quand elle a entendu la voix du roi, cette voix que l'écho lui apportait, elle a voulu essuyer ses larmes et naturellement, comme dirait sa maman, elle n'avait pas de mouchoir. La pèlerine, cette grosse pèlerine restée dans l'auto, a déteint sur son visage.

Dominica entre dans la salle de douches et lave figure et mains, puis elle arrange un peu sa perruque bouclée dans tous les sens ; ainsi elle est présentable et peut rencontrer sans crainte les juniors.

En courant, elle traverse le hall. C'est agréable de courir, depuis hier elle est restée si tranquille ! Elle franchit le jardin à la même allure, il faut se dépêcher, maman peut téléphoner. Elle est

certaine que ce pauvre Jérôme attend patiemment dans l'auto les ordres du roi ; toute la nuit il a piloté, lui aussi doit avoir faim.

Dominica ouvre la grille. Elle ne voit pas l'auto. Qu'est-elle devenue ? et Jérôme ? Les deux ont disparu ! Impatient, Jérôme a dû conduire l'auto au garage. Se croit-il oublié, lui qui a tant fait pour le roi ? Dominica va aller le retrouver et lui expliquer cet oubli involontaire ; des événements inattendus ont bouleversé ce retour qui devait être si joyeux.

Mais qu'aperçoit-elle ? Ce paquet entouré de papier noir posé sur le mur, c'est la boîte de ses perruches laissée dans l'auto. Pauvres petites bêtes, elles les avait complètement oubliées ! En arrivant à l'école elle ne pensait qu'à sa maman. Elle prend la boîte et s'aperçoit que sur cette boîte, un papier est posé. Des mots y sont tracés : « Bonnes vacances, au revoir. Jérôme. »

Comment, Jérôme est parti ! Ces mots l'annoncent. Est-ce possible que ce fidèle serviteur ait ainsi quitté le roi ? Dominica se rappelle la question qu'elle a posée dans l'auto, à

son compagnon : « Est-ce un serviteur ? »

Tenant la cage, Dominica revient lentement vers la maison. Que va dire M. Florac en apprenant le départ du chef du personnel de la maison royale ? Vraiment tout est difficile à comprendre, et quand on a l'estomac vide comme Dominica, tout vous paraît confus, embrouillé ; et la situation est si compliquée qu'il semble que personne jamais ne pourra y voir clair.

La cage des perruches est posée sur la table du hall. Dominica donne à boire aux pauvres petites bêtes qui doivent avoir si soif, puis elle se dirige à nouveau vers le bureau de son oncle.

La porte ouverte, la première chose qu'elle voit, c'est, posé sur une table, un succulent déjeuner : chocolat, pain, beurre, fruits, tout ce qu'elle aime. Quel plaisir !

– Et Jérôme ? interroge M. Florac.

– Il est parti avec l'auto. Voici le papier qu'il a posé sur la cage de mes perruches.

« Bonnes vacances. Au revoir. Jérôme. »

M. Florac, puis Alex lisent ces mots, et après

les avoir lus se taisent. Dominica les regarde, mais ses yeux si tournent vers le plateau du déjeuner ; vraiment, elle ne peut plus résister ! Elle n'est pas un roi, elle n'a ni palais, ni peuple, ni chancelier, ni courtisans, ni Boukanis : elle n'est qu'une petite fille qui a faim ; et laissant Alex réfléchir, elle s'installe et dévore les tartines faites avec le bon pain et le beurre de France.

Après un long silence, M. Florac reprend :

– Alex, je vais vous dire ce que je pense. L'évasion du roi de Rilésie faisait partie d'un complot ; ce complot a permis aux Boukanis de s'emparer du pouvoir. Vous n'avez été dans leurs mains qu'un jouet, et ce Jérôme était un des leurs. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il vous ait amené ici.

– Jérôme, reprend Alex, Jérôme, non, ne m'a pas trompé, je ne puis le croire. Il m'aimait, il aimait aussi Dominica. N'a-t-il pas retardé notre départ de cinq minutes pour emporter ses perruches tant il avait peur qu'elle ait de la peine ? Non, Jérôme ne m'a pas trompé, j'en aurais tant de chagrin ; j'avais, j'ai pour ce

serviteur une grande affection.

– Alex, dit Dominica la bouche pleine, je vous en prie, venez déjeuner ; vous verrez que ce chocolat vous fait oublier tout. Jérôme n’était pas un serviteur, dans l’auto je vous l’ai dit, et maintenant j’en suis sûre.

Alex obéit sans entrain. Mais il se sent à bout de forces, depuis hier il a fallu être tout le temps courageux, énergique, calme. Il se rend compte que physiquement il est épuisé.

– Jérôme, répète M. Florac, Jérôme savait tout, son départ le prouve. Mais, Alex, expliquez-moi comment il a pu capter si bien votre confiance que vous n’avez pas hésité à le suivre ? C’est lui, m’avez-vous dit, qui a organisé votre départ, celui de Dominica et de M^{me} Murriel. Vous n’avez jamais pensé que ce départ était peut-être un piège et que Jérôme pouvait vous conduire chez les Boukanis ? Ceux-là ne vous auraient pas relâché de sitôt, mon pauvre enfant.

– Non, répond Alex tout eu déjeunant, non. Je n’ai jamais pensé que Jérôme pouvait mentir. À notre départ de Paris nous l’avons trouvé dans le

train royal et il a été si gentil, si complaisant – vous souvenez-vous, Dominica ? – que nous l’avons tout de suite remarqué. Et en Rilésie, au palais, il a toujours essayé d’empêcher qu’on m’ennuie, qu’on me fasse de la peine. Il me prévenait de tout ce que le chancelier décidait ; je connaissais par lui, avant le conseil, les questions que les ministres traiteraient. J’avais ainsi le temps de réfléchir, de préparer mes réponses et, grâce à Jérôme, j’essayais de faire quelque chose. Je n’approuvais pas toujours, comme le chancelier l’aurait désiré.

– Ce Jérôme, si bien renseigné, ne vous parlait-il pas quelquefois des Boukanis ?

– Il m’en a parlé un jour. À un conseil, j’avais pris la défense des chefs Boukanis, j’avais rappelé au chancelier que les rois de Rilésie pouvaient gracier les coupables, et ce jour-là, Jérôme ayant accompagné Dominica, m’avait entendu. Le soir, pendant qu’il me déshabillait, il m’a dit :

– Aujourd’hui, Votre Majesté a fait pour la paix de son royaume plus qu’aucun roi de Rilésie

n'a jamais fait ; si les Boukanis avaient entendu Votre Majesté, aucun d'eux n'oserait plus jamais parler de vous, Sire, comme d'un ennemi.

Et je me souviens bien que je lui ai répondu :

– Jérôme, je regrette qu'ils ne m'aient pas entendu.

En bordant mes couvertures, Jérôme a murmuré de cette voix si basse, si particulière, qu'il avait au palais : « On tâchera de leur faire savoir. Votre Majesté doit se reposer, elle l'a bien mérité. » Ce soir-là, je me suis endormi très vite, paisible, content, comme je l'étais rarement en Rilésie.

La sonnerie du téléphone se fait entendre. Dominica se dresse, oubliant chocolat, pain, beurre.

– Maman ! dit-elle, et vers le petit appareil elle tend les bras. M. Florac saisit le récepteur :

– Oui, c'est l'école... L'Ambassade ? Très bien... M^{me} Murriel va venir ? Je l'attends...

– Aucune nouvelle, dites-vous ? Parlez plus fort... On ne sait pas toujours où est le roi ?...

– Oui, mais rassurez-vous. Dominica n’est pas pour les Boukanis un otage ; elle vous arrivera, j’en suis sûr, plus tôt que vous ne le pensez !

– Ne soyez pas inquiète, tout s’arrangera, venez à l’école. Vous ne voulez pas, pourquoi ?

– Vous aurez ici autant de nouvelles qu’à l’Ambassade.

– Que dites-vous ? le grand chef des Boukanis est en France ! Venez nous raconter tout cela, venez vite, nous vous attendons. Mais non, je ne peux rien vous dire par téléphone ; je ne suis plus inquiet, voilà tout. Pourquoi ? Vous voulez le savoir ? Venez vite, je vous le dirai. Prenez une auto, vous serez là dans une demi-heure, nous vous attendons.

Récepteur raccroché, M. Florac dit :

– À l’Ambassade, on ne sait rien. L’ambassadeur, très inquiet, ne reçoit plus aucune dépêche et ne veut voir personne.

– L’ambassadeur n’est peut-être plus ambassadeur, répond Alex.

– Tant mieux ! crie Dominica. Si les Boukanis

le dégomment, ils auront bien raison !

« Dégommer » n'est pas un mol toléré à l'école. Vivement Dominica s'excuse :

– Pardonnez-moi, mon oncle. J'ai pris en Rilésie de vilaines habitudes que j'oublierai bien vite ici.

– Alex, reprend M. Florac, je ne peux vous garder à l'école sans prévenir le Gouvernement français. Il faut éviter toute complication diplomatique avec les Boukanis, s'ils sont devenus les maîtres de la Rilésie. J'apprendrai aux élèves de l'école votre retour, mais vous ne les verrez que ce soir, car je vous suppose fatigué. Je vais vous faire préparer votre chambre, vous pourrez vous y reposer.

– Je désire voir M^{me} Murriel, je dois m'excuser d'avoir emmené Dominica sans son consentement, et je voudrais savoir tout ce qu'on dit à l'Ambassade. Pouvons-nous aller nous promener dans le jardin en attendant son arrivée ?

– Alex, vous êtes redevenu jusqu'à nouvel ordre un junior ; le jardin vous appartient comme

aux autres élèves.

– Venez, Dominica.

M. Florac quitte son bureau, il va dans les classes prévenir les élèves. Les deux enfants se dirigent vers le jardin.

Comme Dominica l'avait prévu, les rosiers sont en fleur, et il y a partout des roses. Elles s'épanouissent sur les murs de la maison, autour des arbres du verger, au milieu des pelouses, groupées en d'énormes touffes de toutes couleurs. Depuis un an les enfants n'ont pas vu de roses ; en Rilésie les jardiniers n'ont pas cherché à les acclimater.

Quel plaisir de se promener dans ce jardin fleuri. Le ciel est un ciel d'été, sans nuage, et le soleil brille. La tonnelle n'est plus qu'une énorme corbeille, des milliers de roses la recouvrent. Les enfants vont vers elle et s'asseyent. Très ému, Alex dit :

– Vous souvenez-vous, Dominica, quand je ne voulais pas être roi ? Votre oncle m'a envoyé ici pour réfléchir à ce qu'il appelait mon devoir.

– Oui, je me souviens. C’est ici que vous m’avez demandé de partir avec vous.

– Et tout de suite vous avez accepté.

– Vous étiez mon ami.

– Comme vous avez été gentille en Rilésie.

– Pas toujours. Demandez au chancelier...

– Le chancelier est en prison, on va lui faire un procès et il sera peut-être condamné.

– Chaise électrique ou pendaison ? demande Dominica très tranquillement.

– Oh ! pouvez-vous dire une chose pareille ! Mais si on le reconnaît coupable, je le gracierai, j’en ai le droit. Et le chancelier sera cette fois bien content que je m’en souviennne.

– Mais, Alex, est-ce que vous êtes encore roi ?

– Je le crois... Je ne sais pas...

– Vous m’avez dit tout à l’heure que l’ambassadeur n’était peut-être plus ambassadeur !

– Oui, les Boukanis peuvent en nommer un autre.

– Et les Boukanis n’ont-ils pas un roi à mettre sur le trône de Rilésie ?

– Je l’ignore. Et vous avez raison, je ne suis peut-être plus roi.

Alex a dit ces derniers mots avec une certaine tristesse. Dominica s’en étonne.

– Cela a l’air de vous faire de la peine, pourtant ce n’est pas amusant d’être roi. Un chancelier, des officiers d’ordonnance, des ministres, la Cour ; pour s’entendre avec toute cette ménagerie, comme c’est difficile !

– Ménagerie ! Dominica, si le chancelier vous entendait !

– Je suis bien tranquille. Gardé par les Boukanis il ne s’échappera pas ; mais, répondez-moi, Alex, pourquoi avez-vous de la peine ?

– Je m’étais habitué à être roi, c’était un but, j’aurais pu peut-être faire de belles choses. Je voulais essayer d’imiter saint Louis, ce roi de France que vous m’aviez donné comme modèle ; maintenant il me semble que je ne saurais plus que faire.

– Et votre ferme, Alex ? La ferme où il y aura des fleurs qu'on ne cueillera jamais et des bêtes qu'on ne tuera pas. Vous ne voulez plus être fermier ?

– Mon rêve d'enfant, vous vous en souvenez ?

– C'était l'année dernière que vous le faisiez.

– C'est vrai, mais cette année a été si longue. Dominica, je crois que je ne suis plus un petit garçon.

– Vous avez beaucoup grandi, vous êtes fort maintenant, vous pourriez très bien être un fermier, et c'est plus amusant que d'être roi.

– Sans doute, mais il y a la Rilésie. C'est mon pays.

– Un affreux pays !

– Il est le mien et je m'aperçois que je l'aime.

– Naturellement : Française, France. Rilésien, Rilésie, ces mots ne se séparent pas.

– Il est probable que je ne pourrai jamais retourner en Rilésie, les Boukanis n'aiment pas les rois.

- Eh bien, vous serez fermier.
- Viendrez-vous dans ma ferme ?
- Mais Alex, je ne vous quitterai jamais !
- Et si je retournais en Rilésie ?
- Je retournerai aussi. Maman vous aime, elle ne vous abandonnera pas.
- Alors, fermier ou roi, je serai toujours heureux. Mon sort, maintenant, dépend des Boukanis. Ce sont eux qui donnent les ordres, et non plus le chancelier.
- Vivent les Boukanis ! crie Dominica.
- Taisez-vous, n’oubliez pas qu’ils sont les ennemis des rois en Rilésie.

Le bruit d’un moteur est entendu par les enfants. Ils se précipitent vers la grille et arrivent au moment où M^{me} Murriel entre. Dominica se jette dans les bras de sa maman et cette dernière est si contente de revoir sa fille que les reproches ne viendront qu’après les baisers et les larmes. M^{me} Murriel et Dominica sont si heureuses qu’elles pleurent comme si elles avaient une grosse peine.

Après la première étreinte, elles se dirigent avec Alex, lui aussi pardonné, vers la maison où M. Florac les attend. À peine entrée dans le bureau, il faut que M^{me} Murriel dise ce qu'elle a appris à l'Ambassade.

Ce n'est pas grand-chose : les journaux ont donné les dernières dépêches. Les Boukanis sont maîtres de toute la Rilésie, l'armée et le peuple les ont acclamés comme des libérateurs, et leur grand chef arrive cette nuit pour prendre le pouvoir. Ce chef, paraît-il, avait depuis deux ans un emploi au palais royal. On croit à l'Ambassade que le roi est son prisonnier.

– Vous connaissez le nom de ce chef ? demande Alex.

– Le colonel Vingrid. À l'Ambassade, j'ai vu sa photographie, je n'ose vous dire à qui il ressemble.

– À Jérôme ! crie Dominica.

– Oui. Ce sont les mêmes yeux, la même bouche, mais les cheveux, l'allure, sont si différents. Le colonel Vingrid a un beau visage.

– C’est Jérôme. Si vous l’aviez vu, maman, en aviateur, vous en seriez certaine.

– Mais, reprend M. Florac, pourquoi a-t-il voulu sauver le roi ? Je ne m’explique pas son geste.

Et le cœur tendre de Dominica découvre peut-être la vérité :

– Parce qu’il l’aimait, mon oncle.

– Vous avez probablement raison, répond M. Florac.

Et Alex qui se souvient de tout ce que Jérôme a fait pour lui en Rilésie, ajoute :

– Dominica a raison.

*

Depuis dix jours, Dominica et Alex sont à l’école et ils ont repris, sans difficulté, la vie de l’an passé. Alex est redevenu un junior, il travaille avec ses camarades. Il n’est plus roi, il est simplement un élève qui, comme les autres, a

beaucoup à apprendre, et il travaille avec une ardeur surprenant tous ses professeurs.

Dominica, elle, se repose. En Rilésie, n'ayant pas autre chose à faire, elle a beaucoup étudié. Et sa maman lui ayant donné des vacances, elle en profite pour faire de longues promenades en forêt et pour écrire ses mémoires.

Dominica est certaine d'avoir vécu des journées historiques. Des journées que, plus tard, quand elle sera une très vieille dame, on lira dans des livres d'histoire.

L'évasion du roi, la sienne, celle de Friquet et des perruches, ce sont des choses intéressantes et même amusantes ; les petits garçons et les petites filles de tous les pays du monde s'y intéresseront.

Les journaux ont beaucoup parlé de la Rilésie et de son souverain. Des journalistes sont venus pour voir le roi et Dominica, mais le roi n'a pas voulu les recevoir et M. Florac n'a pas permis que Dominica les écoute. Mal renseignés, ils ont écrit des articles pas toujours véridiques ; et puis on n'a plus parlé d'Alex V et de la Rilésie.

Afin que cette belle aventure ne soit pas oubliée, chaque jour Dominica la raconte à des futurs lecteurs. Et quand elle est seule avec son ami, elle lui lit ses mémoires pour être certaine de leur exactitude.

À l'école, comme l'an passé, Alex et Dominica sont heureux, mais la petite fille s'aperçoit bien que parfois l'ancien roi est triste. Elle sait pourquoi : il ne regrette pas son palais, ses officiers d'ordonnance, la royauté, mais il regrette son vilain pays, parce que c'est son pays ; il regrette aussi tout le bien qu'il espérait y faire.

Un matin, dans son courrier, M. Florac trouve une lettre venant de Rilésie. Elle lui est adressée avec mention « rigoureusement personnelle » et la poste aérienne l'a apportée. M. Florac l'ouvre et lit :

« Le colonel Vingrid a l'honneur de demander à M. Florac de bien vouloir le recevoir lundi 27 juin à onze heures. Le colonel Vingrid serait très heureux si Sa Majesté Alex V et M^{lle} Dominica voulaient se trouver à cette heure à l'école. »

Le 27 juin, c'est aujourd'hui, et il est près de onze heures ! Le colonel Vingrid va arriver. M. Florac sonne et demande à un surveillant de prier le junior Alex et M^{lle} Dominica de venir immédiatement dans son bureau.

En les attendant, M. Florac relit la lettre qu'il vient de recevoir et se demande pourquoi le colonel Vingrid, le chef suprême des Boukanis, annonce sa visite. Que veut-il ? Pourquoi appelle-t-il Alex « Sa Majesté » ? Le considère-t-il donc toujours comme le roi de Rilésie ? Pauvre Alex, que va-t-il apprendre ? Ne laissera-t-on jamais cet enfant tranquille !

Le petit roi arrive avec Dominica et, tout de suite, M. Florac lui apprend quelle personne vient de Rilésie pour le voir.

Alex ne s'étonne pas, il savait qu'un jour ou l'autre il entendrait parler de son pays. Il est content de revoir le colonel, l'ancien Jérôme ; bien qu'il soit le chef des Boukanis, les ennemis des rois de Rilésie, Alex ne peut s'empêcher de l'aimer.

– Il est bien aimable, Jérôme, dit Dominica, de

ne pas m'oublier.

Alex lui rappelle qu'il ne faudra plus l'appeler Jérôme, mais colonel : c'est un chef, le maître actuel de la Rilésie. Dominica promet de faire très attention, elle se taira, ce sera plus prudent.

L'un près de l'autre les enfants s'asseyent, et ils attendent avec une certaine anxiété ; tout ce qui vient de Rilésie, même Jérôme, leur semble dangereux.

Comme onze heures sonnent, la porte du bureau de M. Florac s'ouvre et le concierge annonce : « Le colonel Vingrid. »

Alex et Dominica se lèvent et regardent avec étonnement l'homme qui entre. Est-ce Jérôme, ne se trompent-ils pas ? Cet officier est si différent du chef du personnel de la maison royale ! Vêtu d'un uniforme sombre, tête haute, regards fiers, il sourit, bienveillant ; en Rilésie, les enfants n'ont jamais vu Jérôme sourire.

– Sire, dit le colonel, vous ne me reconnaissez pas ?

– Mais si, reprend le roi. Seulement je suis

ému, depuis que nous nous sommes quittés, tant d'événements nous séparent.

– Nous séparent ? Vous vous trompez, Sire, ils nous rapprochent. Je vais vous l'expliquer. Bonjour, Mademoiselle Dominica. Comment vont vos perruches ?

– Bonjour, Jér..., colonel. Merci, mes perruches vont bien, et je suis heureuse de vous revoir.

– Monsieur Florac, je pense ? reprend le colonel en tendant la main au directeur. N'ayez aucune crainte, Monsieur. Je viens ici pour saluer mon souverain et pour revoir la petite Française qui, en Rilésie, a fait aimer la France.

Le colonel prend une chaise et s'assied en face d'Alex.

– Vous me permettez, Sire ? J'ai passé la nuit en avion.

Quelle aisance a ce Jérôme, Dominica n'en revient pas ; il parle à Alex comme s'il était encore roi. Que vient-il dire ? Que vient-il proposer ? Dominica a peur.

– Colonel, reprend Alex, je voudrais avoir des nouvelles de Rilésie. Seuls, les journaux m’ont renseigné.

– Et vous nous en voulez un peu, Sire, de notre silence mais nous avons eu tant à faire pour tout réorganiser. Ce n’est qu’hier que j’ai pu m’échapper pour venir près de vous.

– On dit que les Boukanis sont les maîtres de toute la Rilésie, est-ce vrai ?

– Oui, Sire. Le chancelier et tous les ministres que vous avez connus ont disparu.

– Tués ! s’écrie Alex, bouleversé. Est-ce possible que vous ayez fait cela ?

– Non, Sire. Nous nous sommes souvenus qu’un jour Alex V avait rappelé qu’il pouvait gracier les chefs Boukanis ; chancelier et ministres, condamnés pour crimes envers le pays, ont été graciés au nom du roi. Déportés dans une île, ils y travailleront la terre et expieront leurs fautes. Ils n’y seront pas malheureux, rassurez-vous.

– Merci, dit Alex avec joie, merci. Je suis bien

content que vous ayez pardonné. Colonel, vous avez dit les avoir graciés en mon nom, je suis donc encore roi ?

– Sire, les Boukanis sont vos sujets et leur chef vous apporte l’assurance de leur fidélité.

– Mais ils n’ont jamais voulu de roi ! Pourquoi donc, moi, m’accepteraient-ils ?

– Parce qu’ils espèrent, ils croient, ils en sont sûrs, que vous ne serez pas comme les autres. Vous aimerez votre peuple, vous aurez pitié de sa misère et vous vous emploierez à la soulager. Nous n’avons pas oublié tout ce que vous avez essayé de faire pendant l’année passée en Rilésie. Méfiants, étonnés, nous avons cherché pourquoi vous étiez si différent de votre famille, pourquoi votre cœur était bon, pitoyable, pourquoi vous étiez loyal, franc, honnête, respectant la parole donnée, les promesses faites. Nous nous sommes rappelés que votre mère était Française, que pendant un an, en France, un maître vous avait dirigé et que vous aviez pour amie une petite fille courageuse, gaie, bonne aussi. Alors, Sire, pour la France et votre maître, nous avons eu une si

grande reconnaissance que nous venons demander à M. Florac s'il ne veut pas vous garder, dans son école, jusqu'à ce que vous ayez l'âge d'être un roi, pouvant vraiment gouverner. Sire, pendant cette période, j'assurerai la régence de votre royaume. Je suis venu chercher votre réponse et celle de votre maître ; j'espère que vous ne direz pas ce que vous avez répondu l'an passé à l'ambassadeur !

Le colonel, M. Floriac, Dominica, regardent Alex. Et ils se demandent avec anxiété ce qu'il va répondre.

Avec la plus grande franchise le colonel a parlé. En Rilésie, tous ceux qui ont connu le petit roi désirent l'avoir un jour comme souverain ; ils sont prêts à lui être fidèles parce qu'ils espèrent qu'il gouvernera avec justice et bonté. Ses prédécesseurs, des rois insouciants, que les Boukanis ne pouvaient supporter, méritaient d'être renversés. Et si les Boukanis ont toujours conspiré, c'est que, se rendant compte de la souffrance des Rilésiens, ils n'acceptaient plus pour maîtres des rois responsables de cette

souffrance ; des rois ne se souciant pas d'un peuple qu'ils devaient aimer.

Les Boukanis ont compris que ce petit roi de douze ans qui voulait pardonner à des conspirateurs, parce que le pardon apaise et gagne les cœurs, serait plus tard un bon souverain. Ils ont admiré son geste fait le jour de Noël ; approuvé sa lutte avec le chancelier pour que tous les enfants du palais, les pauvres comme les riches soient autour de l'arbre et participent à la fête. Ils ont apprécié sa bonté, sa gentillesse, envers tous les serviteurs du palais ; ils ont aimé ce roi que leur chef voyait vivre et qui semblait si bien comprendre l'Évangile. Le complot a eu pour but de se débarrasser du chancelier et des ministres ; les Boukanis ne voulaient pas qu'ils influencent l'âme de ce jeune souverain que Dieu enfin leur envoyait.

Pendant huit années encore, Alex restera en France, à l'école où un maître l'a si bien dirigé. Il viendra chaque année passer ses vacances en Rilésie, puis à vingt ans, il prendra le pouvoir. Voilà leurs projets, leurs rêves, leurs désirs. Alex

comprendra-t-il qu'il est pour tout un peuple, souffrant et se révoltant depuis des siècles, l'espérance ?

Le jeune roi a écouté puis, longuement, il réfléchit ; le silence est, par tous ceux qui attendent sa réponse, respecté.

Dans ce grand bureau directorial où les élèves ne viennent pas seulement pour être grondés, mais pour causer avec leur directeur de tout ce qui les trouble ou les inquiète, aucun bruit ; seuls les chants des oiseaux, le jet d'eau tombant sur la pelouse, la voix des écoliers, rappellent que la vie de l'école continue, cette vie qu'Alex aime et qu'on lui propose de vivre pendant huit années. Après, après... Ah ! comme la décision qu'on lui demande de prendre est grave.

Dominica elle-même s'est tue, et malgré la chaleur de juin elle a froid ; par moment des frissons secouent son jeune corps. C'est qu'elle aime Alex avec tout son cœur et qu'elle a encore peur de ces terribles Boukanis qu'en Rilésie on disait si méchants. Est-ce possible, est-ce vrai qu'ils soient devenus tout à coup très gentils et

les amis d'Alex, eux qui n'ont jamais aimé les rois de Rilésie ? Mais Alex est un petit garçon comme il n'y en a pas beaucoup sur la terre !

Les Boukanis ne le connaissent guère ; Jérôme, le colonel, a vécu avec lui une année, ils ont cru leur chef et réclament le jeune roi. Mais Alex sera-t-il heureux dans ce pays sans soleil où tous les hommes ont paru à Dominica si différents des Français ? Quelle inquiétude ! Et Alex doit tout de suite se décider, promettre ; et une promesse, pour lui, c'est un serment.

– Colonel, dit enfin le roi d'une voix calme, je voudrais, avant de vous donner une réponse, vous poser quelques questions.

– Sire, je répondrai avec franchise, n'en doutez pas.

– J'ai confiance. Vous ne ressemblez guère à l'ambassadeur.

– Il ne l'est plus, Sire, et s'il rentrait en Rilésie il irait rejoindre ses comparses.

– Laissez-le, il est parti en Espagne et ne reviendra probablement jamais. Colonel, je

voudrais savoir si, à ma majorité, les Boukanis et leur chef me laisseront libre d'agir. Ne serais-je pas leur prisonnier, comme j'étais celui du chancelier ? Pourrais-je me promener dans mon pays sans escorte, sans police ? Pourrais-je aller à l'église, assister aux offices, sans que le chef du protocole désigne ceux devant y assister avec moi ? Pourrais-je faire abattre les murs du parc royal et permettre à tous les petits enfants du royaume de venir y jouer ? Pourrais-je exiger que les ouvriers, les paysans, les travailleurs, tous les Rilésiens puissent voir leur souverain aussi souvent qu'ils le voudront ?

– Sire, s'écrie le colonel avec émotion, vous comblez tous nos désirs et vous serez un grand roi.

– Écoutez-moi encore, colonel, j'ai une autre chose à vous demander, très importante. Quand j'aurai l'âge de me marier, personne en Rilésie n'aura le droit de m'imposer une alliance favorisant un traité quelconque avec un autre pays. Pourrais-je épouser une femme n'étant pas princesse, une femme ayant été ma compagne

pendant les mauvais jours vécus avec le chancelier ? Pourra-t-elle être reine de Rilésie ?

Le colonel comprend que le roi Alex V ne se séparera jamais de la petite amie venue de France avec lui. Elle est bonne, courageuse, loyale ; peut-on souhaiter une autre reine, une princesse inconnue qui n'aurait pas les qualités de la petite Française !

Dominica ne paraît nullement émue en apprenant qu'elle sera peut-être reine ! Reine ou fermière, n'a-t-elle pas promis à Alex de le suivre n'importe où ?

– Sire, répond le colonel, la souveraine que vous choisirez, tout le peuple de Rilésie l'aimera, car je crois bien qu'il l'aime déjà.

– Alors, dit Alex en levant la main, je fais le serment devant Dieu de travailler pendant huit années, avec courage, pour apprendre à être un roi qui ne pensera qu'au bonheur de son peuple. Colonel, affirmez aux Rilésiens que jamais plus je ne dirai : Je ne veux pas être roi !

*

Huit années ont passé. Huit années pendant lesquelles Alex V s'est préparé à être roi. Et Dominica, tout comme son ami, s'est efforcé d'acquérir les connaissances et les qualités que doit avoir la compagne d'un souverain. Avec la plus grande affection, M. Florac a dirigé l'éducation des deux enfants. Il peut dire qu'il n'a rien négligé pour faire d'Alex V un grand roi, et il espère bien qu'il le sera.

Et voici venu le premier jour de juillet. En Rilésie, c'est fête. La capitale du royaume est pavoisée de drapeaux blancs, tentures blanches, roses blanches, jasmin et lilas fleurissent les balcons ; tout ce blanc éclaire la ville sévère, et un beau soleil, si rare en Rilésie, met de la gaieté sur cette décoration.

Tout un peuple est dans la rue ; massé le long du trottoir, il attend les jeunes fiancés. Arrivés de France hier, ils vont être mariés à la basilique, et ils savent que tous les Rilésiens sont heureux de leur retour.

Avant de revenir, Alex V a exigé que son peuple soit consulté, et le peuple a rappelé le roi. Aucune police. Le colonel Vingrid a demandé à tous ceux qui désiraient assister au mariage du souverain de se conformer aux ordonnances afin d'éviter les accidents. Et le peuple s'est massé derrière les cordes tendues pour éviter la bousculade.

Le roi a refusé toute escorte. Il sera dans une voiture avec sa fiancée, précédé par les troupes de Rilésie, de grands et beaux soldats dont le peuple est si fier. Tout se passera simplement comme le roi l'a voulu. Aucune dépense n'a été prévue pour cette fête, mais chaque famille pauvre a reçu un don afin que ce jour-là, en Rilésie, tous soient heureux.

À dix heures, heure prévue, les cloches de la ville se mettent à sonner, annonçant que les fiancés quittent le vieux palais, que le colonel a fait transformer. Fenêtres élargies, la lumière peut entrer ; mobilier sombre remplacé par des meubles venant de France. Les murs du parc royal, murs qui en faisaient une prison, ont été

abattus, et les jardiniers ont réussi à acclimater des rosiers : palais et parc ne sont plus reconnaissables.

Dix heures. Le roi Alex V et Dominica, précédés du colonel Vingrid, descendent l'escalier de pierre, cet escalier monumental qui les effrayait tant lorsqu'ils étaient enfants.

Alex est devenu très grand, mais il est resté mince, et ses cheveux ont toujours cette nuance argentée qui avait tant étonné Dominica. Il est vêtu d'un uniforme blanc, pareil à celui avec lequel il est arrivé en Rilésie. C'est le régiment du roi, le régiment où seuls les soldats ayant fait quelque belle action peuvent être admis.

À côté du roi, grande et mince, Dominica ; un léger voile de tulle recouvre ses boucles. Elle n'a pas voulu de longue traîne ni de manteau royal ; elle a une robe ronde, en soie souple, toute simple, et elle tient dans les bras un bouquet de jasmin et de lis offert par les Rilésiennes.

Tous deux descendent le grand escalier. Ils le descendent lentement, très émus, mais sont heureux. Ils ont confiance dans l'avenir, ils

connaissent leur devoir, l'accepte courageusement ; à deux tout est facile, et Dieu les aidera.

Derrière eux, M^{me} Murriel, M. et M^{me} Florac, les juniors devenus grands. Une auto blanche attend le jeune couple. Le chauffeur, c'est le colonel Vingrid ; n'est-ce pas lui qui a voulu qu'Alex soit roi de Rilésie ?

La traversée de la ville se fait lentement. Le peuple peut voir son roi et celle qui bientôt sera reine, une reine à laquelle on n'a appris aucun geste cérémonieux. Elle caresse et embrasse les enfants qu'on lui tend, accepte les bouquets ; et quand les acclamations se taisent un instant, dit tout simplement : « Merci, merci. »

Les drapeaux portés par de jeunes Rilésiens sont massés devant la basilique. Ils s'inclinent lorsque le jeune couple arrive, et c'est sous une voûte glorieuse que le roi Alex et sa fiancée pénètrent dans l'église. L'archevêque les attend et les conduit à l'autel.

Alex V est consacré roi de Rilésie et Dominica reçoit le titre de reine. Puis le jeune souverain,

d'une voix ferme, si claire que tous l'entendent, renouvelle ses promesses.

– Je fais serment, dit-il, devant Dieu, de consacrer toute ma vie au bonheur de mon peuple.

Dominica n'a rien à dire, mais elle murmure à mi-voix pour qu'Alex l'entende :

– Je fais serment d'aimer toute ma vie mon mari et de l'aider dans la belle tâche qu'il a acceptée.

Les cloches se mettent à sonner, les cris retentissent. Ils viennent de l'église, de la rue, de partout. La ville tout entière semble consacrer l'union que vient de bénir le ministre de Dieu.

– Vive le roi Alex V ! Vive la reine Dominica !

Cet ouvrage est le 366^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.